



Institut catholique d'animation
et de documentation pédagogiques du Brabant
LOUVAIN-LA-NEUVE

GUIDE ILLUSTRÉ DE LA CLASSE-MUSÉE

de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles

Illustration de couverture :

La classe-musée en cours d'aménagement,
novembre 2019.

Sommaire

Préface.	Le patrimoine didactique ancien de l'école normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles	3
Chapitre 1.	Mobilier scolaire et parascolaire	9
Chapitre 2.	Matériel de secrétariat	17
Chapitre 3.	Équipements audiovisuels	23
Chapitre 4.	Estampes didactiques	33
Chapitre 5.	Cartes murales	43
Chapitre 6.	Outils d'école primaire	47
Chapitre 7.	Outils d'école secondaire	53
Chapitre 8.	Éléments de décoration	59
Chapitre 9.	Manuels et cahiers	65
Chapitre 10.	Documentations scolaires	73
Chapitre 11.	Archives photographiques	81
Chapitre 12.	Archives écrites	87
Postface.	Quarante ans plus tard...	97
	Bibliographie	98

© Institut catholique d'animation et de documentation pédagogiques du Brabant, A.S.B.L.,
Louvain-la-Neuve, janvier 2020.

Les outils d'enseignement et documents sauvegardés par l'A.S.B.L. ICADOP-Brabant dans la classe-musée de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles proviennent de l'École normale, des Écoles d'application (primaires et secondaires) et du Lycée de l'Enfant-Jésus de Nivelles.

L'École normale de l'Enfant-Jésus fait partie aujourd'hui de l'École normale catholique du Brabant wallon de Louvain-la-Neuve.

Les pièces les plus anciennes ont été acquises par la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus.

Les décisions relatives à ces biens (gestion, transfert, mutation, liquidation, etc.), en tout ou partie, sont à prendre en concertation avec l'ensemble des parties concernées.

LE PATRIMOINE DIDACTIQUE ANCIEN DE L'ÉCOLE NORMALE DE L'ENFANT-JÉSUS DE NIVELLES

Historique des collections

Il est sans doute utile d'exposer en quelques mots les motifs de la création d'une « classe-musée » dans les locaux de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles.

Jadis, le grenier du bâtiment principal de l'Institut était rempli de mobiliers scolaires hors d'usage, de matériels d'enseignement déclassés, d'outils pédagogiques défraîchis. En 1980, les étudiants en histoire de l'école normale découvrent ce patrimoine et proposent d'en montrer l'existence pour en souligner l'intérêt didactique et en promouvoir la sauvegarde.

Cette année-là, un nouveau cours intitulé « étude du milieu » vient d'être introduit dans le cycle inférieur de l'enseignement secondaire catholique. Son premier objet est le milieu scolaire. Pour aborder l'histoire de celui-ci, il paraît judicieux de s'intéresser aux traces laissées par le passé dans l'école. Outre le grenier, la prospection s'étend aux classes, laboratoires et caves. Les locaux de l'école d'application du Béguinage, en centre-ville, sont également visités, en particulier la « salle d'idéation » qui contient de vieux outils didactiques d'école primaire.

Une autre intention guide les aspirants professeurs. Il leur semble évident qu'une institution de formation des maîtres doit au fil du temps préserver un choix d'outils pédagogiques déclassés pour montrer aux jeunes générations l'évolution des techniques d'enseignement, comprendre comment

procédaient les aînés et pourquoi de cette manière, et mettre en évidence les apports décisifs du passé aux conditions de travail actuelles.

Ouverte au public le samedi 22 mars 1980, jour de la fête annuelle de l'école, l'exposition organisée par les étudiants accueille professeurs, élèves et parents qui y découvrent un choix de meubles, d'objets, de planches murales, d'affiches, de photographies, d'archives évoquant la vie quotidienne dans l'Institut de l'Enfant-Jésus depuis un siècle. Cette exposition ne passe pas inaperçue. Jean-Luc Delattre, conservateur du musée de Nivelles, propose de présenter les collections aux Nivellois dans les locaux du musée communal, ce qui est fait à l'automne, du 14 au 30 novembre 1980. Au printemps 1981, Anne Magermans, de la RTBF radio Namur, consacre une émission de la série « La vie quotidienne autrefois » à l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles. En mai 1982, le professeur De Clerck de l'université de Gand se dit prêt à recueillir dans sa « Historische Onderwijscollectie » les objets exposés en 1980. En juin, Jean-Marie Duvosquel, Chef du Service culturel du Crédit communal de Belgique, répond favorablement à la suggestion d'organiser une exposition du même type que celle de Nivelles, mais de plus grande envergure, dans la galerie du « Passage 44 » à Bruxelles (ce sera la Caisse générale d'Épargne et de Retraite qui réalisera le projet en 1986 avec l'exposition *L'école primaire en Belgique depuis le Moyen Âge*, sous la direction d'Albert d'Haenens, professeur à l'Université de Louvain).



La classe-musée en cours d'aménagement (20 novembre 2019).



À la suite de la double exposition de 1980, l'habitude est prise dans l'école de ne plus rien jeter, y compris les archives, sans en évaluer l'intérêt pour son histoire et plus généralement pour l'histoire de l'enseignement. Des dons parviennent aussi de professeurs et anciens professeurs, d'élèves et anciens élèves.

Après l'exposition en ville, les objets hors d'usage regagnent le grenier de la rue de Sotriamont où ils sont entreposés au mieux, mais dans des conditions néanmoins précaires. Le reste réintègre les armoires des salles de classe.

Lorsqu'en 1995, pour des raisons sanitaires et de sécurité, il faut vider le grenier de l'Institut, le matériel est réparti dans plusieurs chambrettes d'un dortoir désaffecté. Il y est laissé sans surveillance. Les portes sont fracturées et des pièces disparaissent, alimentant vraisemblablement des brocantes...

En 2004, le dortoir est à son tour transformé en classes. Il n'y a plus de local disponible à Nivelles. La décision est prise de transférer les objets à Louvain-la-Neuve où il est possible de les entreposer momentanément dans une cave du nouveau bâtiment de l'école normale. Cette cave n'a cependant pas été pensée pour cet usage. Elle est mal ventilée, mal protégée des infiltrations d'eau (des pièces seront détruites par un refoulement des égouts un jour d'orage) et peu à l'abri des intrusions.

Le déménagement est l'occasion d'exposer du matériel scolaire ancien durant une quinzaine de jours sur les paliers conduisant vers les auditoriums et les salles de cours, ce qui suscite un réel intérêt.

Il est alors convenu avec Paul Gauthy, directeur de l'école normale, de mener une politique réfléchie de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine didactique ancien. En attendant de disposer d'un local de conservation (projet abandonné depuis), le vestibule principal du bâtiment est doté de cinq grandes vitrines dans lesquelles sont exposées quelques-unes des petites pièces des collections. Ces vitrines sont inaugurées officiellement en octobre 2008, en même temps que le bâtiment lui-même.

Pendant leur séjour à Louvain-la-Neuve, les collections venues de Nivelles s'enrichissent de quelques documents venant des Institut Mater Dei de Bruxelles et Reine de la paix de Jodoigne,

institutions qui, avec celle de l'Enfant-Jésus de Nivelles, forment aujourd'hui l'École normale catholique du Brabant wallon de Louvain-la-Neuve.

En 2016, désireuse de reprendre possession de sa cave, l'école normale de Louvain-la-Neuve demande de la vider. Elle exprime le souhait de disposer des vitrines du vestibule pour exposer des publications de professeurs et des travaux d'étudiants. ICADOP-Brabant (Institut catholique d'animation et documentation pédagogiques du Brabant), association sans but lucratif partenaire de l'École normale, prend en charge la gestion du patrimoine didactique ancien et, en accord avec la direction de l'Institut de l'Enfant-Jésus, décide de le rapatrier à Nivelles où un local inoccupé est disponible. Plutôt que d'en faire une simple réserve, il est convenu de l'aménager en espace de conservation-exposition : la « classe-musée ».

Présentation des collections

Le patrimoine didactique ancien de la classe-musée de Nivelles n'a rien d'exceptionnel. Il s'agit d'un matériel commun à tous les établissements scolaires. Les collections se sont formées de manière empirique et aléatoire. Elles se composent d'éléments qui ont échappé par hasard à la destruction. Elles ne couvrent pas tous les aspects des pratiques pédagogiques d'autrefois. Les documents sont cependant variés et présentent un intérêt certain pour l'histoire de l'enseignement en général et celle de notre école en particulier. Plusieurs d'entre eux sont des pièces de valeur, parfois même des objets rares et recherchés.

Que renferment les collections ? On y trouve du mobilier, des équipements audiovisuels, du matériel de secrétariat, de nombreuses estampes de géographie, d'histoire, d'histoire sainte et de sciences, des cartes murales, des outils d'école primaire et d'école secondaire, des affiches d'animation et d'apostolat religieux, d'anciens manuels, de vieux cahiers, une grande variété de documents collectés ou reçus (mécénat) pour illustrer les leçons, quelques livres précieux, des disques microsillons, des audiocassettes, des vidéocassettes, etc. À cela s'ajoute un éventail d'instruments anciens de physique, de chimie, de biologie, des écorchés, des animaux empaillés, des boîtes-vitrines de sciences naturelles, etc. (beaucoup

sont entreposés dans les armoires des laboratoires de l'école).

Outre les objets, on trouve également les copies des nombreux clichés concernant l'école conservés dans les archives des Sœurs de l'Enfant-Jésus et les copies des cartes postales provenant de collections privées : bâtiments et locaux, scènes de classe, scènes de récréation, activités parascolaires, groupes d'élèves, fêtes et cérémonies, etc. Ces images, qui intéressent non seulement l'Institut de l'Enfant-Jésus, mais aussi l'école du Béguinage, sont complétées par un ensemble de diapositives prises en 1978-1980 pour animer, sous la forme de montages visuels, l'exposition organisée au musée communal de Nivelles. Elles donnent une idée de l'ambiance qui régnait dans l'école il y a 40 ans. Des photographies numériques plus récentes dressent un état des lieux à la veille du transfert complet (2008) de l'école normale à Louvain-la-Neuve. Elles conservent également le souvenir de l'exposition de mars 2011 célébrant le « 175^e anniversaire de la fondation de la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles » et la mémoire de la démolition du couvent de la rue de Sotriamont en octobre suivant.

Il faut encore mentionner l'existence de nombreux documents écrits : circulaires administratives, programmes de cours, règlements d'ordre intérieur, communications aux professeurs, lettres aux parents, éphémérides, horaires, registres de fréquentation, questions d'examens, procès-verbaux de réunions, palmarès, programmes d'excursions et de voyages, bulletins de l'Association des anciennes élèves, etc. Une série de cartons renferment les duplicatas des archives des Sœurs de l'Enfant-Jésus relatives à l'histoire de l'école normale.

Au total, ce sont plusieurs centaines de documents très divers qui sont rassemblés dans la classe-musée. Il est impossible d'en publier un inventaire complet. Les pages qui suivent se limitent à présenter des exemples pour donner une idée de la diversité des ressources disponibles.

Évolution des techniques d'enseignement dans l'école à travers les collections

Les collections de la classe-musée permettent de suivre l'évolution des techniques d'enseignement à l'École normale et au Lycée de l'Enfant-Jésus de

Nivelles sur 150 ans environ, de 1870 à nos jours. On y distingue plusieurs phases.

1850-1870. Les sœurs donnent cours dans des locaux qui ne sont pas conçus à cet usage et qui ne possèdent pas de mobilier spécifique. Leur matériel didactique se réduit à peu de choses : quelques livres de référence et quelques manuels scolaires.

1870-1890. La « maison d'école », qui forme le noyau de l'actuel bâtiment principal de l'Institut, est construite en 1869-1870. C'est à ce moment que sont acquis les premiers meubles à usage scolaire. Un exemplaire a survécu : un grand pupitre à trois places qui a sans doute été volontairement sauvegardé comme témoignage matériel des débuts de l'école lors de son déclassement vers 1950. De cette époque date aussi l'acquisition des premiers véritables outils didactiques, en particulier les plus anciennes planches murales. Celles-ci sont des lithographies. La photographie d'enseignement est alors balbutiante.

1890-1920. La création du régendat en 1891 puis des humanités anciennes en 1913 accroît les investissements.

La plupart des estampes conservées dans la classe-musée sont des publications des années 1890-1920. Elles sont révélatrices du souci des professeurs de donner de bonnes connaissances scientifiques aux élèves et aussi, vu le nombre de planches d'histoire sainte, de leur assurer une solide éducation religieuse.

La présence d'instruments de physique, de chimie et de biologie rappelle l'existence d'un laboratoire dans l'école dès le début du XX^e siècle.

1920-1950. Après la Première Guerre mondiale commence un nouvel âge qui dure jusqu'aux années 1950. Les planches murales, à l'exception des cartes, font place aux projections d'images, spécialement d'images opaques. L'école s'équipe d'épiscope. Plusieurs modèles sont conservés.

Elle complète également et renouvelle partiellement son mobilier scolaire.

C'est aussi l'époque où elle investit dans l'achat de radios, disques, tourne-disques.

Durant toutes ces années, et même au-delà, on assiste à une quête inlassable de documents visuels pour illustrer et étayer les leçons dans toutes les disciplines. Les uns sont achetés. Les autres, plus nombreux, proviennent du mécénat culturel.

L'école primaire d'application n'est pas en reste, celle du Béguinage en particulier qui dispose dans

sa « salle d'idéation » d'un éventail d'outils didactiques : mesures de capacité, solides, presse Freinet, etc.

1950-2000. Les années 1960-1990 sont l'ère de la diapositive et de la bande magnétique.

Vers 1980, il y a dans l'école une quantité considérable de diapositives. On en dénombre 8000 environ dans la médiathèque lors de son inauguration, sans compter les anciens films fixes. D'autres sont conservées dans les laboratoires. Ces diapositives ont diverses origines : achats auprès d'éditeurs spécialisés et lors de visites de sites, monuments, musées, expositions, compléments de manuels scolaires et de périodiques pédagogiques, dons de firmes industrielles et commerciales, etc. On imagine mal aujourd'hui ce que furent ces « années diapositives ». Les projections sont quotidiennes dans la plupart des disciplines et l'école possède un parc de projecteurs sédentaires et nomades, manuels et automatiques, pour répondre aux besoins des professeurs.

De même, elle tient à la disposition de ses professeurs un ensemble de magnétophones de table et portables. Rares, par exemple, sont les leçons de langues germaniques où les élèves

n'apprennent pas à s'exprimer en s'aidant d'enregistrements sur bandes magnétiques.

La radio avait fait son entrée dans l'école vers 1930, la télévision s'y substitue dans le courant des années 1960, notamment à travers la *Télévision scolaire*. Dans les années 1980, la diminution du prix des téléviseurs et des magnétoscopes entraîne un usage accru de la télévision en classe. Une série de locaux sont pourvus des équipements nécessaires à la diffusion de vidéocassettes.

Les années qui suivent la Deuxième Guerre mondiale coïncident avec un renouvellement du mobilier scolaire. Les vieux pupitres en bois sont peu à peu remplacés par des tables légères en métal et stratifié fabriquées industriellement.

Vers 1990 débute le temps de l'image et du son numériques. Les photographies sur papier, les diapositives, les enregistrements sur vinyles, les bandes magnétiques sont concurrencés par les mémoires informatiques et les disques optiques. Une nouvelle gamme d'appareils d'enregistrement, de lecture et de projection est mise sur le marché. La classe-musée expose quelques « ancêtres ».

Christian Patart.

MOBILIER SCOLAIRE ET PARASCOLAIRE

Longtemps, les locaux de cours sont peu et mal équipés. Les élèves sont assis sur des tabourets ou sur des bancs dépourvus de tablettes. Seul, le maître dispose d'un bureau et d'une chaise. Les longs pupitres d'une seule pièce avec casiers ouverts où s'installent des enfilades d'élèves apparaissent vers 1820. À partir de 1850, ils sont peu à peu remplacés par des pupitres à casiers fermés sous tablettes mobiles. La longueur se réduit. La préférence va aux meubles à deux ou trois places dont l'accès est plus aisé. Les élèves s'y installent et les quittent sans trop déranger leurs camarades.

À partir de 1870, des normes sont établies pour déterminer la hauteur, la longueur et la profondeur de chaque pupitre selon l'âge des élèves. Une attention particulière est portée au dossier, qui ne doit pas dépasser les reins afin de lutter contre les déformations anatomiques.

Les pupitres se prêtent à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Les tablettes sont légèrement inclinées, à la manière des lutrins. Les tablettes droites, mieux adaptées aux méthodes actives d'enseignement, ne s'imposent qu'à partir du milieu du XX^e siècle.

Les salles des cours spéciaux sont équipées d'un mobilier approprié. Les salles de dessin, par exemple, reçoivent des tables-chevalets individuelles avec tabouret réglable en hauteur. Les salles de travaux féminins sont dotées de grandes tables adaptées à la découpe et à la couture.

D'abord façonné à la pièce et de manière artisanale par des ébénistes locaux, le mobilier scolaire est ensuite fabriqué en série par des entreprises industrielles, ce qui réduit les coûts et les délais de livraison. Les modèles se normalisent et les matériaux s'uniformisent, associant de plus en plus souvent des structures en métal à des plateaux en bois.

En classe, la disposition du mobilier ne se fait pas au gré des envies. Les pupitres sont alignés sur plusieurs rangées face au bureau professoral. Entre

eux, des allées de circulation sont réservées au déplacement des élèves et à la circulation du maître. Symbole d'autorité, le bureau professoral est installé sur une estrade et domine la classe. Il conserve des traits hérités de la chaire magistrale d'autrefois. Son ébénisterie est massive. Sous le plan de travail, des tiroirs ou des armoires latérales renferment les affaires du professeur. Le meuble est fermé vers l'avant, de sorte que les élèves n'aperçoivent que la tête et le buste du maître, pas ses jambes ni ses pieds, dont la posture éventuellement relâchée ferait mauvaise impression. Sur la tablette s'étalent les instruments du savoir : livres, cahiers de préparations de leçons, dictionnaires, etc., et la sonnette qui rythme l'activité des élèves et, si nécessaire, les rappelle à l'ordre. Après 1950, le bureau professoral évolue vers plus de simplicité. Les pédagogues recommandent en effet aux maîtres une attitude moins retranchée.

Un autre élément essentiel du mobilier de la classe est le tableau noir mural, en ardoise naturelle ou en bois peint, équipé d'une rainure dans laquelle sont déposées les craies et l'éponge. Longtemps, ce tableau est fixe et d'un seul tenant. Pour écrire tout en haut, le maître et les élèves utilisent un marchepied.

Il existe aussi des tableaux d'appoint montés sur pied et qu'on déplace en fonction des besoins. Ils ont l'avantage de pivoter sur leur axe et donc d'offrir deux faces utilisables.

Le mobilier scolaire, ce sont aussi les armoires dans lesquelles le maître range le matériel didactique. Certaines sont vitrées. Elles offrent leur contenu à la vue des élèves, devenant ainsi des « vitrines du savoir ».

Plusieurs salles de cours de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles sont encore équipées de bureaux professoraux, de tableaux et d'armoires centenaires. Il serait judicieux d'en programmer la sauvegarde.

PUPITRE D'ÉCOLE NORMALE

Vers 1880 – Bois verni et peint – 214 x 87 x 93 cm

Ce pupitre est un exemplaire du mobilier qui équipait les classes des étudiantes institutrices de la maison d'école construite par les Sœurs de l'Enfant-Jésus en 1870. Il est resté en usage jusqu'au début des années 1950 (un graffiti de 1948 figure sur l'une des tablettes). On ignore s'il provient d'un atelier spécialisé ou d'une ébénisterie locale. Entièrement en bois, robuste et lourd, il est conçu d'un seul tenant. Trois étudiantes y prenaient place. Chacune disposait d'un casier fermé par une tablette à charnières. En haut du plan de travail, le pose-plumes est percé de trous pour encriers amovibles en faïence. Au bas des tablettes, une languette de soutien empêche les objets de tomber. Le banc sans dossier est solidaire de la table et renforce sa rigidité. Une planche repose-pieds et des patins latéraux assurent la stabilité d'ensemble.



usage prolongé. La tablette est percée d'un seul trou d'encrier, ce qui suggère un emploi encore parcimonieux du porte-plume.



PUPITRE D'ÉCOLE SECONDAIRE

Vers 1920 – Bois – 124 x 57 x 87 cm

Biplace, ce pupitre en bois sans banquette était réservé à des élèves de taille moyenne. Les deux tablettes à charnières s'ouvrent sur des casiers peu profonds. En haut et en bas, des réglottes empêchent les objets de tomber. Des trous pour encriers sont disposés à main droite. Très utilisé, ce meuble est devenu bringuebalant, d'où les traverses en bois pour solidariser les pieds et le double renfort métallique latéral gauche. L'absence de banquette impose l'emploi de chaises ou de tabourets. À l'intérieur des deux casiers, une tige métallique pivotante, sans doute fixée tardivement, permet de relever chaque tablette en position horizontale.

PUPITRE D'ÉCOLE PRIMAIRE

Vers 1900 – Bois verni et peint – 100 x 71 x 70 cm

Ce meuble équipait vraisemblablement une classe de début d'école primaire. D'une seule pièce, il était destiné à trois enfants. Le plateau, légèrement incliné, est fixe. Les casiers sont accessibles de l'extérieur. Des tablettes munies d'abattants auraient présenté un danger pour de jeunes élèves. La banquette est équipée d'un dossier droit. Une planche repose-pieds et des patins solidarisent les éléments. La peinture noire du plan de travail et le renforcement des montants latéraux témoignent d'un



TABLE DE DESSIN « MUSETTE »

Vers 1925 – Bois et métal – 60 x 45 x 82 cm

Dans beaucoup d'écoles, le cours de dessin est donné dans une salle dotée d'un mobilier spécifique. Dans les années 1920-1930, le menuisier Jules Musette, rue Marlet

à Nivelles, fabriquait ce genre de mobilier. La salle de dessin de l'Institut de l'Enfant-Jésus en était équipée.

La table de dessin Musette possède une tablette qui s'incline grâce à des charnières et à un système de barres de soutien crantées. La hauteur se règle par des vis latérales coulissantes. Replié, l'objet est peu encombrant. Sa surface se réduit à 60 cm x 45 cm sur une hauteur maximale d'environ 80 cm. Le meuble est individuel. Il peut être utilisé debout ou assis sur une chaise ou un tabouret.

Voici comment le fabricant présentait son produit dans une publicité d'époque : « *Un pupitre J. M. s'adapte à toutes les tailles et convient à tous les âges ; permet de travailler assis ou debout et de circuler autour de la table pour effectuer des travaux spéciaux (dessin). La planche se fixe solidement dans toutes les directions : obliquement pour le travail d'écriture, horizontalement pour le dessin aux instruments et les occupations manuelles, verticalement pour le dessin d'observation, la peinture, la lecture musicale, etc. [Un pupitre J.M.] libère de la contrainte imposée par les bancs-pupitres à siège fixe. Le siège est ici absolument libre [...] [II] offre un encombrement minimum. Replié, le pupitre J.M. occupe une surface de 0,60 m x 0,45 m. C'est la table de travail idéale, convenant à l'enfant comme à l'adulte, à l'école comme à la famille, au professeur comme à l'élève. »*



TABLE INCLINÉE

Vers 1930 – Bois et métal – 121 x 86 x 54 cm

Ce meuble associe des montants en fer à un plan de travail et un repose-pieds en bois. L'usage mixte du bois et du métal suggère une fabrication en série, vraisemblablement de type industriel. Il annonce le mobilier scolaire des années 1950-1960.

Le plan de travail est faiblement incliné. Il est dépourvu de casiers, de pose-plumes et de trous d'encrier. L'absence de banquettes rend l'objet plus léger et plus mobile que les lourds pupitres adaptés à l'enseignement magistral. Il se prête à une pédagogie plus active.

TABLE À TABLETTES PLIABLES

Vers 1930 – Bois verni – 130 x 55 x 77 cm

Meuble original en bois verni, il est équipé de deux tablettes qui se plient en prenant la forme d'un lutrin. La forme seulement, car faute de languettes de soutien, il est impossible de faire tenir un livre ou un cahier. De plus, aucun mécanisme n'assure le blocage de la tablette pliée. L'intention du concepteur est plutôt d'épargner aux élèves de soulever un lourd panneau pour accéder aux casiers. On ignore si la table disposait de chaises assorties, ce qui est probable.



TABLE D'ÉCOLIER « LADRIÈRE »

1947 – Bois verni et métal peint – 65 x 60 x 75 cm

L'École du Béguinage de Nivelles est détruite par un incendie le 14 mai 1940 suite au bombardement du centre-ville par l'aviation allemande. En 1947, au moment où il termine les plans de la reconstruction des bâtiments, l'architecte Maurice Ladrière dessine également le mobilier scolaire de la nouvelle école : tables pour les élèves et bureaux pour les professeurs. Ces plans existent toujours et plusieurs exemplaires des meubles fabriqués à cette époque sont encore en usage.

Deux types de tables équipent les locaux : biplace et monoplace. Ils associent une armature en métal tubulaire



émaillé avec un plan de travail en bois verni. Les matériaux sont assortis à ceux des bureaux professoraux. Le plan de travail est plat. Muni de charnières, il s'ouvre sur un casier. Le pose-plumes est dépourvu de trou d'encrier : dans les années 1950, les élèves utilisent déjà un porte-plume réservoir et un encrier n'est plus nécessaire. Une planche repose-pieds en bois joint les bases des montants. Toutes les tables ont des chaises assorties.

BUREAU PROFESSORAL

Vers 1950 – Bois verni – 135 x 70 x 76,5 cm

En 1953, le dortoir du premier étage de la maison d'école construite en 1870 est supprimé et remplacé par des salles de cours (actuelles classes de 5^e et 6^e primaires). Parmi celles-ci figure un « séminaire d'histoire » (actuel local I 13) à l'usage des étudiantes régentes et institutrices. Ce séminaire est équipé d'un mobilier en chêne clair fabriqué sur mesure vraisemblablement par l'atelier Magritte de Nivelles : huit tables, une trentaine de chaises, un bureau professoral, trois armoires vitrines et un long buffet de rangement. Tranférés dans les locaux de l'École normale catholique du Brabant wallon à Louvain-la-Neuve, ces meubles resteront en usage jusqu'en 2003 dans la salle affectée aux cours d'histoire et de géographie. Plusieurs d'entre eux équipent aujourd'hui la médiathèque de l'école normale. Le bureau, inutilisé, a été ramené à Nivelles en guise de témoignage.



MEUBLE VITRINE

Vers 1920 – Bois et verre – 127 x 56 x 83 cm

Le mobilier de la classe d'autrefois comprenait des vitrines où étaient rangés à la vue de tous les beaux objets didactiques et les pièces fragiles. Il s'agissait le plus souvent d'armoires, mais il existait aussi des tables vitrées. La forme et les dimensions de ce meuble en bois aux pieds moulurés s'inspirent de ceux des pupitres. La différence réside dans la tablette, qui est transparente, et dans la planche basse. Le casier, peint en couleur claire,

reçoit les objets exposés. Le meuble se range en principe contre un mur. Il se ferme à l'aide d'un cadenas.



TABLEAU NOIR SUR PIED

Vers 1900 – Bois peint et métal – Panneau 120 x 152 x 24 cm, pied 144 cm

Le tableau noir est une pièce maîtresse de l'équipement de la classe. En général, il est fixé au mur. Les tableaux mobiles sont plus rares.

Constitué d'un grand panneau de bois double-face peint en noir mat, ce modèle est muni de part et d'autre d'une gorge où se déposent les craies et le chiffon ou l'éponge de nettoyage. Le pied en fonte, très lourd, assure la stabilité. Il se prolonge par un axe, également en fonte, sur lequel pivote le panneau. La hauteur se règle à l'aide d'une grosse vis à molette.

Les tableaux mobiles jouent habituellement un rôle d'appoint ou équipent des locaux dont la fonction scolaire est temporaire.



TABLE DE PROJECTION

Vers 1935 – Richard Schneider, Charlottenburg (Berlin) –
Bois verni et métal – 121 x 59 x 131 cm

Autrefois, les projecteurs étaient volumineux, lourds, peu maniables. Pour en faire bon usage, il était indispensable de disposer d'une table de projection.

Idéalement, le plateau de cette table doit être à hauteur d'écran afin d'éviter de déformer l'image en penchant trop l'appareil et d'avoir des ombres dans le faisceau lumineux. Il doit aussi, autant que possible, être mobile pour permettre un positionnement adéquat en début de leçon et un rangement aisé à la fin.

Le modèle fabriqué par la firme Richard Schneider (Charlottenburg, Berlin) répond à ces exigences. Il mesure 1,30 m de hauteur et est monté sur roulettes. Son plateau supérieur se penche légèrement pour viser l'écran. Long de 1,20 m, il est adapté aux gros appareils du type des épidiscopes utilisés dans les écoles à partir des années d'entre-deux-guerres. Le plateau inférieur est fixe. On y dépose les livres et images à projeter.

**PORTE-ESTAMPE/PORTE-CARTE**

Vers 1960 – Métal peint et bois

Comment exposer les estampes et les cartes à la vue des élèves ? En plantant un clou dans le mur ? Comment régler la hauteur quand le document est de grande taille ? La solution est le porte-stampe ou porte-carte.

Celui-ci qui est exposé, dépourvu de mention de fabricant, est à la fois un crochet et une pince. La tige sur laquelle sont fixés ces deux points d'ancrage se règle en hauteur. La partie haute coulisse dans partie basse et se bloque à l'aide d'une poignée. Si nécessaire, deux bras placés à mi-hauteur se relèvent latéralement pour éviter que l'estampe ou la carte pivote autour de l'axe.

**CHEVALET D'EXPOSITION**

Vers 1920 – Bois peint – 197 x 70 cm

Dans les écoles d'autrefois, la remise des résultats de fin d'année était l'occasion d'exposer les travaux des élèves, en particulier ceux des branches d'expression artistique. Il fallait pour cela disposer de supports. Ce matériel était aussi utilisé lors des fancy-fairs pour présenter les objets mis en vente et les lots de tombola.

Le chevalet est un de ces supports de présentation. Il est conçu pour porter des tableaux, des cadres, des dessins, etc. Un bras vertical s'étire vers l'arrière et assure la stabilité de la structure. La face prend alors une position légèrement penchée. À mi-hauteur, une planchette horizontale reçoit l'objet exposé. Elle se règle en hauteur.



CONFESSIONNAL MOBILE

Vers 1930 – Bois verni – 180 x 80 x 66 cm

Dans les écoles catholiques, la pratique régulière de la confession est vivement recommandée aux élèves. La chapelle de l'école possède au moins un meuble confessionnal. En cas d'affluence ou lors des journées d'animation religieuse, un confessionnal mobile est appelé en renfort.

Le confessionnal mobile se compose d'un haut panneau en bois percé d'une série de trous dans la partie supérieure pour permettre le dialogue du pénitent et du prêtre. Le premier s'agenouille d'un côté et le second s'assied sur une chaise de l'autre. L'objet se place



généralement dans un recoin d'une pièce de façon à accroître la discrétion des propos.

CHAISES PRIE-DIEU

Vers 1930 – Bois verni et paille – 40 x 36 x 96 cm

Beaucoup d'écoles confessionnelles étaient jadis annexées à un couvent et les élèves avaient accès à sa chapelle. Ce lieu de prière possédait un mobilier spécifique : autel, table de communion, confessionnal, chaire de prédication, bancs ou chaises prie-Dieu, etc.

Les chaises prie-Dieu sont conçues à la fois pour s'y asseoir et s'y agenouiller. Elles sont munies d'un haut dossier surmonté d'un accoudoir. Le piétement est court, ce qui facilite l'agenouillement et le rend moins inconfortable. L'accoudoir sert d'appui pour prier les mains jointes. Les traverses du dossier sont ici ajourées de croix qui rappellent la fonction de l'objet.



ÉTAGÈRES DE BIBLIOTHÈQUE

1980 – ELBÉ Manage – Métal peint – travée 200 x 65 x 98,5 cm

En 1980 est créé dans le sous-sol du bâtiment de la salle omnisports, construit l'année précédente, un Centre de documentation pédagogique (« CDP ») regroupant les ressources dispersées jusqu'alors un peu partout dans l'école afin de les rendre accessibles à tous, professeurs et étudiants, pendant et en dehors des heures de cours. Du mobilier spécialisé est acquis auprès de la firme Elbé-Crahait de Manage. Outre des tables et des chaises, l'équipement se compose aussi d'un grand nombre d'étagères métalliques dont les planches se fixent en un tournemain sur des montants crantés. Ceux-ci sont simples ou doubles. Les premiers s'adosent aux murs, les seconds se placent au gré des besoins. Il existe une variante dont les planches sont équipées d'un rabat



servant à exposer les derniers numéros parus des périodiques.

En 2008, après le transfert complet de l'école normale à Louvain-la-Neuve, le « CDP » est désaffecté. Son mobilier reste à Nivelles. Les étagères sont réparties dans différents locaux de l'école primaire et secondaire. Les tables se retrouvent un peu partout et notamment dans la grande salle à demi-rotonde du rez-de-chaussée, ancienne bibliothèque de l'Institut.

MOBILIER D'INFIRMERIE

Vers 1920 – Métal peint – Lit 79 x 187 cm, table de nuit 83 x 42,5 x 37 cm (miroir 150 cm de hauteur)

L'école d'autrefois est le plus souvent un internat. Les élèves, qui viennent parfois de loin, séjournent sur place plusieurs semaines sans rentrer chez eux. Cette situation suppose, outre les salles de classe, une infrastructure d'hébergement : réfectoire, dortoirs, bains, etc. Et aussi une infirmerie où il est possible de soigner les malades en les isolant de leurs condisciples.



La pièce maîtresse de toute infirmerie est évidemment le lit métallique en fer laqué blanc avec sommier articulé. S'y ajoute une table de nuit avec miroir, tiroir, armoire et espace intermédiaire pour vase de nuit ou bassin de lit.

Le seau hygiénique en tôle galvanisée est un accessoire commun à une époque où les lieux d'aisance sont éloignés des chambres et souvent même situés à l'extérieur.

TABOURET DE DOUCHE

Vers 1930 – Bois verni – 47 x 34 x 35 cm

La salle d'éducation physique de l'Institut de l'Enfant-Jésus se situe dans une aile du bâtiment construite en 1922. Son aménagement date probablement de la même époque ou peu après. Dans le sous-sol se trouvaient des cabines de douche aux murs couverts de faïences. Chacune disposait d'un tabouret avec poignée creuse. On ignore si la construction des douches est liée à celle

de la salle d'éducation physique ou si cet équipement répond à l'évolution des comportements sanitaires et à la demande accrue des élèves internes de pouvoir se doucher régulièrement. Les deux aspects ne sont pas incompatibles. Au lendemain de l'inauguration du nouveau bâtiment abritant la salle omnisports, les anciennes douches sont désaffectées puis détruites pour faire place à des locaux scolaires supplémentaires. Les tabourets sont offerts aux professeurs intéressés.



COFFRE À MUNITIONS DE LA WEHRMACHT

1937 – Bois peint et métal – 140 x 50 x 50 cm

Durant la Deuxième Guerre mondiale, l'école est partiellement occupée par l'armée allemande. Celle-ci y amène tout un matériel militaire, parmi lequel des munitions. Le transport s'effectue dans des coffres en bois munis de fermetures et de poignées métalliques. Lorsque la Wehrmacht quitte les lieux fin août 1944, elle laisse derrière elle des caisses vides que les professeurs de l'école s'empressent de récupérer et d'utiliser pour du rangement. L'une des caisses a survécu. Des étiquettes déchirées et effacées semblent indiquer qu'elle a été fabriquée en 1937 et provient de Schwerin (Mecklembourg-Poméranie-Occidentale).



PANNEAUX D'OCCULTATION

1940-1944 – Bois et papier – 138 x 54 cm

De 1940 à 1944, l'école est une cible de choix pour l'aviation alliée. Plus encore que les particuliers des maisons d'alentour, les sœurs sont priées d'occulter toutes les fenêtres des bâtiments avant la tombée de la nuit afin qu'aucune lumière ne soit repérable de l'extérieur. Plusieurs dizaines de cadres en bois recouverts d'une double couche de papier opaque sont fabriqués en urgence. Munis de vis à oeillet, ils se fixent aux châssis des fenêtres le soir et s'enlèvent le matin.



MATÉRIEL DE SECRÉTARIAT

Une école n'a pas seulement besoin d'une bonne gestion pédagogique, elle a aussi besoin d'une bonne gestion administrative et comptable, et cela sans parler de la gestion matérielle (entretien, réparation, aménagement, embellissement, etc.). Dans l'école d'autrefois comme dans celle d'aujourd'hui, cette tâche incombe au secrétariat sous la tutelle de la direction : dépouiller le courrier, rédiger la correspondance, tenir les comptes, gérer les dossiers des professeurs et ceux des élèves, prendre connaissance des textes légaux et préparer leur application, dresser le calendrier annuel des activités, établir les horaires hebdomadaires, planifier les examens, rassembler les copies et les archiver, transcrire les procès-verbaux de délibérations dans des registres, diffuser les circulaires, etc.

Jusqu'au début du XXe siècle, toutes les écritures ordinaires sont manuscrites et calligraphiées. Il faut attendre les années d'entre-deux-guerres pour voir les secrétariats d'école s'équiper de machines à écrire mécaniques. Seuls les documents importants sont imprimés et ils le sont par des professionnels. La comptabilité est également manuelle. Les calculs s'effectuent par écrit ou avec l'aide de calculatrices mécaniques. Les données sont ensuite retranscrites dans les livres de comptes.

À ses débuts, le mobilier des secrétariats est lourd, massif et peu ergonomique. Il est habituellement en bois, fabriqué sur mesure. Les locaux ont leurs murs tapissés

d'armoires où sont rangés les fournitures, les dossiers, les classeurs, les archives. Leurs fenêtres sont grandes, car l'éclairage artificiel est chiche. Le raccordement au téléphone remonte le plus souvent aux années 1930. Les communications étant coûteuses, les appels sont parcimonieux. Les échanges continuent à se faire prioritairement par écrit. Après la Deuxième Guerre mondiale, les conditions de travail s'améliorent. Vers 1960, les machines à écrire électriques remplacent les machines mécaniques. Les calculatrices impriment les résultats des opérations. Le mobilier, fabriqué industriellement, est plus fonctionnel, mieux adapté au travail de secrétariat, plus confortable. Le photocopieur apparaît vers 1965, le télécopieur vers 1970, l'ordinateur individuel vers 1985. L'accès à l'Internet, dans les années 2000, est une révolution : échanges de courriels, transmission et réception de documents, opérations bancaires en ligne, etc.

Aux tâches administratives et comptables s'en ajoutent d'autres, par exemple imprimer les circulaires, les rapports de réunion, les notes de cours, etc. Les premières machines à reprographier sont manuelles. Les textes sont manuscrits ou dactylographiés sur des feuilles paraffinées qui sont ensuite fixées sur un duplicateur, humidifiées avec un solvant ou encrées et mises au contact du papier. On est loin des facilités offertes, dans les années 1970, par la photocopie à grand tirage puis, dans les années 1990, par les imprimantes à laser ou à jet d'encre reliées aux ordinateurs.

MACHINE À ÉCRIRE MÉCANIQUE : « Triumph Adler Matura »

Vers 1950 – Métal – Largeur du rouleau 65 cm

Cette machine à écrire était en usage dans les bureaux du secrétariat de l'école durant les années 1950-1960. Elle a la particularité d'être munie d'un rouleau adapté à la dactylographie de documents au format « paysage ». Autre particularité : un curseur, à gauche du clavier, offre trois possibilités de frappe : noir, rouge et sans ruban. Cette dernière position permet la dactylographie « à sec » des papiers paraffinés (« stencils ») utilisés sur les machines à polycopier.

« Triumph » est au départ une marque de cycles, de motos et de voitures créée en 1896 en Grande-Bretagne. L'entreprise rachète en 1909 une petite usine de machines à écrire de Nuremberg. Cette filiale, devenue indépendante en 1913, produit des machines en série à partir de 1929 en collaboration avec la firme « Adler », d'où son double nom. En 1950, « Triumph Adler » met sur le marché le modèle « Matura » qui s'impose vite comme une machine à écrire de référence.



CALCULATRICE À CROSSES : « Addiator »

Vers 1950 – 12,5 x 18,5 x 1 cm

Avant l'âge des calculatrices électroniques exécutant des opérations complexes, il existait des calculatrices mécaniques qui facilitaient et accéléraient les opérations de base. Parmi elles figuraient les machines à crosses, système inventé en 1889.

La calculatrice à crosses est composée d'un boîtier renfermant des feuillets de métal coulissants. Elle se manipule à l'aide d'un stylet. Selon la face utilisée, elle effectue des additions ou des soustractions. Il est possible de réaliser des multiplications et des divisions, mais cela suppose des manipulations plus complexes. Les remises à zéro se font en tirant une barrette métallique.

Une des calculatrices à crosses les plus connues est l'« Addiator », fabriquée par la firme « Addiator Gesellschaft » fondée à Berlin-Charlottenburg en 1920 et dont la production se poursuivra jusqu'à l'apparition des calculatrices électroniques de poche dans les années 1970.

MACHINE À ÉCRIRE ÉLECTRIQUE : « Olympia Compact S »

1985 – Plastique et métal – 55 x 45 x 17 cm

Dans les années 1960, les machines à écrire mécaniques sont remplacées peu à peu par des machines électriques. Fin des années 1970, ces dernières utilisent un ruban carbone produisant une impression nette et contrastée. Elles disposent de polices de caractères interchangeables sous la forme de boules ou de roues. Cela permet de varier la taille et l'aspect des textes. Les machines les plus récentes comportent des éléments électroniques. Une petite mémoire corrige les fautes de frappe en utilisant un rouleau pelliculé de poudre blanche qui efface à reculons deux ou trois dizaines de caractères.

Les premières machines à écrire Olympia datent de 1923. Elles étaient fabriquées à Erfurt. Après la Deuxième Guerre mondiale, la production se poursuit en Allemagne de l'Est sous le nom de « Optima » et en Allemagne de l'Ouest, à Wilhelmshaven, en conservant la dénomination « Olympia ». La firme cesse ses activités au début des années 1990, concurrencée par les ordinateurs et les logiciels de traitement de texte.



IMPRIMANTE POUR CALCULATRICE ÉLECTRONIQUE : « Texas Instruments PC-100C »

1978 – Plastique et métal – 25,4 x 29,2 x 10,7 cm

Les machines à calculer connaissent une évolution comparable à celle des machines à écrire. D'abord mécaniques, elles utilisent ensuite l'électricité. Les unes fournissent les résultats sur un cadran, les autres les impriment en plus sur un ruban de papier spécial ou ordinaire.

La « Texas Instruments PC-100C » est un appareil un peu particulier. Elle n'effectue aucune opération. Pour fonctionner, elle doit être reliée à une calculatrice électronique portable. Cette calculatrice se fixe sur la partie droite de la machine, à l'endroit où un connecteur est logé sous un couvercle. Une fois le raccordement réalisé, il est possible d'imprimer les résultats des calculs sur un papier dit thermique, le même que celui qui équipe les télécopieurs de premières générations.

Fondée en 1941 à Dallas, Texas Instruments est une firme pionnière dans le domaine de l'électronique. C'est dans ses laboratoires qu'est conçu le premier circuit intégré, base

de l'informatique moderne. La firme est surtout connue du grand public par ses calculatrices électroniques de poche, disponibles sur le marché européen à partir du début des années 1970.

ADRESSOGRAPHE MANUEL : « Rena »

Vers 1960 – Métal et plastique – Fiches 11 x 7 cm

L'envoi de circulaires était jadis une tâche fastidieuse, surtout dans les grosses écoles. Il fallait en effet écrire les adresses une à une à la main sur les enveloppes à partir d'un répertoire ou d'un fichier. L'invention de l'adressographe manuel représente un vrai progrès. Certes, cet appareil est moins performant que l'adressographe automatique, mais il apporte tout de même un gain de temps appréciable.

Le procédé mis au point par la firme allemande « Rena » utilise des fiches paraffinées bordées d'un cadre plastifié dont la couleur détermine le classement. L'adresse du destinataire est dactylographiée sur la fiche qui est ensuite glissée dans le cadre. Celui-ci lui donne de la rigidité et facilite sa manipulation. Lorsqu'on désire expédier un courrier, on pose la fiche voulue sur une enveloppe et on l'humidifie à l'aide d'un tampon monté sur un manche muni d'un réservoir contenant un solvant. L'adresse s'imprime alors sur le papier.

Le fichier exposé dans la classe-musée contient les adresses des étudiantes de l'École normale de l'Enfant-Jésus de l'année 1973-1974.

La fabrique de machines de bureau « Rena » est implantée à Deisenhofen, près de Munich.



DUPLICATEUR À ENCRE : « Roto »

Vers 1930 – Métal et bois – Coffre 65 x 50 x 45 cm

Jusqu'aux années 1970 et l'arrivée des premiers photocopieurs dans les écoles, l'impression des circulaires et des notes de cours se fait à l'aide d'une machine à polycopier. Il en existe qui utilisent des stencils à alcool, d'autres des stencils à encre. Les premières sont peu coûteuses et impriment en couleur, mais elles se prêtent mal à des tirages volumineux. Pour cela, il est nécessaire de recourir à des duplicateurs à encre.

En 1940, l'armée allemande occupe les bâtiments de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles. Elle y séjourne quatre ans. En 1944, lors de sa retraite, elle abandonne le matériel sans usage militaire direct : des caisses à munitions vides et une machine à polycopier « Roto ». Récupérée par les professeurs, elle servira à imprimer les documents administratifs de l'école et les notes de cours jusqu'à la fin des années 1950.

La machine se transporte dans un coffre en bois renforcé de cornières métalliques. L'intérieur se subdivise en plusieurs compartiments où sont rangés l'appareil, le papier, les cartouches d'encre, le mode d'emploi, etc. Une fois

l'imprimante hors du coffre, celui-ci fait fonction de table à imprimer.



Actionné par une manivelle, le duplicateur comprend un rouleau sur lequel se fixe le stencil, un plateau pour le papier vierge et un autre pour la réception des feuilles imprimées. Il est muni d'un mécanisme d'introduction des feuilles et d'une pompe à encre. Un compteur mécanique calcule le nombre de pages imprimées.

Fondée en 1912, la « Fabrik für Büromaschinen Roto » ou « Roto-Werke » à Königsutter près de Brunswick était, jusqu'à sa fermeture en 1982, l'un des plus gros fabricants européens de polycopieurs à encre et à alcool.

DUPLICATEUR À ALCOOL : « Roto 211 »

1980 – Métal – 51 x 29 x 21 cm

Les duplicateurs à encre sont utilisés pour les gros tirages. Les petits tirages font plutôt appel aux duplicateurs à alcool. Mis au point vers 1920, ils équipent les écoles au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et restent en service jusqu'à la généralisation de la photocopie à la fin des années 1980.



Les stencils des duplicateurs à alcool se composent de trois feuilles superposées : une feuille vierge, une feuille paraffinée et une feuille enduite d'encre grasse. Lorsqu'on écrit,

dactylographie ou dessine sur la feuille du dessus, l'encre de la feuille du dessous se dépose en négatif sur la feuille intermédiaire. Cette dernière est détachée et fixée sur le tambour de la machine à polycopier. À chaque tour de manivelle, l'encre est légèrement diluée par une solution alcoolisée et le négatif s'imprime en positif sur une feuille vierge. Pendant la fabrication du stencil, il est possible de changer la feuille du dessous et ainsi de varier les couleurs. Les duplicateurs à alcool sont particulièrement appréciés dans les écoles primaires. Ils se prêtent à l'écriture manuscrite et au dessin, emploient la couleur, sont peu coûteux et répondent au besoin de petits tirages. L'absence d'apport d'encre en cours d'impression entraîne en effet une atténuation progressive de la netteté du trait et impose de ne pas imprimer plus de quelques dizaines d'exemplaires.

HORLOGE DE COMMANDE HORAIRE : « Horloge électrique H.C.E. »

Vers 1965 – Bois et métal – 56 x 32 x 13 cm

Cette horloge électrique, en usage dans l'école durant les années 1960-2000, était fixée au mur près de la porte de la salle des professeurs, à l'emplacement de l'actuel minuteur. Enfermée dans un caisson en bois vitré, elle est équipée d'un système de programmation des sonneries qui rythment les périodes de cours et de récréation. Avant son installation, les sonneries étaient manuelles. L'école disposait de deux cloches (toujours en place) fixées dans le couloir principal au pied des escaliers desservant les étages.

Fondée en 1920, la firme bruxelloise « Horlogerie Contrôle Électricité » était spécialisée dans la fabrication d'horloges de précision pour les entreprises publiques et privées. C'est elle qui réalise en 1935 la première horloge parlante de la R.T.T. (Régie des téléphones et des télégraphes, devenue « Belgacom » puis « Proximus »). C'est elle aussi qui fabrique les horloges à impulsions électriques utilisées dans les gares.



TÉLÉCOPIEUR : « Panasonic KX-F2710BL »

1995 – Plastique et métal – 12 x 36 x 29 cm

Dans les années 1990, la correspondance postale est moins utilisée pour l'échange de documents. L'Internet est encore débutant, la messagerie numérique peu répandue et le transfert électronique de données peu utilisé. La solution commune est alors le recours au télécopieur (en anglais « fax », raccourci pour « facsimile »).

Les plus anciens modèles impriment les données sur un papier spécial vendu en rouleau et découpé automatiquement par la

machine ou manuellement après impression. La deuxième génération s'apparente aux imprimantes d'ordinateur et fait usage de papier ordinaire.

Le modèle « Panasonic KX-F2710BL » est un appareil qui combine téléphone, répondeur automatique et télécopieur. Il utilise le même numéro d'appel pour toutes les fonctions. Le rouleau de papier se place sous un clapet à l'arrière. Une lame coupe les feuilles à leur sortie.

« Panasonic » est une firme japonaise fondée à Osaka en 1918 et spécialisée dans la fabrication de matériel électrique puis électronique. Elle est aujourd'hui un grand groupe industriel connu pour ses téléviseurs, caméscopes, appareils photo, téléphones, lecteurs-graveurs de disques optiques, radios, casques audio, etc.



TABLETTE DE MISE EN PAGE ET MATÉRIEL DE LETTRAGE : « ROTRING »

Vers 1980 – Plastique – 32 x 24,5 cm

Dans les années 1980, imprimer des notes de cours et des brochures se fait encore à la main sauf recours à un imprimeur professionnel. Il faut dactylographier les textes et reproduire les images sous forme de photographies, puis les coller sur des feuilles de papier pour former une maquette qui est ensuite photocopiée.

Pour éviter une mise en page irrégulière, une tablette de montage est utile. La feuille est pincée afin de ne pas bouger tandis qu'une règle coulissante, perpendiculaire aux bords, aide à aligner les collages.

Avant les années 1990 et les débuts de la P.A.O (publication assistée par ordinateur) la possibilité d'imprimer des polices de caractères de types et de tailles variés est fort limitée. Pour réaliser des titres bien lisibles, la solution la plus simple est de recourir à un normographe trace-lettres. Le normographe nécessite l'usage de stylos isographes, une spécialité de la firme allemande « Rotring ». La pointe, que l'on tient verticalement, a l'épaisseur exacte des lettres découpées dans la matière plastique du normographe.

Fondée en 1928 à Hambourg, « Rotring » est une firme spécialisée dans le matériel de dessin technique. Dans les années 1990, elle fait face à la concurrence de la C.A.O. (conception assistée par ordinateur) et diversifie ses produits : stylos, crayons, feutres, etc.



ORDINATEUR APPLE : « Macintosh Classic »

1990 – Plastique, métal et verre – 35 x 24,5 x 25 cm

Au milieu des années 1980, de nombreux professeurs sont séduits par les ordinateurs de la firme américaine « Apple ». Ces appareils utilisent une interface graphique alors que les « PC » (Personal Computer) font encore usage de commandes écrites.

Les ordinateurs « Apple » sont chers. Pour offrir à la clientèle un appareil à un prix abordable, la firme lance en 1990 le « Macintosh Classic », un ensemble tout-en-un : micro-processeur, mémoire, moniteur, lecteur de disquettes. L'emploi de cet ordinateur est rendu très commode par l'intégration des logiciels de fonctionnement à la mémoire vive. De ce fait, l'appareil est opérationnel dès l'allumage. Son prix attractif et l'existence de programmes destinés spécialement à l'enseignement en font un outil apprécié dans les écoles.

Fondée en 1976 à Los Altos en Californie, « Apple » est une firme spécialisée dans la fabrication de matériel informatique. Elle est à l'origine de produits connus et réputés : ordinateurs (« iMac », 1998), baladeurs numériques (« iPod », 2001), téléphones portables (« iPhone », 2007), tablettes tactiles (« iPad », 2010), montres connectées (« Apple Watch », 2014), auxquels s'ajoutent un choix de logiciels dont le système d'exploitation « iOS » ou le programme multimédia « iTunes ».



ORDINATEUR PC : « Amstrad 1512 » (diffusion Schneider)

1987 – Plastique, métal et verre – Socle 39 x 37 x 15 cm, écran 32 x 35 x 30 cm

En 1981, la firme américaine « I.B.M. » (International Business Machines) lance le premier « PC » (Personal Computer). Cette machine est coûteuse. En 1986, la firme anglaise « Amstrad » met sur le marché un « PC » dont le prix est plus abordable. Le modèle connaît un gros succès commercial et joue un rôle décisif dans l'adoption de l'informatique par le grand public.

Les ordinateurs Amstrad se présentent sous une forme qui nous est familière : un bloc contenant le microprocesseur et la mémoire vive, un écran, un clavier de machine à écrire, une souris, une ou plusieurs unités d'entreposage des données (disques durs, disquettes, etc.). Pour fonctionner, ces appareils utilisent d'abord un logiciel d'exploitation spécifique puis optent pour le « MS-Dos » développé en 1981 par la firme américaine « Microsoft » pour les « PC IBM ». L'Amstrad est donc ce qu'on

appelle alors un « compatible IBM », ce qui concourt également à son attrait.

« Amstrad » est à l'origine une entreprise britannique de matériel hi-fi et vidéo. Elle y joint la production d'ordinateurs durant les années 1980. Son nom découle de celui de son fondateur A(lan) M(ichael) S(ugar) TRAD(ing). Les machines



DISQUETTE D'ORDINATEUR

Vers 1980-1990 – Plastique – 13,3 x 13,3 cm et 8,9 x 8,9 cm

Les premiers micro-ordinateurs fonctionnent avec des disquettes. Les disques durs sont très coûteux et leurs performances limitées. Les disquettes ont une capacité de stockage qui aujourd'hui paraît bien modeste : 360 Ko (1981), 720 Ko (1983), 1440 Ko (1984). Cette capacité est cependant suffisante à l'époque, car les fichiers sont peu volumineux. Les premières disquettes sont grandes, fines et souples. Leur format est de 5¼ pouces (13,3 cm de côté). La génération suivante est constituée de disquettes plus petites et plus rigides au format 3½ pouces (8,9 cm).



LECTEUR ET DISQUETTES « Iomega Zip »

1994 – Plastique – Boîtier des disquettes 10, x 10,5 cm

Les premières disquettes d'ordinateur ont une capacité de stockage qui ne dépasse pas 1440 Ko (1,4 Mo). Pour remédier à cela, alors que les fichiers deviennent de plus en plus volumineux, la firme américaine « Iomega » met au point en 1994 des lecteurs internes ou externes capables de lire des disquettes « ZIP » de 100 Mo puis de 250 Mo et enfin de 750 Mo.

À peine inventé, ce système performant est concurrencé par les graveurs de « DVD » (Digital Versatile Disc, 1999) réinscriptibles, puis par les mémoires sur clefs « USB »

(Universal Serial Bus, 2001). Il cessera d'être commercialisé en 2005.

« Omega », firme fondée en 1980, est un fabricant spécialisé dans le matériel de stockage des données informatiques. Depuis 2013, la société appartient au groupe « LenovoEMC ».



IMPRIMANTE LASER MONOCHROME : « HP LaserJet 5L »

1995 – Plastique et métal – 34 x 31 x 23 cm

Les premières imprimantes d'ordinateur sont volumineuses, lourdes, bruyantes et onéreuses. Elles sont réservées aux entreprises et aux administrations. Ce sont des machines à aiguilles qui utilisent du papier à bords perforés plié en accordéon. L'impression est terne et les caractères, formés de petits points, manquent d'esthétique.

Les machines à aiguilles sont concurrencées à partir du milieu des années 1970 par les premières imprimantes laser et les premières imprimantes à jet d'encre qui, toutes deux, sont encore très chères.

Dans les années 1990, le prix des imprimantes baisse, jet d'encre d'abord, laser ensuite. En 1995, la firme américaine « Hewlett-Packard » met sur le marché la première imprimante laser noir et blanc vraiment accessible au grand public : la « LaserJet 5L ». Cette machine compacte, légère et peu encombrante, est reconnaissable à sa forme originale de « toaster ». Le papier vierge est posé verticalement à l'arrière et ressort imprimé verticalement à l'avant.

Fondée en 1939 par William Hewlett et David Packard à Palo Alto en Californie, la firme « HP » est un fabricant d'instruments électroniques de mesure. Dans les années 1960, elle se tourne vers l'informatique et, dans les années 1980, produit du matériel grand public : ordinateurs, calculatrices, périphériques, en particulier des imprimantes (laser et jet d'encre) et des numériseurs (« scanners » en anglais).



ÉQUIPEMENTS AUDIOVISUELS

Les maîtres savent depuis toujours qu'il n'est pas possible de donner des leçons purement magistrales à de jeunes enfants ni même à des adolescents. Il faut des outils pour soutenir l'attention et stimuler la réflexion.

Image

Dès 1850, quelques enseignants novateurs font appel à une lanterne magique pour projeter sur un écran des images peintes sur des lamelles de verre. Au début du XXe siècle, les écoles s'équipent de projecteurs appelés épiscoposcopes : épiscopes pour la projection d'images opaques (photographies) et diascope pour la projection d'images transparentes (diapositives). Ces appareils volumineux, lourds et coûteux exigent des locaux bien occultés. Beaucoup d'établissements ne possèdent qu'une seule machine installée dans une salle réservée aux séances de projection. On y trouve aussi, à partir de l'entre-deux-guerres, un projecteur de cinéma, muet d'abord, parlant ensuite, qui diffuse des films documentaires, des films d'art et d'essai et, occasionnellement, des films de fiction.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la généralisation des méthodes actives renforce l'usage de l'image en classe. Parallèlement, la taille, le poids et le prix des appareils diminuent tandis que leurs performances augmentent. Dans les années 1970, analyser des images projetées est un geste quotidien pour de nombreux instituteurs et professeurs.

Depuis la fin des années 1990, les épiscoposcopes et diascope sont peu à peu remplacés par les vidéoprojecteurs. Branchés sur un lecteur de

disques optiques ou un ordinateur, ces appareils projettent des images numérisées.

Jusqu'aux années 1960, les diapositives et les films d'enseignement sont réalisés par des gens de métier. Durant cette décennie, le prix des appareils photographiques, des caméras et de la pellicule baissent et de nombreux professeurs fabriquent eux-mêmes, en amateur, leurs diapositives d'enseignement et leurs films documentaires (en 8 mm, puis en super 8 mm).

Son

Avant la fin du XIXe siècle, il n'existe pas d'enregistrements sonores. Pour connaître une œuvre musicale, il faut assister à un concert ou la jouer soi-même. Les premiers phonographes sont utilisés en classe après la guerre de 1914-18. Mécaniques au départ, électriques ensuite, ces appareils lisent des disques 78 tours. En usage jusqu'au milieu des années 1950, les 78 tours sont remplacés par les microsillons 33 tours et 45 tours dans les années 1960-1980 qui cèdent ensuite la place aux disques numériques.

Dans les années 1930, la radiodiffusion met les élèves en contact direct avec l'information et la culture : journaux parlés, retransmissions d'événements, concerts, conférences, etc. Beaucoup d'écoles possèdent au moins un local équipé d'un récepteur.

Les enregistrements sonores ont un impact pédagogique qu'on mesure mal aujourd'hui. Ils donnent accès aux grandes œuvres musicales, littéraires, théâtrales. Ils favorisent un meilleur apprentissage des langues vivantes.

Comme les images, ils sont longtemps une affaire de professionnels. Dans les années 1950, l'arrivée sur le marché des magnétophones à bandes puis, dans les années 1970, des magnétophones à cassettes, donne la possibilité aux professeurs de réaliser eux-mêmes leurs enregistrements sonores ou musicaux.

Image et son

Le mariage de l'image et du son, déjà réalisé vers 1930 dans les films parlants, prend toute son importance avec le développement de la télévision. Dès 1960, les écoles se dotent d'un récepteur grâce auquel les élèves suivent les émissions de la télévision scolaire. Les heures de diffusion ne correspondent pas souvent aux horaires de cours.

La solution vient, dans les années 1980, du magnétoscope. Les émissions sont enregistrées et diffusées à la demande. Dans les années 1990, le prix des appareils diminue et les professeurs enregistrent chez eux les émissions qu'ils montrent à leurs élèves.

L'étape suivante consiste à produire soi-même des séquences de télévision. Ce travail est rendu possible par la mise au point du caméscope. Dans les années 1980, le caméscope grand public est un magnétoscope équipé d'une caméra séparée reliée par câble. C'est un appareil coûteux et lourd qui enregistre des images en noir et blanc de faible définition. On a peine à imaginer de tels engins aujourd'hui alors qu'un caméscope numérique tient dans le creux de la main et produit des images d'une qualité quasi professionnelle.

RÉCEPTEUR DE RADIODIFFUSION : « Philips B5X04A »

1960 – Bois, métal et plastique – 55 x 24 x 21 cm

Dès les années 1930 et surtout pendant les années 1950, la radiophonie est un outil pédagogique fréquemment utilisé par les professeurs. Les appareils sont volumineux et lourds. Ils doivent être raccordés à une antenne pour capter les ondes. Dans les écoles, seuls un ou deux locaux sont équipés d'un récepteur et, lorsque les horaires s'y prêtent, les élèves viennent écouter une pièce de théâtre, un journal parlé en néerlandais, anglais ou allemand, une conférence culturelle, un concert, etc. Ils peuvent aussi, lorsque l'actualité le justifie, suivre un événement en direct.

La radio « Philips B5X04A » est un des derniers grands modèles de table. Elle donne accès à toutes les longueurs d'onde, y compris la « F.M. » (fréquence modulée) qui procure une bien meilleure écoute. Elle est dotée de haut-parleurs stéréophoniques et dispose d'un large éventail de réglages du son. Elle tire parti de ses nombreux perfectionnements pour résister à la concurrence des appareils plus petits, plus légers, appelés « transistors » (du nom du composant qui y remplace les lampes), ainsi qu'aux chaînes hi-fi (haute fidélité) associant un syntoniseur (« tuner », en anglais), un amplificateur et des haut-parleurs séparés.

C'est en 1891 que les frères Gerard et Anton Philips fondent à Eindhoven aux Pays-Bas la fabrique de lampes électriques qui porte leur nom. La firme se dote d'un laboratoire de recherche en 1914. Spécialisé d'abord dans les techniques d'éclairage, ce laboratoire, toujours actif, ouvre des voies nouvelles dans les domaines de la radio, de la télévision, de l'enregistrement magnétique, du disque optique, etc.



ÉLECTROPHONE ET HAUT-PARLEURS : Électrophone « Garrard Modèle T » et haut-parleurs « His Master's Voice »

Vers 1955 – Bois et métal – 52 x 41 x 18 cm

Le tourne-disque « Garrard » et les haut-parleurs « His Master's Voice » ont le même aspect extérieur et des dimensions comparables, car les deux appareils sont conçus pour se compléter. Le tourne-disque lit les disques 78 tours et les premiers microsillons 33 et 45 tours. La vitesse du moteur est réglable et la tête de lecture à deux aiguilles est pivotante. Les haut-parleurs sont montés dos à dos dans un coffret qui s'ouvre en deux.

Le « Garrard » est un électrophone de fabrication anglaise typique des appareils haut de gamme des années 1950. Le long de la grille de protection des lampes de l'amplificateur, des boutons contrôlent le volume et le niveau des graves et des aiguës.

L'appareil ne possède pas de haut-parleur intégré, d'où l'usage du coffret d'accompagnement « His Master's Voice ». Sans être

stéréophoniques, les deux diffuseurs séparables donnent une large amplitude au son monophonique et, fabriqués en bois, ils offrent une bonne résonance.

Fondée en 1915 à Swindon, dans le Wiltshire (sud-ouest d'Oxford), la firme « Garrard » était un fabricant réputé de tourne-disques. Certaines de ses platines haut de gamme équipaient les studios de la « BBC » (British Broadcasting Corporation) et d'autres stations de radio. La firme a cessé ses activités en 1992, mais la marque a survécu et figure encore sur divers appareils audio.

« His Master's Voice » (La Voix de son maître) est une marque de disques créée au début du XXe siècle qui appartient aujourd'hui au groupe « EMI » (Electric & Musical Industries). Cette marque est célèbre par son label montrant un petit chien à l'écoute d'un pavillon de phonographe.



ÉLECTROPHONE PORTABLE : « Teppaz Oscar »

1959-1964 – Bois, métal et plastique – 34 x 26 x 15 cm

Fabriqué de 1959 à 1964 à plus d'un million d'exemplaires, le mythique électrophone « Teppaz Oscar » est reconnaissable à sa forme trapézoïdale, à ses angles arrondis et à son couvercle bombé contenant le haut-parleur.

L'appareil était capable de lire des disques 78 tours et des microsillons 45 et 33 tours. La vitesse du moteur était réglable et la tête de lecture à deux aiguilles était pivotante.

Vers 1960, le « Teppaz Oscar » est l'électrophone que tous les « teenagers » rêvent de posséder pour écouter leurs chanteurs préférés et pour animer leurs « surprises-parties ». Dans les écoles, il ne diffuse évidemment pas les derniers « tubes » à la mode, mais des morceaux de musique classique, des extraits d'auteurs français ou des dialogues en langues germaniques.



Marcel Teppaz (1908-1964) ouvre à Lyon en 1931 une boutique de postes de radio et de matériel électrique. Homme d'affaires avisé, il donne vite de l'importance à son commerce. Après la Deuxième Guerre mondiale, il se lance dans la fabrication en série d'électrophones portables destinés principalement à la jeunesse. Promus par de grandes campagnes publicitaires, les appareils se vendent partout en France, puis en Europe et dans le monde.

DISQUES 78 TOURS

Vers 1950 – Gomme-laque et papier – 25 cm

Lors de la fermeture du Centre de documentation pédagogique de l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles en 2008, la discothèque contenait environ 500 disques : musique classique, chanson française, pièces de théâtre, cours de langues, etc. Ces disques étaient d'âges et de formats variés : 78 tours des années 1930-1950, 45 tours et 33 tours des années 1960-1970.

Inventé à la fin du XIXe siècle, le disque 78 tours (Ø 25 ou 30 cm, 3 à 5 minutes d'écoute par face) est fabriqué en gomme-laque. Il se conserve dans une pochette en papier portant la marque du producteur. L'identité de l'œuvre figure sur l'étiquette au centre du disque. Lorsque l'enregistrement se répartit sur plusieurs disques, ceux-ci sont insérés dans un album fournissant un texte de présentation.



DISQUES 33 ET 45 TOURS

Vers 1960 – Vinyle – 30 et 17,5 cm

Apparu à la fin des années 1940, le disque microsillon en vinyle offre une durée d'écoute supérieure à celle du 78 tours (20 minutes par face au lieu de 3 à 5) et une qualité sonore nettement meilleure, surtout après l'introduction de la stéréophonie. Les 33 tours (Ø 30 cm) sont plutôt réservés à la musique classique et à la musique légère. La chanson populaire utilise plus volontiers le 45 tours (Ø 17,5 cm). Les uns et les autres se glissent dans des enveloppes cartonnées sur lesquelles figurent une illustration ou un portrait, le nom de l'artiste, le titre et le détail de l'œuvre, souvent un commentaire de mise en contexte. Les disques 45 tours bon marché continuent, quant à eux, à se vendre dans des pochettes en papier.



DISQUES OPTIQUES SONORES

Vers 1990 – Polycarbonate – 12 cm

Depuis 1982, le disque 33 tours et plus encore le 45 tours (qui a quasiment disparu) sont concurrencés par le disque optique (Ø 12 cm) qui propose environ 70 minutes d'écoute en haute fidélité sur une seule face. L'enregistrement du son est numérique et non plus analogique, comme celui des microsillons. Il ne se dégrade plus avec l'âge, l'usure, la poussière, les griffes.

Le disque optique sonore est conservé généralement dans un boîtier en plastique dont la couverture fournit les données d'identification de l'artiste et de présentation de l'œuvre.

Support peu encombrant, le disque optique sonore se glisse facilement dans les manuels scolaires. On en trouve, par exemple, dans les ouvrages d'apprentissage des langues modernes.

MAGNÉTOPHONE À BANDES : « Telefunken Type 76 »

1962-1964, plastique et métal, 30 x 32 x 15 cm

Dans les années 1950, les professeurs de langues germaniques font usage de disques pour familiariser leurs élèves avec la prononciation correcte du néerlandais, de l'anglais ou de l'allemand. Au début des années 1960 apparaissent les premières collections de manuels scolaires accompagnés de bandes magnétiques. Les écoles font alors l'acquisition de magnétophones que les professeurs emportent avec eux en classe.

La bande magnétique se positionne à l'arrière du plateau, face à la bobine vide d'enroulement. Entre les deux est placé un compte-tours. La tête de lecture est à mi-distance, près du mécanisme qui assure, dans les deux sens, le déroulement rapide de la bande. À gauche, des boutons-poussoirs commandent la lecture, l'enregistrement, la pause. À droite, des boutons cylindriques règlent les graves et les aigus. À l'avant, des prises servent à connecter un microphone et un câble de sortie.

« Telefunken » est à l'origine une firme allemande de conception et de fabrication de matériel de radiophonie et radiotélégraphie née en 1903 de la collaboration entre « AEG » (Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft) et « Siemens ». « Telefunken » est aujourd'hui une marque commerciale du groupe « AEG ».





MAGNÉTOPHONE À BANDES HI-FI : « Philips N4419 »

1975 – Plastique et métal

Au début des années 1970, le grand public a accès à la « hi-fi » (high fidelity en anglais). La firme néerlandaise « Philips » met sur le marché des magnétophones à bandes disposant de ce perfectionnement technique pour un prix raisonnable. Équipés de plusieurs moteurs et têtes de lecture, de haut-parleurs stéréophoniques et d'un amplificateur capable d'alimenter des diffuseurs extérieurs, ces appareils utilisent déjà des commandes en partie électroniques.

L'exemplaire conservé a servi notamment à réaliser des montages audiovisuels stéréophoniques haute fidélité associant diapositives, accompagnement musical et commentaires. Il a également été utilisé pour diffuser de la musique d'ambiance à l'occasion des fêtes d'école. Les enregistrements figurent sur les bandes magnétiques qui accompagnent le magnétophone.

MAGNÉTOPHONE PORTABLE À BANDES : « Geloso G257 »

1961 – Plastique et métal – 10 x 26 x 17 cm

Les magnétophones portables sont évidemment moins lourds, moins encombrants et plus maniables que les magnétophones de table tout en rendant les mêmes services. Ils sont peut-être un rien moins robustes et il faut les manier avec un peu plus de précautions, mais ils se prêtent à des reportages en extérieur. Le magnétophone fabriqué par la firme Gesolo de Milan est représentatif des appareils portables des années 1960 : boîtier en plastique, poignée, petites bandes magnétiques tournant à vitesse lente de 4,75 cm/s, microphone enregistrant en monophonie.



Geloso, entreprise créée en 1931 à Milan, doit son nom à son fondateur, Giovanni Geloso (1901-1969), ingénieur italien spécialisé dans la fabrication de matériel de radiodiffusion et amplification et de composants électroniques. À partir des années 1950, Geloso est une référence en Italie et à l'étranger, notamment pour ses amplificateurs. Les appareils ont la réputation d'être bien fabriqués sans être trop coûteux.

MAGNÉTOPHONE PORTABLE À AUDIOCASSETTES : « Philips N2235 »

Vers 1980 – Plastique et métal – 29 x 20 x 7 cm

Les enregistrements sonores sont d'abord affaire de professionnels. Dans les années 1950, l'arrivée sur le marché grand public des magnétophones à bandes puis, dans les années 1960, des magnétophones à cassettes, donne la possibilité aux professeurs de capter eux-mêmes le son et de le conserver. Ils peuvent ainsi, par exemple, concevoir des « montages audiovisuels » associant diapositives, musiques et commentaires, collecter des témoignages oraux, aider les élèves à parfaire leur diction française ou leur prononciation des langues étrangères, etc.

Comparés aux magnétophones à bandes, les appareils à cassettes sont légers et mobiles tout en offrant un son d'une qualité correcte. Celui-ci est enregistré sur des bandes magnétiques de petite taille enfermées dans un boîtier scellé. Il existe trois durées : 2 x 30 min (C60), 2 x 45 min (C90) et 2 x 60 min (C120).

L'appareil, qui fonctionne avec des piles ou avec le courant électrique, offre les mêmes commandes que celles des autres magnétophones. Elles sont disposées autour du logement de la cassette : lecture, enregistrement, pause, avance et recul rapides, compte-tours, réglage des graves et des aiguës. Le haut-parleur et le microphone sont incorporés au boîtier.

La cassette audio (appelée aussi minicassette et musicassette) a été mise au point en 1963 par la firme néerlandaise « Philips ».



ÉPIDIASCOPE : « Leitz Wetzlar »

Vers 1930 – Métal et verre – 110 x 55 x 25 cm

L'appareil est à la fois un épiscopescope et un diascope. Il est représentatif des grosses machines utilisées dans les écoles durant les années 1920-1950 pour projeter des images plus variées et surtout moins coûteuses que les estampes didactiques. Un plateau commandé par un levier soulève les livres et documents et les applique contre la vitre de projection. Un jeu de miroirs envoie l'image vers l'objectif du haut. Lorsqu'il s'agit de projeter des diapositives, le plateau est relevé à vide et l'objectif du haut est occulté par un clapet mobile afin de diriger toute la lumière vers l'objectif du bas. Ce dernier est muni d'un passe-vue pour diapositives de grand format (8,5 x 10 cm). Pour régler la netteté de l'image, il dispose d'une lentille coulissante.



Situé à Wetzlar en Allemagne, Leitz est au départ un atelier de fabrication de microscopes. Cet atelier, fondé en 1849, est repris en 1869 par l'un de ses employés, Ernst Leitz (1843-1920), qui lui donne son nom et qui diversifie sa production. Leitz Wetzlar est le fabricant des célèbres appareils photographiques « Leica » (contraction de « Leitz » et « camera ») fort apprécié par les grands reporters de presse.

ÉPISCOPE : « Opa-Scope 20025 »

Vers 1950 – Métal et verre – 50 x 34 x 60 cm

Ce lourd et massif appareil bicolore était en usage dans les années 1960 à l'École normale primaire Mater Dei à Bruxelles (le logotype de l'établissement est collé sur le flanc), composante de l'actuelle École normale catholique du Brabant wallon à Louvain-la-Neuve.

C'est un épiscopie. Il projette des images opaques : photographies, pages de livre ou de magazine, etc. L'objectif, protégé par un clapet, est réglable en profondeur pour assurer la netteté à l'écran. La grille faciale évacue l'air intérieur surchauffé par la puissante lampe de projection. Le plateau qui reçoit les documents est placé à l'arrière sous les miroirs qui envoient l'image vers l'objectif.



Appareil d'origine américaine, il était fabriqué par la « Projection Optics Company », une société fondée à Rochester (New York) en 1918 et spécialisée d'abord dans la fabrication de lentilles destinées aux projecteurs de cinéma professionnels. Reprise en 1958 par « Beseler Photographic Equipment », son siège et son usine sont déplacés à Newark (New Jersey, banlieue de New York) où la production s'est poursuivie jusqu'en 1984.

DIASCOPE MANUEL : « Leitz Wetzlar Prado 500 »

1960 – Métal et verre – 40 x 25 x 13 cm

On évalue mal aujourd'hui, à l'époque de l'image numérique, ce que fut le rôle de la diapositive dans l'enseignement pendant un demi-siècle, de 1950 à 2000, et on est surpris par la variété des équipements conçus pour en faire usage.

Ce projecteur est à la fois un passe-film et un passe-vue. Un passe-film à double molette peut remplacer le passe-vue selon les besoins. L'appareil est entièrement manuel. Il s'utilise pour projeter quelques images triées sur le volet. Il n'est pas conçu pour des projections continues et automatisées. Pour éviter la surchauffe, il est équipé, sous la lampe, d'un ventilateur propulsant l'air brûlant vers le haut. Un clapet latéral fournit un rai de lumière sur la table de projection pour faciliter la lecture de notes et la manipulation des films ou diapositives.



DIASCOPE AUTOMATIQUE : « Braun Nürnberg Novamat 504 »

Vers 1975 – Métal, plastique et verre – 24 x 24 x 12 cm

Les passe-vues restent durablement en service dans les écoles, car ils sont adaptés à des projections à caractère pédagogique mettant l'accent sur l'analyse approfondie de l'image. Ils se perfectionnent au fil du temps : lentille plus performante, lampe plus puissante, ventilation plus efficace.

Durant les années 1960, les diapositives deviennent un support photographique utilisé par le grand public. Le prix des projecteurs diminue et, dans les années 1970, les écoles s'équipent en grand nombre d'appareils conçus pour faire défiler des séries de 30 à 50 diapositives rangées sur des chargeurs. Un bouton relié à un fil électrique commande l'avance des images. Il n'est plus nécessaire de les introduire une à une dans un passe-vue. Les appareils automatiques facilitent les projections, mais incitent à survoler les images plutôt qu'à les analyser, ce qui est pédagogiquement moins rentable.

Fondée en 1915 par Karl Braun, la firme « Braun Nürnberg » (à ne pas confondre avec la firme « Braun Frankfort » spécialisée dans l'électroménager) est un fabricant d'appareils photographiques. À partir de 1955, elle ajoute à sa production de base celle des projecteurs automatiques de diapositives, dont elle est l'un des créateurs et dont elle devient un spécialiste reconnu.





FILMS DE DIAPOSITIVES

Vers 1950 – Boîtiers en métal ou plastique – Pellicule 2,4 x 3,6 cm

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les diapositives se présentent le plus souvent sous la forme de films fixes roulés dans des boîtes cylindriques ou quadrangulaires en carton, en métal, plus tard en plastique. C'est seulement dans les années 1960 que s'impose le découpage des films en images séparées et leur mise sous cadre.

Les diapositives didactiques sont alors des produits commerciaux, réalisés par des photographes professionnels et diffusés par des éditeurs spécialisés. Les boîtiers sont accompagnés de notices qui identifient et commentent les vues. À défaut, les films comprennent des légendes écrites sur des images intercalaires.



VISIONNEUSE DE FILMS DE DIAPOSITIVES : « Leitz Wetzlar »

Vers 1950 – Bois, métal, feutre et bakélite – 15 x 11 x 6,5 cm

Le professeur ne projette pas un film de diapositives en entier. Il montre seulement les images qui sont en rapport avec l'objet de la leçon. Pour sélectionner les clichés, il existe de petites visionneuses à diriger vers la lumière. Montés sur un manche, ces appareils sont équipés de deux embouts cylindriques reliés par un axe sur lequel est fixé un oculaire avec lentille grossissante et écran translucide. L'amorce et le bout du film sont roulés dans les cylindres. Une fente facilite le défilement. Le recouvrement en feutrine évite les griffes. L'utilisateur avance le film avec la main et place l'image qui l'intéresse devant l'oculaire pour l'observer en gros plan.

DIAPPOSITIVES SOUS CADRE : « Hatier géographie 4e »

Vers 1970 – Plastique et carton – 22 x 12 x 4 cm

À partir des années 1960, la pratique s'impose de découper les films de diapositives en images séparées et à les insérer dans un cadre en métal, en carton ou en plastique.

Les cadres en carton sont surtout utilisés par les éditeurs de diapositives commerciales, car il est aisé d'y imprimer une légende, mais ils sont fragiles, se déforment et se décollent. Contrairement aux cadres sous verre en métal ou en plastique, ils ne protègent pas la pellicule de la poussière ni des traces de doigt ni de la chaleur de la lampe de projection. Les cadres sous verre, en revanche, sont sensibles à l'humidité et, au fil du temps, produisent des auréoles sur la pellicule.

Les diapositives sous cadre se rangent dans des pochettes ou des boîtiers. Le boîtier de diapositives exposé contient une soixantaine d'images illustrant un manuel français de géographie, classe de 4e année secondaire (2e secondaire belge), publié par les éditions Hatier de Paris à la fin des années 1960. Le rangement est conçu de manière à pencher les diapositives pour lire les légendes et en faciliter la sélection.



COUPE-DIAPOSITIVES : « Hama »

Vers 1980 – Plastique et métal – 2,5 x 13 x 8 cm

Dans les années 1960, beaucoup de professeurs font l'achat d'un appareil photographique leur permettant de fabriquer eux-mêmes des diapositives didactiques par prises de vues directes ou par reproductions de documents.

La pellicule est envoyée dans un laboratoire de développement et revient sous la forme de bande-film à découper et à mettre sous cadre. Il existe pour cela des coupe-diapositives manuels qui fonctionnent à la manière d'un massicot. Entraîné par une roulette, le film glisse dans une rainure jusqu'à une mesure repère. Lorsqu'il est en bonne position, la lame de coupe, levée à son passage, est abaissée.

Firme allemande fondée à Dresde en 1923, « Hama » est spécialisée dans la fabrication d'une foule d'accessoires de conception souvent originale pour la radio, la télévision, la photographie, la vidéo, la téléphonie, l'informatique, etc. À l'époque de l'apogée de la diapositive et du film amateur, Hama proposait à ses clients de petits outils facilitant la découpe et le collage.



VISIONNEUSE DE DIAPOSITIVES SOUS CADRE

« Pana-Vue I GAF », vers 1975, plastique et métal, 15 x 9 x 9 cm

Pour sélectionner les images qui seront projetées durant la leçon, il existe des visionneuses électriques (avec batterie ou transformateur) dont l'écran sous verre grossissant est rétroéclairé par une ampoule semblable à celle des lampes de poche. La diapositive est glissée dans une fente dont l'extrémité est équipée d'un connecteur. Poussée à fond, elle allume la lampe.

En 1966, « GAF » (General Aniline & Film), fabricant américain de matériaux pour toiture, décide de diversifier ses produits. Il rachète la société « Sawyer's », créatrice en 1939 des visionneuses stéréoscopiques « View Master ». GAF se met alors à fabriquer de la pellicule photographique, des appareils de prise de vues et des projecteurs. De cette époque datent les petites visionneuses de diapositives.



TRIEUSE DE DIAPOSITIVES

« Else », vers 1980, plastique moulé, 27 x 32 cm

Une autre manière de sélectionner des diapositives avant les leçons est de les visionner à l'aide d'une trieuse. Cependant, comme son nom l'indique, celle-ci est d'abord un outil de classement. Elle se compose d'un boîtier surmonté d'un plateau translucide éclairé par une ampoule électrique. Le plateau est moulé de manière à offrir plusieurs alignements. Ce petit appareil est surtout utile lorsque, la leçon finie, il faut mettre les diapositives en ordre avant de les réintroduire dans leurs boîtiers ou leurs pochettes.



MAGNÉSCOPE

« Philips VR2330 », 1984, plastique et métal, 44 x 27,5 x 12 cm

À partir des années 1970, la télévision devient l'outil par excellence de la communication grand public. Les pédagogues recommandent donc d'apprendre aux élèves à en faire une consommation réfléchie. Des séquences d'actualité, des émissions documentaires ou culturelles sont visionnées en classe et soumises à une critique raisonnée. Les heures de diffusion de ces programmes coïncident rarement avec l'horaire



des cours. La solution est de disposer d'un magnétoscope. L'école se charge de cet achat et mandate un professeur pour programmer les émissions à enregistrer et pour assurer la maintenance des copies. Vers 1985, le prix des magnétoscopes se démocratise et les enseignants peuvent envisager la dépense. Cela leur permet d'enregistrer eux-mêmes, à domicile, les émissions qu'ils jugent intéressantes et d'amener leurs vidéocassettes à l'école.

À l'époque, plusieurs normes d'enregistrement, incompatibles entre elles, se concurrencent : « Video Compact Cassette » (Philips), « Betamax » (Sony), « Video Home System » (JVC). Le système européen VCC, appelé aussi « V2000 », très performant, séduit de nombreux professeurs. Mais, c'est finalement le système VHS qui l'emporte. Les magnétoscopes VCC cessent d'être fabriqués en 1988.

La cassette est glissée dans un logement situé à droite de l'appareil. Une série de contacts électroniques commandent la lecture, l'enregistrement, le défilement rapide, l'éjection. La programmation s'effectue à gauche : choix de la chaîne TV, détermination de la date et de l'heure de début et de fin d'enregistrement, etc.

VIDÉOCASSETTES « V2000 »

Vers 1985, plastique

Contrairement aux vidéocassettes du système « VHS » (Video Home System), les « Video 2000 » destinées aux magnétoscopes répondant à la norme européenne « VCC » (Video Compact Cassette) sont réversibles, ce qui épargne les rebobinages. Elles offrent aussi des durées d'enregistrement plus longues qui peuvent atteindre huit heures (quatre heures par face), ce qui en fait des supports peu coûteux. Pour protéger les cassettes « VHS » de la réécriture, il faut briser une languette en plastique. Sur les cassettes « VCC », cette fonction est



assurée par un sélecteur. Il est aisé de revenir en arrière et de réemployer la cassette pour de nouveaux enregistrements.

CAMÉSCOPE

« Sony CCD-F450E », 1990, plastique, 32 x 13 x 10 cm

Vers 1980, les premiers caméscopes destinés au grand public étaient des appareils lourds et encombrants. La caméra était reliée par un câble à un magnétoscope qui se portait en bandoulière. Elle produisait des images grisâtres d'une définition assez peu précise. De plus, ces engins coûtaient une fortune. L'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles avait fait l'acquisition d'un tel appareil. Le prix s'élevait à 200 000 BEF (\pm 5 000 EUR)... Dix ans plus tard, il était possible d'acquérir pour une dépense dix fois moindre des caméscopes « deux en un » : appareil de prise de vues et appareil d'enregistrement. Légères, maniables, ces petites caméras numériques s'emportaient partout.

La partie avant est la caméra. Elle est équipée d'un objectif à réglage automatique ou manuel à focale variable et d'un microphone. La partie arrière est l'enregistreur. Un boîtier amovible renferme une minicassette magnétique. Les diverses commandes sont distribuées sur le dessus. Il n'y a pas encore de moniteur, comme aujourd'hui, mais un viseur électronique noir et blanc.

La société japonaise « Sony », fondée à Tokyo en 1946, est spécialisée dans la fabrication de radios, magnétophones, chaînes hi-fi, baladeurs, téléviseurs, magnétoscopes, caméscopes, lecteurs de disques optiques, appareils photo numériques, consoles de jeux électroniques, etc. Ses caméscopes « Handycam » étaient et restent des références dans le domaine de la prise de vue vidéo.



RÉTROPROJECTEUR

« 3M type G499V AH », vers 1990, métal et plastique, 34 x 34 x 63 cm

La famille des projecteurs d'images s'enrichit à la fin du XXe siècle de nouveaux types d'appareils. Le rétroprojecteur est l'un d'eux. Il permet, sans assombrir le local de projection, de reproduire des images sur un écran placé derrière la personne qui l'utilise, d'où son nom. C'est pour cette raison un outil pédagogique fort commode. L'enseignant reste face à ses élèves et garde le contact visuel avec eux. Il s'épargne aussi le va-et-vient entre l'avant de la classe, où il exploite l'image, et l'arrière, où il actionne l'appareil de projection.

Le rétroprojecteur emploie des feuilles plastiques transparentes sur lesquelles sont manuscrites ou imprimées les données à montrer aux élèves. Il est possible de superposer plusieurs feuilles et ainsi d'additionner les données. On peut, par

exemple, projeter un fond de carte physique puis ajouter des limites politiques et administratives, puis des voies de communication, puis des renseignements démographiques et économiques, etc. Il est aussi possible d'écrire sur les transparents durant la leçon, de colorier, de souligner des données.

Le rétroprojecteur se présente techniquement sous la forme d'un boîtier cubique. La surface supérieure, vitrée, forme un carré dont les dimensions avoisinent la longueur d'une feuille de papier A4. Au-dessus de ce boîtier, dans lequel est logé l'appareillage électrique, un bras coulissant monte et descend un objectif muni d'un miroir de projection. C'est ainsi que sont assurés le positionnement et la netteté de l'image sur l'écran.

« 3M » (Minnesota Mining & Manufacturing Company) est une entreprise américaine fondée en 1902 et installée à Saint-Paul, Minnesota. Elle est connue pour ses rubans adhésifs et ses colles « Scotch », ses feuillets autocollants « Post-it », etc. Depuis les années 1950, 3M a beaucoup diversifié ses productions et est active dans des domaines variés : bricolage, ménager, bureau, santé, sécurité, audiovisuel, etc.



VIDÉOPROJECTEUR

« Polaroid LCD Projector 105 GA », 1998, métal et plastique, 43 x 31 x 16,5 cm

Le vidéoprojecteur est le dernier né des appareils de projection. Il est relié par câble à un magnétoscope, un lecteur de disque optique ou un ordinateur. Les documents projetés sont numériques. Il n'y a plus de support physique : papier, pellicule, film plastique, etc. Contrairement au rétroprojecteur, placé devant le public, le vidéoprojecteur s'installe derrière, comme un épiscopes ou un projecteur de cinéma.

Pour lire les vidéos, on utilise en général un récepteur de télévision ou un moniteur d'ordinateur. L'image est petite et ne se prête pas à une diffusion devant un public nombreux. Le vidéoprojecteur surmonte cette difficulté. Il projette l'image sur grand écran.

Les premiers appareils étaient coûteux, volumineux et lourds. Le « Polaroid 105 GA » par exemple, qui date de la fin des

années 1990, se transporte dans une valise munie de roulettes et d'une poignée de traction.

Fondée en 1937 à Cambridge (Massachusetts), la firme américaine « Polaroid » est à ses débuts un spécialiste des verres polarisants (lunettes solaires, phares de voiture, etc.). En 1948, elle met au point la photographie à tirage instantané, en noir et blanc d'abord, en couleur à partir de 1963. Outre les appareils photographiques, Polaroid est aussi un fabricant d'imprimantes, de caméras numériques, de téléviseurs, etc.



ESTAMPES DIDACTIQUES

Pendant un siècle, de 1860 à 1960 environ, les grandes images murales sont les supports visuels les plus utilisés dans l'enseignement. Dès la mise au point de la chromolithographie, au milieu du XIXe siècle, les murs des classes se couvrent d'estampes didactiques.

Pays pionnier en la matière, l'Allemagne accorde tôt de l'importance aux planches scolaires. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, beaucoup d'écoles de chez nous utilisent des images de conception et de fabrication allemande en géographie, en histoire, en histoire sainte et, plus encore, en anatomie, biologie, botanique et zoologie. La production belge est alors assez faible. Elle n'augmente qu'au lendemain de la guerre. Les événements de 1914-1918 nuisent aux importations allemandes. Les estampes de géographie et surtout d'histoire se vendent moins bien. En revanche, le marché des estampes de sciences naturelles, en apparence plus neutres, reste florissant.

Les planches murales existent sous deux formes principales. Les unes, majoritaires, ont pour fonction de documenter les leçons, d'en illustrer ou étayer les contenus. Les autres fournissent un soutien aux exposés oraux des élèves, ce qu'on appelle les élocutions.

Les planches murales sont des outils d'enseignement plus performants qu'on pourrait le penser. Contrairement aux images foisonnantes et fugaces d'aujourd'hui, les images rares et fixes stimulent davantage l'observation, l'imagination, le commentaire.

La production d'estampes didactiques est un secteur spécialisé de l'édition scolaire. Elle suppose la collaboration d'auteurs scientifiquement et pédagogiquement compétents pour concevoir les mises en scène et rédiger les notices explicatives destinées aux enseignants. Elle fait appel à des illustrateurs qui sont souvent de vrais artistes, car très vite l'idée s'affirme que les planches murales ne doivent pas seulement avoir un usage didactique, mais qu'elles doivent aussi former le sens esthétique des élèves.

La classe-musée possède une riche collection d'environ 250 estampes anciennes datant pour l'essentiel des années 1890-1920. Quelques-unes remontent aux années 1860-1870. Beaucoup sont défraîchies par un usage intensif, délavées par une longue exposition à la lumière, desséchées par une conservation inadéquate, mais elles n'en demeurent pas moins des témoignages évocateurs des pratiques d'enseignement d'autrefois.



LEÇONS D'ÉVEIL : Bauernhof (Ferme)

1890 – Dessin d'Hugo Kempster – Chromolithographie entoilée – 67 x 91 cm – Éditions Meinhold & Söhne, Dresde [3 estampes conservées]

Cette collection des éditions Meinhold & Söhne de Dresde s'adressait vraisemblablement à des élèves du niveau primaire et visait à familiariser les petits citadins avec la vie du monde des campagnes. La classe-musée conserve trois planches : une scène de moisson, un moulin à eau et une cour de ferme. Les deux premières sont anonymes, la troisième est due au dessinateur Hugo Kempster dont on ne sait rien sinon qu'il est né en 1855. Fondée en 1777, la maison d'édition Meinhold & Söhne est initialement l'imprimeur de la cour du royaume de Saxe et publie surtout des documents officiels. Elle y ajoute ensuite des livres d'histoire et d'art et des guides touristiques. À la fin du XIXe siècle, elle porte une attention particulière aux publications pédagogiques : manuels scolaires et estampes.

L'estampe *Bauernhof* montre une cour de ferme entourée d'un logis, d'un chartil, d'une grange et d'une étable, tous construits à l'ancienne : ossature bois et torchis. Au centre se dresse un pigeonnier. Non loin, on aperçoit une fontaine et un abreuvoir. Un bûcher est appuyé contre le pignon du logis. Une fermière nourrit la volaille. Au fond de la cour, entre les portes ouvertes de la grange, se déroule une scène de battage. Dans le local voisin sont rangées une tine et une charrette. Un chien monte la garde près de sa niche. Au premier plan, des cruches à lait attendent un usage. L'arbre dénudé évoque la saison d'hiver.

LEÇONS DE FRANÇAIS : Le Renard et la Cigogne

1914 – Aquarelle de Benjamin Rabier – Chromolithographie sur papier – 90 x 40 cm – Éditions Delagrave, Paris [3 estampes conservées]

En 1914, Maurice Bizau, instituteur, publie aux éditions Delagrave à Paris un ouvrage intitulé *Les fables de la Fontaine en action*. Cet ouvrage est accompagné de deux séries de six tableaux muraux en couleur. Une série complémentaire de six autres tableaux sera publiée par

la suite. Un livret fournit aux maîtres des pistes pour leur exploitation en classe.

Les illustrations sont de Benjamin Rabier (1864-1939), auteur des *Aventures de Gédéon le canard* et inspirateur d'Hergé. Outre des caricatures dans des périodiques destinés au grand public et des dessins publicitaires, Benjamin Rabier s'occupe aussi des enfants. De 1903 à 1919, il est membre de l'équipe de rédaction du premier magazine français réalisé pour eux : *La Jeunesse illustrée* (1903-1935). Il se spécialise dans les histoires courtes mettant en scène des animaux. C'est à cette veine artistique que se rattache la série des *Fables de La Fontaine*. Support visant à soutenir l'attention, l'observation, la réflexion et l'expression orale des élèves, chaque tableau comprend trois images, parfois quatre, qui illustrent les phases principales du récit.

La fable *Le Renard et la Cigogne* se partage en trois : invitation du renard à la cigogne incapable de manger dans une assiette, invitation de la cigogne au renard incapable de manger dans un vase à long col, départ penaud du renard pris à son propre piège.



LEÇONS DE LANGUES VIVANTES : Intérieur bourgeois

1903 – « Tableaux auxiliaires Delmas » – Chromolithographie sur papier – 85 x 118 cm – Éditeur G. Delmas, Bordeaux [1 estampe conservée]

Vers 1900, l'imprimeur-éditeur bordelais Delmas publie plusieurs séries de planches didactiques murales destinées à *l'Enseignement pratique des langues vivantes par l'image et la méthode directe*. Les dessinateurs ne sont pas connus. Les « Tableaux auxiliaires Delmas » sont de belles images colorées et pittoresques offrant à la vue des élèves des scènes de la vie de l'époque : rue, jardin public, marché, gare, hôtel, grand magasin, port de mer, école, maison bourgeoise, etc. Tous les personnages et tous les objets sont numérotés, ce qui permet de les désigner par leur

nom dans n'importe quelle langue. Le vocabulaire ne figure pas sur la planche, mais dans un livret d'accompagnement réservé au maître. L'auteur de ce *Livret explicatif des Tableaux auxiliaires Delmas* est Ernest Rochelle dont on sait seulement qu'il était professeur au Lycée de Bordeaux.



Le tableau 6 de la première série montre l'intérieur d'une maison bourgeoise. L'image est divisée en cinq parties : une chambre, un salon, une salle à manger, une cuisine et, en médaillon, une salle de bain. Elle donne une idée du confort domestique, des habitudes de vie et des mentalités de la bonne société de la fin du XIXe siècle. Avec le temps, les intérieurs sont apparus anachroniques et le panneau a été rangé dans le grenier de l'école. Très abîmé, il a été restauré en 2011.

LEÇONS DE GÉOGRAPHIE (BELGIQUE) : Paysage brabançon

1910 – Dessin d'Amédée Lynen – Chromolithographie entoillée – 72 x 110 cm – Éditions De Rycker & Mendel, Bruxelles [16 estampes conservées]

Dans les années 1907-1911, l'éditeur bruxellois De Rycker & Mendel publie 21 planches murales de géographie réalisées à la demande des responsables de l'Instruction publique de la Ville de Bruxelles pour présenter aux élèves des classes communales l'éventail des paysages ruraux et urbains de la Belgique.



Soucieux d'assurer non seulement les connaissances géographiques mais aussi le sens esthétique des enfants, les commanditaires sollicitent des dessinateurs, affichistes et peintres de renom : Henri Cassiers (1858-1944), Amédée Lynen (1852-1938), Marc Henry Meunier (1873-1922), Pierre Paulus (1881-1959), Fernand Toussaint (1873-1956), Florimond Van Acker (1858-1940), Victor Wagemakers (1876-1953).

L'attrait de ces estampes incite l'éditeur à les diffuser largement. De nombreuses écoles belges, dont l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles, en font l'acquisition.

Le tableau *Paysage brabançon* d'Amédée Lynen dépeint, semble-t-il, le *Pajottenland*, campagne du Brabant flamand proche de Bruxelles. Un chemin creux serpente parmi les champs. Deux paysannes en vêtements traditionnels passent près d'une masure isolée devant laquelle des hommes jouent aux boules. Ce paysage ouvert est ombragé par quelques rangées d'arbres. Dans le lointain, un village rassemble ses maisons autour de son église. Abstraction faite du pittoresque de la scène, la vue paysagère est conforme à la réalité du début du XXe siècle.



LEÇONS DE GÉOGRAPHIE (MONDE) : La vallée du Rhin près de Saint-Goar

Vers 1900 – Dessin de Ludwig Hans Fischer – Chromolithographie entoillée – 62 x 80 cm – Éditeur non mentionné [11 estampes conservées]

Cette collection allemande de paysages du monde concerne les cinq continents. On y trouve, entre autres, des vues du *Mont Gauss au pôle Sud*, de la *Savane africaine au pied du Kilimandjaro*, du *Port de Nagasaki au Japon*, de la *Sierra Nevada en Californie*, etc. Les paysages européens sont cependant les plus représentés.

Plusieurs estampes sont signées par Rudolf Reschreiter (1868-1939), spécialiste des paysages montagneux, et par Ludwig Hans Fischer (1848-1915), aquarelliste, écrivain et ethnologue autrichien. Les autres sont anonymes.

On ignore le nom de la maison d'édition, mais elle se situait vraisemblablement à Munich. L'ensemble date de la fin XIXe ou du tout début XXe siècle.

L'image montre la localité de Sankt Goar sur la rive gauche du Rhin. Elle est prise du haut de la vallée en

direction du site célèbre de la Loreley. À cet endroit, le fleuve forme un coude et la navigation est dangereuse. La légende prétend qu'une sirène y envoûtait les bateliers par ses chants et les entraînait à leur perte.



LEÇONS D'HISTOIRE (GRÈCE) : Festplatz von Olympia [Sanctuaire d'Olympie]

1903 – Dessin de Josef Klemm – Chromolithographie entoilée – 68 x 87,5 cm – Éditions Wachsmuth, Leipzig [6 estampes conservées]

L'étude de l'Antiquité méditerranéenne tient une grande place dans les programmes des sections d'humanités anciennes. La production d'estampes didactiques d'histoire est d'autant plus florissante que ces documents illustrent aussi les leçons de grec et de latin.

La classe-musée possède quatre estampes d'histoire de la Grèce antique auxquelles s'ajoutent plusieurs exemplaires non entoilés. La plupart des tableaux sont signés Richard Assmann (1887-1965), Anton Hoffmann (1863-1938), Josef Klemm (1868-1916), Ad. Lehmann. Quelques-uns sont anonymes. Tous sont publiés par les éditions Müller-Wachsmuth à Leipzig.

La vue d'Olympie de Josef Klemm est une restitution archéologique. Ce n'est pas une évocation comme il en existe beaucoup à l'époque. La disposition des lieux respecte les plans établis par les archéologues et l'architecture des bâtiments se conforme aux résultats des fouilles réalisées sur le site.

Josef Ferdinand Klemm (1868-1916) est un peintre d'origine autrichienne. Vers 1900, il s'installe à Leipzig où il réalise pour les éditions Wachsmuth plusieurs séries de chromolithographies d'histoire : paysages urbains antiques et médiévaux, sites et monuments, scènes de vie quotidienne d'autrefois, etc.

LEÇONS D'HISTOIRE (ROME) : Sans titre

1911 – Dessin d'Anton Hoffmann – Chromolithographie entoilée – 63 x 81 cm – Éditeur non mentionné [20 estampes conservées]

La classe-musée possède une collection de seize estampes d'histoire romaine à laquelle s'ajoutent plusieurs

exemplaires non entoilés. La plupart des tableaux sont signés Richard Assmann (1887-1965), J. Bühlmann (1844-1921), Anton Hoffmann (1863-1938), Ad. Lehmann, Hans Werner Schmidt (1859-1950). Quelques-uns sont anonymes. Plusieurs estampes sont publiées par les éditions Wachsmuth à Leipzig, d'autres à Munich et à Weimar chez des éditeurs non mentionnés.

Beaucoup d'images sont des scènes de bataille et de défilés militaires, mais il y a aussi un nombre appréciable de scènes d'événements et de vie quotidienne. Il s'agit le plus souvent d'évocations plutôt que des restitutions. Les artistes mettent cependant leur point d'honneur à respecter les données fournies par l'archéologie lorsqu'ils dessinent les décors et par l'histoire lorsqu'ils illustrent les faits.

L'estampe ne porte pas de légende. On ignore donc quel événement est représenté. On voit une légion romaine traversant un fleuve sur un pont de bateaux et des embarcations. La présence d'une forteresse sur l'une des rives et l'importance des moyens humains et matériels mobilisés suggèrent une expédition de grande envergure au-delà du Rhin ou du Danube. Peut-être s'agit-il de la tentative de conquête de la Germanie par Auguste (en - 12) ou de la conquête de la Dacie par Trajan (en 105). Anton Hoffmann (1863-1938) a servi plusieurs années dans l'armée bavaroise avant d'entreprendre des études à l'Académie des Beaux-Arts de Munich et de devenir un peintre spécialisé dans les scènes militaires. Apprécié pour son réalisme et son don à faire revivre les événements, il a consacré une partie de son œuvre à illustrer des manuels d'histoire, des livres destinés à la jeunesse et des planches didactiques. L'éditeur n'est pas mentionné, mais il s'agit vraisemblablement des éditions Wachsmuth de Leipzig.



LEÇONS D'HISTOIRE (BELGIQUE) : Attaque du parc [de Bruxelles]

1881-1883 – Dessin d'André Mathy – Lithographie entoilée – 41 x 56 cm – Éditions Dossray, Bruxelles [15 estampes conservées]

La production belge d'estampes didactiques est faible. Les images d'histoire de Belgique d'André Mathy sont parmi

les plus anciennes. Il en existe plusieurs éditions, dont une version en couleur sur carton.

Les dessins ont été publiés initialement dans le manuel de L. DEFAYS, *Cours d'histoire nationale*, Dessain, Liège, s.d. [vers 1885]. Parallèlement, ils ont fait l'objet de reproductions sur planches murales de petit format diffusées par les éditions Dossray de Bruxelles.

La collection comprend vingt-quatre images couvrant l'histoire nationale de la Préhistoire à l'Avènement de Léopold II.

Diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Liège, André Mathy (1850-1932) était un illustrateur connu et apprécié de livres populaires et scolaires de la fin du XIXe siècle. Le dessin évoque l'épisode des journées de septembre 1830 où les insurgés se lancent à l'assaut du parc de Bruxelles pour en déloger l'armée néerlandaise. Il s'agit évidemment d'une « image d'Épinal » à travers laquelle l'artiste exprime le patriotisme et l'esprit de résistance, mais aussi la souffrance, le sacrifice et la mort des révolutionnaires belges.



LEÇONS D'HISTOIRE (ALLEMAGNE) : Gebet Gustav Adolf vor der Schlacht bei Lützen, 1632 [Prière de Gustave Adolphe avant la bataille de Lützen]

1889-1893 – Tableau de Ludwig Braun – Chromolithographie entoilée – 72 x 95 cm – Éditeur non mentionné [14 estampes conservées]

Les estampes d'histoire d'Allemagne de la classe-musée font partie d'une collection créée en 1889-1893 par l'écrivain patriote Julius Lohmeyer (1834-1903) sous le titre *Wandbilder für den geschichtlichen Unterricht* (Peintures murales pour l'enseignement de l'histoire). Les dessinateurs sont Johannes Gehrts (1855-1921), Hermann Knackfuss (1848-1915), Richard Knötel (1857-1914), Alexander Zick (1845-1907), A. Wagner et M. Wulff. Quelques estampes sont anonymes. Toutes ont été publiées par les éditions Wachsmuth à Leipzig.

Les événements illustrés ne figurent pas dans les programmes et manuels d'histoire belges. La présence de ces estampes dans les collections didactiques de l'école normale est un peu surprenante. Elle est sans doute liée à l'enseignement de la langue et de la culture allemandes qui, avant la Première Guerre mondiale, occupait une place appréciable dans la formation des élèves.



L'estampe reproduite ici, d'auteur anonyme, est inspirée d'un tableau de Ludwig Braun (1836-1916), professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich, peintre d'histoire spécialisé dans les scènes de guerre et, notamment, dans les vues panoramiques de grande taille destinées aux rotondes d'exposition. Elle porte le titre *Gebet Gustav Adolf vor der Schlacht bei Lützen, 1632* (Prière de Gustave Adolphe avant la bataille de Lützen). Elle illustre un épisode décisif de la guerre de Trente Ans (1618-1648). Le roi Gustave Adolphe de Suède, à la tête de l'armée protestante, se prépare à affronter l'armée catholique du Saint-Empire romain germanique près de Leipzig le 16 novembre 1632. Monté sur son cheval, au milieu d'un paysage glacé, il joint les mains dans un geste de prière. Il mourra durant la bataille.

LEÇONS D'HISTOIRE SAINTE : Les noces de Cana

1861 – Dessin de Joseph Heinemann – Chromolithographie sur carton – 42 x 51 cm – Éditions Herder, Fribourg-en-Brisgau – Diffusion en Belgique : D. Windels, Bruxelles [31 estampes conservées]

La collection *Herdersche Bilderbibel* (Bible illustrée Herder) compte une quarantaine de petites planches cartonnées publiées par les éditions Herder à Fribourg-en-Brisgau. La série la plus ancienne date de 1861, soit une dizaine d'années après l'ouverture de l'école normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles, et appartient aux productions primitives d'images murales. Les originaux sont en langue allemande. Les copies destinées à l'exportation sont bilingues anglais et français.

L'ensemble est l'œuvre d'un même artiste, Joseph Heinemann (1825-1901), dessinateur formé à Munich et connu précisément par ses images bibliques, typiques de la vision de l'histoire sainte du XIXe siècle.



Les estampes, fort appréciées en leur temps, ont connu plusieurs rééditions et ont servi jusqu'au milieu du XXe siècle. La plupart des illustrations sont inspirées par le Nouveau Testament. L'Ancien Testament est moins représenté.

Fort utilisées, les trente et une planches conservées dans la classe-musée sont usées. Longtemps abandonnées dans le grenier de l'école, elles ont perdu leur éclat et plusieurs d'entre elles sont tachées d'humidité et même maculées de fiente de pigeon...

L'image des « Noces de Cana » est conforme au récit évangélique. Jésus quitte la salle de banquet (à gauche) avec sa mère et se rend à l'office. Il demande au personnel de remplir d'eau plusieurs vases et les bénit pour transformer leur contenu en vin.

LEÇONS D'HISTOIRE SAINTE : Joseph gouverneur de l'Égypte

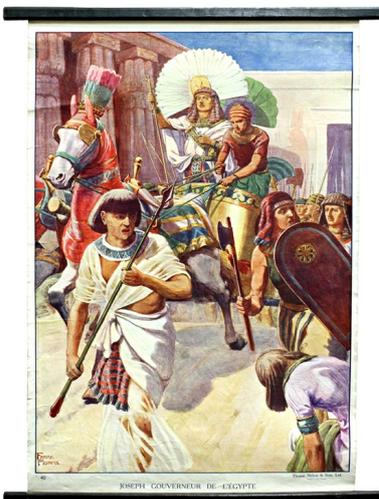
Vers 1905 – Dessin de Frank Adams – Chromolithographie entoilée – 81 x 58 cm – Éditions Thomas Nelson, Paris [13 estampes conservées]

Davantage encore que la géographie et l'histoire et presque autant que les sciences naturelles, l'histoire sainte est l'objet d'un nombre considérable de publications d'estampes didactiques.

Les éditions Nelson, fondées à Édimbourg à la fin du XVIIIe siècle, ouvrent une succursale à Paris en 1909 pour publier et diffuser en français certains de leurs ouvrages et, notamment, les *Principales scènes de l'Histoire sainte*, une collection d'environ 250 planches murales destinées à la catéchèse et à l'enseignement de la religion.

Les illustrateurs sont tous britanniques. Chaque image, présentée verticalement, est signée par son auteur et possède un numéro d'ordre. Elle est identifiée par une légende en français.

Il est peu probable que les estampes conservées dans la classe-musée soient le reliquat d'une collection complète. Elles étaient vraisemblablement acquises sur catalogue en fonction des thèmes que les professeurs de religion désiraient aborder en classe.



Joseph monté sur un char tiré par deux chevaux s'avance devant la colonnade d'un temple. Vêtu à la manière des hauts fonctionnaires égyptiens de l'époque pharaonique, il est accompagné par des gardes armés. Sur son passage, les humbles courbent la tête dans un geste de respect. Le dessinateur, Frank Adams (1871-1944), est connu comme illustrateur de livres de littérature pour adultes et pour enfants. Ses dessins sont appréciés pour la netteté du trait, la vivacité des couleurs et le pittoresque de la narration.



LEÇONS D'HISTOIRE SAINTE : Le péché originel

Vers 1930 – Dessin de Josep Morell – Chromolithographie entoilée – 100 x 70 cm – Éditions José Vilamala, Barcelone [10 estampes et 13 affiches conservées]

Fondée au début du XXe siècle, la maison d'édition José Vilamala Galobardes (1876-1959) de Barcelone était spécialisée dans les ouvrages religieux, y compris les livres pour enfants. Elle restera active jusqu'en 1978.

En 1911, avec le soutien de l'évêché de Barcelone, José Vilamala commence la publication d'une collection de soixante-cinq grandes images pour l'enseignement du catéchisme. Ces images se présentent sous deux formes : des affiches sur papier et des estampes entoilées et montées sur traverses en bois. Pour réaliser les dessins, l'éditeur fait appel à des artistes espagnols de renom parmi lesquels Jerez Teodoro Miciano (1903-1974) et Josep Morell (1899-1949). Les traits et les couleurs se démarquent de la production courante et donnent aux illustrations une force expressive qui n'est pas sans rappeler certaines œuvres baroques.

Le titre de chaque planche est imprimé en cinq langues (espagnol, anglais, français, italien et portugais) en vue de leur vente à l'étranger.

L'estampe de Josep Morell consacrée au *Péché originel* montre Adam et Ève debout au pied de l'arbre

aux fruits défendus. Déguisé en serpent, Satan s'y enroule. Adam semble ne pas comprendre ce qui arrive tandis qu'Ève fond en larme face à la gravité de la faute. La décision de chasser Adam et Ève du paradis terrestre est irrévocable. Dieu, plein de déception, pointe du doigt la sortie. Derrière lui, un ange armé d'un glaive se tient prêt à intervenir si le couple n'obtempère pas... Le contraste des bruns, rouges et verts ainsi que les courbes et contre-courbes soulignent la douleur des sentiments des protagonistes et le caractère dramatique de l'événement.

LEÇONS DE BOTANIQUE : Sans titre

1877 – Nicolas Zhivotovsky et Vladimir Korolenko – Chromolithographie entoilée – 99 x 68,5 cm – Éditeur non mentionné, Saint-Petersbourg – Diffusion en Belgique : D. Windels, Bruxelles [5 estampes conservées]

Diplômé de l'Université de Saint-Petersbourg en 1868, Nikolai Petrovich Zhivotovsky (1846-1888) devient conservateur du Musée des Sciences naturelles de la ville en 1871. Soucieux de l'éducation scientifique de la jeunesse, il crée en 1883, en annexe du musée, un jardin botanique où les écoliers se familiarisent avec les espèces végétales. Dans le même esprit, il consacre ses temps libres à la publication d'ouvrages de vulgarisation, de planches didactiques illustrées et de peintures sur verre pour lanternes magiques.

La diffusion à travers l'Europe de la fin du XIXe siècle des publications de Nicolas Zhivotovsky s'explique par leur valeur scientifique, pédagogique et esthétique. On lui doit, parmi d'autres, un *Atlas de botanique* (1871), ouvrage réputé, qui est la source des estampes murales de 1877. Celles-ci sont dues à Vladimir Korolenko (1853-1921), écrivain ukrainien de langue russe, qui était également dessinateur et coloriste. L'artiste avait été embauché par Nikolai Zhivotovsky alors qu'il était étudiant et cherchait à gagner un peu d'argent pour subvenir aux besoins de sa famille.

Les espèces végétales sont observées sous plusieurs angles, vues d'ensemble et vues de détail. Chaque



élément est numéroté. Les chiffres renvoient à des notices explicatives. De la sorte, l'estampe est utilisable indépendamment de la langue et des caractères d'écriture (cyrilliques).



LEÇONS DE ZOOLOGIE ET DE BOTANIQUE : Perca fluviatilis/Barsch [Perche] et Löwenzahn [Pissenlit]

Vers 1900 et vers 1960 – Jung-Koch-Quentell – Chromolithographies entoilées – 110 x 85 cm et 70 x 100 cm – Éditions Frommann & Morian, Darmstadt – Éditions Hagemann, Düsseldorf [8 estampes conservées en zoologie, 17 en botanique et 5 en anatomie]

La collection Jung-Koch-Quentell est une des plus célèbres collections allemandes d'estampes didactiques de zoologie, de botanique et d'anatomie. Elle est aujourd'hui recherchée par les amateurs de grandes images décoratives en raison de ses qualités esthétiques. Éditée de 1900 à 1930 par Frommann & Morian à Darmstadt, elle est reprise dans les années 1950-1960 par Hagemann à Düsseldorf. De 1900 à 1960, les dessins restent identiques.

Chaque estampe propose une vue d'ensemble de l'objet d'étude et des vues de détail le plus souvent sur fonds noirs. Elle présente l'originalité d'être volontairement muette. Les seules mentions visibles sont les noms des auteurs et de l'éditeur. Une autre originalité est le respect

des couleurs naturelles afin de produire une image aussi proche que possible de la réalité.

Le format des planches anciennes (70 x 100 cm ou 100 x 70 cm) est un rien inférieur à celui des planches récentes (110 x 85 cm). Les planches éditées par Hagemann sont toujours orientées verticalement tandis que les planches Frommann et Morian sont généralement horizontales.

Heinrich Jung était enseignant, Gottlieb von Koch (1849-1914) peintre et Friedrich Quentell biologiste, professeur et directeur de la collection.

LEÇONS DE ZOOLOGIE : Pferd [cheval]

1906 – Dessin de Karl Wagner – Chromolithographie entoilée – 90 x 120 cm – Éditions Meinhold, Dresde – Diffusion en Belgique : Auguste Bossaerts, Anvers [7 estampes conservées]

La collection *Meinholds Wandbilder für den Unterricht in der Zoologie* (Images murales Meinhold pour l'enseignement de la zoologie), publiée par les éditions Meinholds de Dresde, comprend environ 150 planches. Les plus anciennes datent des années 1900, les plus récentes des années 1910.

Les illustrations sont l'œuvre de plusieurs artistes de qualité parmi lesquels P. Flanderky, Hans Werner Schmidt (1859-1950), Karl Wagner (1864-1939), Alfred Weczerzick (1864-1952), etc.



Les estampes de cette collection montrent les animaux en situation de vie réelle. Si ce n'est la précision avec laquelle sont dessinées les espèces, le type de support et l'appartenance des tableaux à une collection didactique, on pourrait penser qu'il s'agit de scènes de genre.

Ici, par exemple, les chevaux sont rassemblés dans une pâture. Une voiture attelée est arrêtée sur le chemin. Deux hommes observent les bêtes qui, attirées par cette présence, approchent de la clôture, ce qui permet de les voir en gros plan.

L'auteur, Karl Wagner (1864-1939), diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, était en son temps l'un des peintres animaliers les plus estimés en Allemagne.



LEÇONS DE ZOOLOGIE : Nilpferde [hippopotame]

1911 – Dessin de Wilhelm Kuhnert – Chromolithographie entoilée – 110 x 160 cm – Éditions Quelle & Meyer, Leipzig – Diffusion en Belgique : Auguste Bossaerts, Anvers [4 estampes conservées]

Otto Schmeil (1860-1943), le directeur de cette collection, était biologiste de formation et se préoccupait beaucoup de l'enseignement des sciences naturelles dont il est, dans la première moitié du XXe siècle, l'un des principaux réformateurs allemands. Pendant des années, il est conseiller pédagogique pour les publications scientifiques et didactiques des éditeurs Richard Quelle (1870-1926) et Heinrich Meyer (1875-1947), fondateurs à Leipzig en 1906 de la maison d'édition qui porte leurs noms, existe toujours et reste spécialisée dans les ouvrages de sciences naturelles.

Les estampes des éditions Quelle & Meyer, de dimensions supérieures à la moyenne, placent les animaux dans leur décor quotidien. Ce ne sont pas des planches de type anatomique faisant appel à des vues de détail, à des coupes, à des schémas. Les hippopotames visibles sur cette estampe barbotent et somnolent dans leur milieu naturel.

L'auteur, Friedrich Wilhelm Kuhnert (1865-1926), diplômé de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin en 1887, est un artiste spécialisé dans la peinture animalière et notamment dans celle des animaux d'Afrique où il a séjourné en 1891-1892 et en 1905-1906.

LEÇONS DE ZOOLOGIE : Spongiae [éponge]

1926 – Collection Pfuertscheller, planche 14 – Chromolithographie entoilée – 140 x 125 cm – Éditions A. Pichler, Vienne et Leipzig – Diffusion en Belgique : Auguste Bossaerts, Anvers [2 estampes conservées]

Paul Pfuertscheller (1855-1927) est un zoologue autrichien auteur d'une série de planches didactiques dont la mise en chantier remonte à 1902. Professeur de sciences dans un lycée viennois jusqu'à sa retraite en 1911, il n'a pas de formation artistique, mais il s'applique à dessiner le mieux possible les animaux, insectes et plantes qui illustrent ses cours. Il réalise ainsi 38 planches qui seront publiées par les éditions A. Pichler de Vienne et Leipzig et rééditées

jusque dans les années 1950. En raison de leur qualité scientifique et pédagogique, elles connaissent un grand succès et sont utilisées non seulement dans les écoles autrichiennes et allemandes, mais aussi ailleurs en Europe. Chaque tableau se compose habituellement d'une vue d'ensemble et de plusieurs vues de détail qui illustrent le fonctionnement de l'organisme présenté. Tous les dessins sont numérotés et les chiffres renvoient à des commentaires explicatifs.



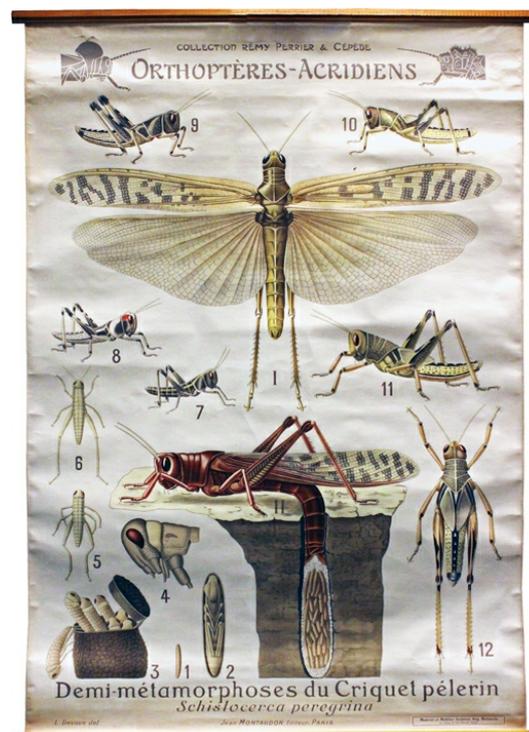
LEÇONS DE ZOOLOGIE : Orthoptères acridiens. Demi-métamorphoses du criquet pèlerin

Sans date [1923 ?] – Collection Perrier et Cépède – Dessin de L. Devove – Chromolithographie entoilée – 155 x 105 cm – Éditions Montaudon, Paris [13 estampes conservées en zoologie ; 1 en anatomie]

Les estampes de la collection scientifique Perrier et Cépède sont aujourd'hui très recherchées par les antiquaires spécialisés dans les images décoratives anciennes. L'ensemble date des années 1900-1930. Rémy Perrier (1861-1936) était zoologiste, professeur de lycée puis professeur d'université, auteur d'une importante collection d'ouvrages consacrés à *La Faune de la France* publiée dans les années 1920-1930. Il est aussi connu pour ses manuels scolaires de zoologie. Casimir Cépède (1882-1954) était biologiste et professeur dans l'enseignement supérieur scientifique et technique. On ne sait rien du dessinateur L. Devove, sinon qu'il a réalisé les illustrations de plusieurs ouvrages de Rémy Perrier.

Les dessins, disposés verticalement, sont réalisés sur fond clair. Ils sont identifiés par un titre générique et un sous-titre indiquant l'objet d'étude. Les vues d'ensemble et de détail sont numérotées. Les chiffres renvoient à un carnet de commentaires.

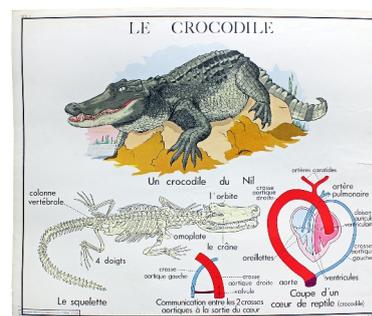
L'éditeur, Jean Montaudon (1886-1923), avait repris en 1911 l'atelier de Louis Auzoux (1797-1880), créateur des premiers modèles démontables humains et vétérinaires destinés à l'enseignement des sciences naturelles. Il y avait ajouté l'édition de planches murales.



LEÇONS DE ZOOLOGIE : Le crocodile

1956-1962 – Collection Rossignol, série « Faune africaine » – Offset couleur sur papier fort – 75 x 90 cm – Éditions Rossignol, Montmorillon [12 estampes conservées en zoologie ; 8 en botanique]

Les tableaux muraux Rossignol sont publiés à partir de 1946 à l'initiative de deux instituteurs de la région de Poitiers : André Rossignol (1917-2004) et sa femme Madeleine Girault (née en 1916). Ils appartiennent à la période finale des estampes didactiques. À partir des années 1960, ces outils d'enseignement sont concurrencés par les projections de diapositives. Ils restent cependant appréciés des instituteurs, car leur usage ne nécessite pas d'équipement ni d'aménagement particuliers des locaux de cours. Ils survivront jusqu'aux années 1980. Les publications des éditions Rossignol, installées à Montmorillon (Poitiers), comportent près de 600 illustrations subdivisées en multiples séries de géographie, d'histoire, de sciences naturelles, de techniques, de vie quotidienne, etc. Elles passent sous le contrôle des éditions Hachette en 1958 et cessent de paraître en 1963.



Les images sont imprimées en couleur recto verso sur de grandes feuilles de papier fort qui ne se prêtent pas à un enroulement. Non entoilées ni plastifiées, elles sont fragiles, se déforment et se déchirent facilement. Pour les exposer, elles sont placées dans un cadre fourni par l'éditeur.

Le « Crocodile » est le tableau 8 de la série *La faune africaine*. L'image réalise un compromis entre les deux types traditionnels de planches murales de zoologie. Elle associe la vue de l'animal au dessin de son squelette et au schéma de son système circulatoire.

Les séries conservées dans la classe-musée ont trait à la faune et à la flore africaines. Elles ont été acquises à l'époque où le Congo était belge et suscitait la curiosité des gens de chez nous.

CARTES MURALES

La géographie et l'histoire étaient jadis enseignées de façon abstraite. Les élèves mémorisaient les noms des continents, océans, mers, fleuves, montagnes, pays, provinces ou encore les lieux où s'étaient produits de grands événements sans guère les situer. Lorsque le maître considérait cette localisation comme indispensable, il dessinait lui-même une carte.

Les cartes murales imprimées font leur apparition dans les classes vers 1850, parallèlement aux estampes didactiques. C'est l'Allemagne qui ouvre la voie. En 1838, le géographe Emil von Sydow (1812-1873) réalise les premières planches cartographiques conçues pour être affichées sur les murs des classes. Praticien de l'enseignement, il définit les règles, toujours d'actualité, qui s'imposent pour qu'une carte murale soit lisible et compréhensible de loin : sobriété du contenu, couleurs contrastées, simplicité des traits, grossissement des caractères, utilisation de symboles, etc.

Au début du XXe siècle, rares sont les écoles qui ne disposent pas de quelques cartes murales de géographie

et d'histoire fabriquées à la manière des estampes didactiques : même type d'impression, même support, même format. Les plus anciennes sont des chromolithographies entoilées, les plus récentes, dans les années 1950-1970, sont des feuilles de papier épais.

Très tôt, il existe des cartes muettes ou demi-muettes sur toile ardoisée que le maître utilise comme il le fait du tableau noir. Pour copier les données ou effectuer des exercices, ces cartes muettes sont souvent doublées par des impressions sur papier au format usuel.

La classe-musée renferme près d'une centaine de cartes murales de géographie et d'histoire. Les plus anciennes, dans les années 1920-1930, sont des lithographies entoilées, les plus récentes, dans les années 1950-1960, sont des feuilles de papier fort laissées en l'état ou plastifiées. Les cartes de géographie sont surtout physiques et économiques, les cartes d'histoire surtout politiques. Elles sont majoritairement de fabrication française.

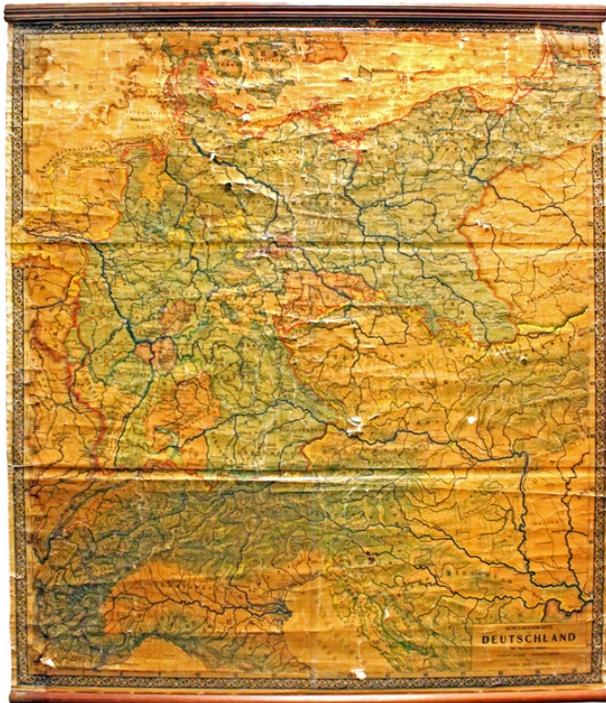
GÉOGRAPHIE : Schulwandkarte Deutschland [Carte murale scolaire d'Allemagne]

1912 – Hermann Haack – Chromolithographie entoilée – 200 x 170 cm – Éditions Justus Perthes, Gotha [2 cartes conservées]

Hermann Haack (1872-1966), professeur à l'Institut de géographie de l'université de Göttingen, est l'un des cartographes allemands les plus appréciés du début du XXe siècle. Il est connu notamment pour la qualité scientifique et didactique de ses cartes murales scolaires et de ses atlas destinés aux écoliers.

La carte décrit la situation politique de l'empire allemand en 1912. Le pays est plus étendu qu'aujourd'hui. À l'est, la Poméranie, la Prusse orientale et la Silésie sont allemandes. À l'ouest, la Lorraine et l'Alsace sont détachées de la France. La République tchèque, la Slovaquie et une partie de la Pologne actuelle font partie de l'empire austro-hongrois disparu après la Première Guerre mondiale.

Comme on le constate, avec le temps les cartes de géographie deviennent des cartes d'histoire. À plus d'un siècle de distance, la carte d'Allemagne d'Hermann Haack témoigne d'une situation géopolitique disparue. Malgré l'usure et l'altération des couleurs, c'est un document qui mérite conservation.



GÉOGRAPHIE : Océanie carte physique

1960 – Collection Jean Anscombe – Offset couleur sur papier plastifié – 90 x 125 cm – Éditions « M.D.I. » [Maison des Instituteurs], Saint-Germain-en-Laye (Paris) – Diffusion en Belgique : « I.V.A.C. », Bruxelles [22 cartes conservées]

Dans les années 1950-1960, la production de cartes murales délaisse les techniques d'impression chromolithographiques pour celles de l'offset. L'entoilage est abandonné, de même que l'enroulement. Les feuilles de papier, imprimées recto verso, sont laissées en l'état et glissées ou pincées dans un cadre qui

sert à la conservation et à l'exposition. Certains éditeurs s'avisent cependant de la fragilité des cartes sur papier et les plastifient, procédé nouveau à l'époque. Ainsi font les éditions « M.D.I. » (Maison des instituteurs) fondées en 1952 à Saint-Germain-en-Laye et devenues un important producteur de cartes murales de géographie et d'histoire. Toutefois, contrairement aux cartes entoilées et roulées sur traverses en bois, il n'est pas toujours aisé de les exposer et de les conserver sans déformation.

La carte physique de l'Océanie, réalisée sous la direction de Jean Anscombe, fondateur et directeur des éditions « M.D.I. », est représentative de la cartographie murale des années 1960. Le trait est net et précis, les couleurs sont vives et contrastées, les mentions sont lisibles de loin.



Les cartes « M.D.I. », comme un grand nombre d'autres documents visuels, étaient diffusées en Belgique par la firme « I.V.A.C. » (International Visual Aids Center) fondée au début des années 1950. I.V.A.C. était une sorte de coopérative pédagogique associant des comités nationaux chargés de collecter localement de la documentation scolaire pour la mettre partout à la disposition des professeurs. Vers 1955, 18 pays d'Europe adhéraient à cet organisme qui diffusait des films, des diapositives et d'autres types de supports ainsi que le matériel nécessaire pour en faire usage.

HISTOIRE : L'empire de Napoléon Ier

1952 – Collection André Rossignol – Offset couleur sur papier – 75 x 90 cm – Éditions Rossignol, Montmorillon [16 cartes conservées]

Les éditions Rossignol sont connues par leurs nombreux tableaux muraux de géographie, d'histoire, de sciences, d'images de la vie quotidienne publiés entre 1946 et 1963 à l'initiative de



deux instituteurs de la région de Poitiers : André Rossignol et sa femme Madeleine Girault.

Les tableaux Rossignol comportent plusieurs séries de cartes de géographie et d'histoire imprimées recto verso sur des feuilles de papier fort de moyen format. Peu rigides et assez fragiles, ils se pincent dans des cadres en bois qui s'accrochent aux murs de la classe.

En histoire, la série la plus ancienne date de 1952. Elle compte 20 cartes. Destinée à des élèves d'école primaire, la cartographie est très dépouillée, presque trop (il n'y a pas d'échelle, par exemple), et les légendes explicatives sont sommaires.

HISTOIRE : La Question d'Orient de 1871 à 1914

1959 – Collection Yves Trotignon – Offset couleur sur papier – 80 x 90 cm – Éditions Hatier, Paris [6 cartes conservées]

Dans les années 1950, plusieurs maisons d'édition optent pour des cartes murales sur simple papier épais, d'une fabrication plus rapide et moins coûteuse. Les dimensions diminuent. Elles se rapprochent du format A0 (84,1 x 118,9 cm) ou même du format A1 (59,4 x 84,1 cm). Ces cartes ne sont pas plastifiées. La librairie Hatier à Paris met sur le marché entre 1959 et 1967 une série de cartes murales dessinées par Yves Trotignon (1923-1992), agrégé d'histoire et inspecteur pédagogique de l'Académie de Versailles. Ces cartes connaissent plusieurs éditions. La cartographie est précise, sobre et lisible. L'ensemble forme une sorte d'atlas grand format plutôt qu'une collection de cartes murales.



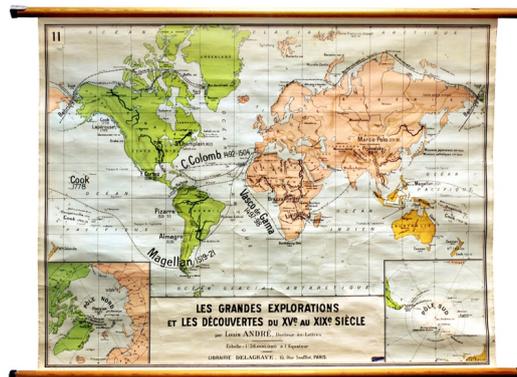
HISTOIRE : Les grandes explorations et découvertes

1966 – Collection Louis André – Chromolithographie entoillée – 105 x 130 cm – Éditions Delagrave, Paris – Diffusion en Belgique : « I.V.A.C. », Bruxelles [17 cartes conservées]

Louis André (1867-1948), dont le nom est associé à une importante collection de cartes murales d'histoire, a été professeur de lycée pendant une trentaine d'années avant de devenir en 1923 professeur d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté des Lettres de Lille.

Il commence la publication des cartes murales en 1911 alors qu'il enseigne dans le secondaire tout en travaillant à sa thèse de doctorat et en publiant divers articles scientifiques.

Réputées pour leur précision et leur clarté, les cartes de Louis André, révisées et complétées au fil du temps, seront publiées jusque dans les années 1960.



La carte des « Grandes explorations et découvertes du XVe au XIXe siècle », réimprimée en 1966, est un exemple de sobriété. Elle évite tout encyclopédisme et se limite à mentionner les noms et les itinéraires des quelques navigateurs les plus marquants.

La classe-musée possède un exemplaire, malheureusement en mauvais état, de la carte originelle publiée vers 1920.

HISTOIRE : La guerre en Europe de 1939 à 1942

1971 – Collection Jacques Bouillon – Offset couleur sur papier plastifié – 75 x 115 cm – Éditions M.D.I., Saint-Germain-en-Laye – Diffusion en Belgique : « I.V.A.C. », Bruxelles [10 cartes conservées]

Les cartes d'histoire des éditions « M.D.I. » ont un format légèrement plus petit que celui des cartes de géographie publiées par la même maison, mais elles sont imprimées et plastifiées de la même manière.

Pour concevoir les cartes d'histoire, M.D.I. sollicite Jacques Bouillon (1932-2019), agrégé d'histoire et professeur de lycée, auteur connu et apprécié de manuels scolaires.

Comme le montre « La Guerre en Europe de 1939 à 1942 », les cartes d'histoire sont d'une lecture plus complexe que celles de géographie. Elles utilisent des caractères plus petits et les légendes explicatives ne sont lisibles que de près. Elles sont surtout utiles au professeur lorsqu'il guide l'observation des élèves.





HISTOIRE DE BELGIQUE : La Belgique au XVIIIe siècle

Sans date [vers 1950 ?] – Fritz Quicke – Chromolithographie entoillée – 115 x 145 cm – Éditions Wesmael-Charlier, Namur [9 cartes conservées]

La collection bilingue des « Cartes murales d'histoire [de Belgique] à l'usage de l'enseignement moyen et normal » a été publiée à Namur par les éditions Wesmael-Charlier, connues également pour leurs atlas scolaires de géographie et d'histoire. La conception remonte probablement à la fin des années 1930 et la diffusion au début des années 1950. Ces cartes sont entoillées et enroulées. Elles ont des formats et des orientations variées.

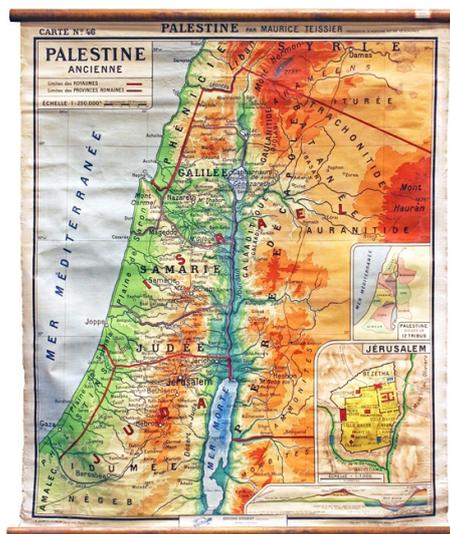
Les auteurs sont des historiens spécialistes des époques traitées. C'est le cas de Fritz Quicke (1895-1957), ancien élève d'Henri Pirenne, fin connaisseur de l'époque bourguignonne et plus généralement des Temps modernes. Professeur à l'université de Gand, Fritz Quicke était aussi inspecteur d'histoire de l'enseignement secondaire et normal. Sa carte de « La Belgique au XVIIIe siècle » est scientifiquement rigoureuse, bien dessinée et lisible. La principauté de Liège, indépendante jusqu'en 1795, se détache nettement du reste des Pays-Bas autrichiens. Le tracé des anciennes principautés médiévales et celui de la Belgique contemporaine figurent en pointillé. La légende, détaillée, fournit toutes les clefs de repérage.

HISTOIRE SAINE : Palestine ancienne

1933 – Maurice Teissier – Chromolithographie entoillée – 120 x 100 cm – Librairie Hatier, Paris – Diffusion en Belgique : Éditions Dossray, Bruxelles [1 carte conservée]

On sait peu de choses de Maurice Teissier (1871-1958), sinon qu'il était médiéviste, professeur de lycée (1902-1948) et auteur de manuel scolaire d'histoire-géographie. Quelques cartes de la collection Hatier sont de sa main : Égypte ancienne, Rome antique, Gaule romaine, etc.

La carte de la Palestine ancienne, réalisée en 1933, a été rééditée à plusieurs reprises jusque dans les années 1960. Elle apporte des renseignements précis sur le relief, l'hydrographie, les frontières politiques, les principaux axes de circulation, les localités grandes et petites de la région durant l'Antiquité. Elle propose en médaillon une répartition des anciennes tribus d'Israël et un plan de la ville de Jérusalem au début de notre ère. Elle est particulièrement utile pour situer les lieux évoqués dans l'Ancien et le Nouveau Testament et trouve donc naturellement sa place comme auxiliaire des leçons de religion.



OUTILS D'ÉCOLE PRIMAIRE

Jusqu'au début du XIXe siècle, la mission principale de l'école primaire est d'apprendre à lire aux enfants. L'apprentissage de l'écriture et du calcul est complémentaire. Les élèves se familiarisent d'abord avec les lettres de l'alphabet, puis avec les syllabes, puis avec les mots et les phrases. Cette démarche s'effectue sans nécessairement comprendre les textes. Les pédagogues préconisent pourtant de donner sens à la lecture. Dans ce but, les abécédaires et les syllabaires sont illustrés d'animaux, d'objets, d'activités qui concrétisent les sons. Modestes, ces efforts sont néanmoins payants. Peu à peu, la lecture dépasse le simple déchiffrement.

La maîtrise de l'écriture est longtemps réservée à ceux qui se destinent au métier d'« écrivain ». Les autres ne reçoivent que des rudiments de l'art d'écrire. Au XIXe siècle, la situation change. L'économie nouvelle, née de l'industrialisation, exige une meilleure initiation, ce qui implique également l'étude de l'orthographe et de la grammaire, jusque-là négligée. La façon d'écrire s'inspire d'abord de celle des professionnels puis, à la fin du XIXe siècle, elle se simplifie. Il faut écrire vite. La calligraphie se perd.

Jusqu'au XVIIIe siècle, le calcul est le parent pauvre de l'école primaire. Les élèves s'initient à l'addition et à la soustraction en s'aidant de leurs doigts ou de bâtonnets. Ils ne vont guère au-delà. Seuls les plus doués apprennent l'arithmétique, la géométrie, le dessin scientifique, la « tenue des livres », nom que l'on donne alors à la comptabilité. Les exercices sont théoriques. Ils manient les chiffres dans l'abstrait. Ils ne deviennent pratiques qu'au fil du XIXe siècle. Les maîtres s'efforcent de donner aux leçons un contenu en rapport avec les besoins de la vie familiale et professionnelle. C'est dans ce contexte que l'appropriation du système métrique prend toute son importance. Il faut batailler presque un siècle pour en imposer l'usage.

Dès le milieu du XIXe siècle, la formation de base des élèves d'école primaire – lire, écrire et compter – se complète de leçons d'histoire, de géographie, de sciences naturelles, d'hygiène, de travaux manuels pour les garçons et de travaux à l'aiguille pour les filles. Certaines leçons ont une visée explicitement morale. Celles d'histoire, par exemple, apprennent aux enfants à aimer leur patrie en admirant des héros dont les exploits relèvent souvent du mythe.

ABÉCÉDAIRE

Vers 1930 – Métal peint – Boîtier 31,5 x 24 x 11 cm

Le premier pas dans l'art de lire consiste à identifier les lettres de l'alphabet et à les mémoriser pour les associer ensuite en syllabes puis en mots et en phrases. C'est à cela que servent les abécédaires, nombreux dans les classes d'autrefois.

Les abécédaires existent sous trois formes principales. Depuis la fin du Moyen Âge, des livrets familiarisent les enfants avec les lettres de l'alphabet. À partir du milieu du XIXe siècle, ces petits livres sont complétés par des syllabaires, premiers véritables manuels de lecture. Il existe aussi des abécédaires sous forme de tableaux exposés sur les murs des classes. Ce sont souvent des alphabets en images. Chaque lettre est associée à un objet connu dont le nom commence par cette lettre. Enfin, de nombreux instituteurs utilisent des abécédaires composés de lettres mobiles fabriquées par eux-mêmes ou par un artisan local : menuisier, ferronnier, céramiste, etc.

L'abécédaire exposé, fait main, est composé de deux jeux de lettres (manuscrites et imprimées) dessinées en blanc sur des plaquettes de métal peintes en vert. Le tout est rangé dans un coffret en bois muni d'un couvercle coulissant. Les plaquettes, droites ou obliques selon le type d'écriture, sont percées d'un trou et se fixent sur un panneau au gré des besoins pour composer des syllabes et des mots.



ARDOISE ET CRAYONS D'ARDOISE

Vers 1950 – Bois, ardoise et papier – 26 x 18 cm

Les ardoises restent en usage dans les classes du début d'école primaire jusque dans les années 1960. Cette vieille invention médiévale, qui remplaçait la tablette de cire, est plus pratique et plus économique que le cahier de brouillon pour faire les premiers pas dans l'art d'écrire.

Il existe deux types d'ardoises scolaires : les naturelles et les artificielles. Les premières sont de fines lamelles de schiste poli bordées d'un cadre en bois qui les protège des chocs et leur évite de s'ébrécher. Ce cadre sert parfois de support à des inscriptions à caractère pédagogique : alphabet calligraphique, figures géométriques, etc. Les secondes, de conception plus récente, sont en carton fort recouvert d'un enduit ardoisé. Les unes et les autres possèdent une double face habituellement unie (dessin) d'un côté et lignée (écriture) ou quadrillée (calcul) de l'autre.

Les crayons d'ardoise, appelés « touches » par les élèves, sont des mines calcaires enrobées d'un papier coloré qui évoque le bois des crayons à mine de carbone. Ils sont fragiles et, pour éviter qu'ils cassent, on les insère souvent dans un porte-crayon. Ils produisent des traits fins et grisâtres. Un autre type

de crayon d'ardoise est le crayon à pâte tendre. L'écriture est plus grasse et griffe moins facilement la feuille de schiste.



PLUMES, PORTE-PLUME, PLUMIER

Vers 1935 – Bois et métal – Plumier 24 x 6 x 4 cm

Dans la classe d'autrefois, chaque pupitre dispose d'encriers en céramique dont le maître vérifie périodiquement le niveau et le complète si nécessaire à l'aide d'une grande bouteille d'encre noire (l'encre rouge est réservée à l'enseignant). Les encriers sont amovibles, de sorte qu'il est possible, en cas de besoin, de les vider de leurs impuretés et de les laver. À la maison, les élèves font usage d'un encrier en verre fermé par un bouchon à visser.

Pour écrire, les élèves trempent dans l'encrier une plume métallique montée sur un porte-plume en bois, plus tard en plastique. Il existe des plumes de différents types adaptés à différentes écritures. Le maître conserve dans une armoire ou dans un tiroir de son bureau une réserve de plumes pour venir en aide aux élèves maladroits qui abîment leur plume. Le porte-plume réservoir, mis au point dans les années 1885-1895, est longtemps cher et réservé aux aînés. Le stylo-bille, inventé en 1937, n'est utilisé dans les écoles qu'à partir du milieu des années 1960.

Le porte-plume et les autres instruments d'écriture sont conservés dans un plumier. Le plumier est la trousse à outils de l'élève. Il l'emmène partout avec lui, en classe comme à la maison. Les plus caractéristiques sont certainement les plumiers en bois avec couvercle coulissant, à simple ou double niveau. Dans ce deuxième cas, la partie inférieure est accessible en faisant pivoter la partie supérieure. L'intérieur se subdivise en compartiments où sont rangés crayon, taille-crayon, gomme, porte-plume, etc. Les plumiers ordinaires portent la simple mention « Plumier » sur le couvercle. Les beaux plumiers ont habituellement un couvercle orné.



BÂTONNETS DE CALCUL

1980 – Matériel Cuisenaire – Bois peint – Boîte 24 x 24 cm – Maison Calozet, Bruxelles

Pour apprendre à compter, les enfants emploient depuis toujours toutes sortes de petits objets : cailloux, bâtonnets, etc. (« caillou » vient du latin *calculus* qui a donné le français « calcul »). La manière la plus simple de les utiliser consiste à les grouper un à un pour former le nombre voulu, mais cela ne permet pas d'aller bien loin. Autrefois, pour pallier cet inconvénient, les objets étaient disposés sur une planchette appelée « abaque » (du grec *abax*, « plateau ») où des lignes verticales parallèles distinguaient les unités, dizaines, centaines, etc.

Les célèbres « réglettes Cuisenaire », du nom de l'instituteur belge qui les a conçues (Georges Cuisenaire, 1891-1975), sont la forme moderne des bâtonnets de calcul. Les élèves les assemblent pour se familiariser avec la numération et pour effectuer, de façon concrète, des opérations élémentaires d'arithmétique décimale. Chaque réglette a une longueur (de 1 à 10 cm) et une couleur différentes selon le nombre qu'elle symbolise, ce qui dispense de recourir à un abaque.



GRAND BOULIER COMPTEUR

Vers 1920 – Bois verni et peint, métal – 180 x 75 cm

Le boulier compteur, appelé aussi boulier numérateur, est un instrument qui aligne sur des tringles métalliques horizontales des boules en bois coloré ou en céramique dont le maniement permet aux élèves de passer du simple comptage aux quatre opérations arithmétiques de base et les initie à l'emploi du zéro par mise à l'écart des boules sur la tige des unités, dizaines, centaines, etc.

Il existe surtout des bouliers individuels, de petite taille. Il existe aussi de grands bouliers sur pieds à usage collectif. C'est le cas de celui qui est exposé. Ce boulier a la particularité d'être muni, sur une face, d'un demi-tableau noir coulissant. Le maître peut l'utiliser pour cacher les boules à la vue des élèves lorsque le nombre est zéro. Il peut aussi en faire usage pour écrire le déroulement de l'opération.

L'objectif pédagogique est d'amener les jeunes élèves à pratiquer le calcul mental, pas de mettre à leur disposition une sorte de machine à calculer. Le boulier compteur montre concrètement comment se déroulent une addition, une soustraction, une multiplication et une division. Il épargne à l'enfant un effort d'abstraction excessif tout en fixant dans sa mémoire visuelle la démarche et le raisonnement suivis.



MESURES DE LONGUEUR, SUPERFICIE ET VOLUME

Vers 1920 – Bois peint et métal – 100 x 100 x 10 cm

Les progrès scientifiques et techniques du XIXe siècle sont facilités par l'emploi du système métrique décimal. Celui-ci met fin au désordre qui existait jusqu'alors en matière de poids et mesures. Son adoption est toutefois lente et difficile. Elle heurte les habitudes. Introduit dans nos régions à l'époque française, vers 1800, le système métrique décimal ne s'impose dans la pratique quotidienne que vers 1900. C'est l'école primaire qui est le principal artisan de cette évolution. Le nouveau système est matière obligatoire des leçons d'arithmétique à partir de 1850 environ. Les instituteurs sont aidés dans leur tâche par des outils didactiques adaptés. Les directives pédagogiques y insistent : il faut disposer en classe des nouvelles unités de mesure et les faire manipuler par les élèves.

Cet objet en bois renforcé de cornières métalliques donne une perception intuitive du mètre, du mètre carré et, déplié, du mètre cube. La face est un tableau noir quadrillé en décimètres carrés. Replié, l'objet occupe peu de place : une surface d'un



mètre carré sur une épaisseur de dix centimètres. Il se range aisément dans un recoin de la classe.

MESURES DE CAPACITÉ

Vers 1930 – Métal peint – Grand récipient (50 l) : 42 x 40 cm

Pour familiariser les élèves avec le système décimal, presque toutes les classes d'école primaire sont équipées d'instruments de mesure des liquides et des solides en grain. Ces récipients se présentent sous deux formes principales : cylindres ou pichets. Ils sont de tailles variées, mais il est rare de trouver dans chaque classe une panoplie complète des mesures de base. La batterie exposée fait exception. Elle se compose de onze récipients cylindriques en tôle peinte qui s'emboîtent aisément (et logiquement) les uns dans les autres pour faciliter leur transport. À cet effet, le récipient le plus grand est muni de poignées. Une mention précise la contenance de chaque cylindre. La mesure la plus petite est 1 centilitre et la plus grande 50 litres.



MESURES DE MASSE

Vers 1890 – Fonte, fer et cuivre – 52 x 23 x 28 cm

Jusqu'au XIXe siècle, les balances communes sont à fléau. Deux plateaux semblables sont suspendus par des chaînes aux extrémités d'un balancier horizontal fixé sur un axe vertical. Le balancier est muni d'une aiguille et l'axe est surmonté d'un repère. Lorsque les deux plateaux de pesée s'équilibrent, l'aiguille se positionne devant le repère. Les trébuchets des changeurs de monnaies et les balances de précision des pharmaciens sont de ce type.

La balance Roberval, du nom de son concepteur Gilles Personne de Roberval (1602-1675) fonctionne de la même manière, mais les plateaux sont posés sur le balancier et non pas suspendus, ce qui facilite son usage et explique sa généralisation dans les commerces, les ménages, les écoles durant le XIXe siècle. Les deux plateaux sont équilibrés par un fléau et un contrefléau. Ce dernier est caché dans le socle de la balance. L'aiguille fixée sur le fléau oscille devant le repère qui indique le point d'équilibre.

Comme la balance à fléau, la balance de Roberval fonctionne à l'aide de poids métalliques d'une masse déterminée, habituellement rangés sur un support en bois munis d'encoches calibrées.



SOLIDES

Vers 1930 – Zinc – Hauteur maximale 30 cm

L'apprentissage de la manière de calculer les surfaces se fait en dessinant les figures géométriques à l'aide de la règle, de l'équerre et du compas. Pour familiariser les élèves avec les solides, leur apprendre à les reconnaître et à les nommer, les maîtres leur montrent et leur font manipuler des objets en trois dimensions, le plus souvent en bois.

La batterie de solides exposée est plus inhabituelle. Elle se compose de douze polyèdres creux en zinc soudé : cube, parallélépipède et parallélépipède rectangle, pyramides à base triangulaire et à base carrée, pyramides tronquées, cylindre, cône et cône tronqué, prisme triangulaire et prisme hexagonal. Le cube renferme dix planchettes en bois de 10 cm de côté.



BOÎTE D'ÉCHANTILLONS : « Musée industriel scolaire »

1884 – Bois, verre, carton et produits divers – 77,5 x 51,5 x 8 cm – Éditions Delagrave, Paris [5 coffrets conservés]

À l'école primaire, les enfants n'apprennent pas seulement à lire, écrire et calculer. Ils découvrent aussi le monde à travers les « leçons de choses », ce qu'on appelle aujourd'hui les « leçons d'éveil ». Cette découverte se fait sans sortir de l'école, d'où ces collections de roches, ces boîtes d'insectes, ces animaux empaillés, ces échantillons de produits divers qu'on trouve en abondance dans les classes d'autrefois.

Le « Musée industriel scolaire » de C. Dorangeon, célèbre en son temps, se compose de douze coffrets contenant un choix de produits utilisés dans la vie quotidienne. Trois d'entre eux abordent le thème de l'alimentation, cinq sont consacrés au vêtement, trois s'intéressent à l'habitation et le dernier expose les principaux produits répondant aux « Besoins intellectuels » (papier, crayon, plume, encre, etc.)

Les échantillons du « Musée industriel scolaire » sont collés sur des bandelettes où figurent les légendes et les commentaires. Les bandelettes sont fixées sur un grand carton. Ce carton est enfermé dans un coffret en bois laqué muni d'un couvercle vitré. Il peut être retiré du coffret et suspendu au mur de la classe.



PRESSE FREINET

Vers 1935 – Casier 52 x 44 cm – Presse 35,5 x 17 x 9,5 cm

L'instituteur et pédagogue français Célestin Freinet (1896-1966) développe chez ses élèves l'envie de fabriquer eux-mêmes leurs outils de savoir et de les diffuser. Pratiquant la « pédagogie du projet », les élèves s'initient à l'art d'écrire en intégrant d'autant mieux les règles de l'orthographe, de la grammaire et du style que leurs textes sont promis à une diffusion publique.

Pour pratiquer cette pédagogie, Célestin Freinet met au point un petit matériel d'imprimerie pour écoliers : casier compartimenté pour ranger les caractères mobiles, réglettes pour composer les lignes de texte, presse à imprimer, rouleau à encre, etc. Les premières imprimeries Freinet sont en bois et donc assez fragiles. Elles sont en fer à partir de 1935, puis en fonte d'aluminium après la Deuxième Guerre mondiale.



APPRENTISSAGE DE LA LITURGIE EUCHARISTIQUE

1924 – Dessin de Jos Speybrouck – Carton – 60 x 76,5 cm – Éditeur : Abbaye Saint-André, Loppem

Cette planche murale en carton double couche montre un autel dans le chœur d'une église catholique. La feuille faciale est entaillée par une série de fentes dans lesquelles se glissent de petites figures également en carton. Les figures illustrent les différents gestes posés par le prêtre durant l'office. D'autres cartons, également mobiles, représentent les objets liturgiques. À l'aide de ce panneau, le maître initie les élèves au déroulement de la messe.

Le dessinateur, Josef Speybrouck (1891-1956), réalise cet outil d'enseignement à la demande des moines de l'abbaye Saint-André de Loppem près de Bruges désireux de familiariser les enfants avec la liturgie eucharistique. Pour manier les figures, le maître dispose d'un manuel intitulé *Pour comprendre la messe* qui explique chaque geste et sa signification. Outil apprécié des instituteurs de l'enseignement confessionnel et aussi des catéchistes, cette planche murale animée connaît un grand succès en Belgique et à l'étranger durant les années 1930-1950. La classe-musée conserve deux exemplaires du tableau et un exemplaire des figurines.



OUTILS D'ÉCOLE SECONDAIRE

Jusqu'au début du XXe siècle, beaucoup de jeunes ne dépassent pas l'école primaire. Ceux qui entament des études secondaires ont le choix entre plusieurs filières. Une première, qui correspond aux « humanités anciennes », conduit vers l'université. Une deuxième, appelée « humanités modernes », oriente vers les métiers du commerce, de l'artisanat et de l'industrie. Il existe également une filière technique et une filière professionnelle qui donnent plus rapidement accès au monde du travail. Chaque filière a son public. Les humanités anciennes sont plutôt réservées aux enfants de la bourgeoisie et des professions libérales, les humanités modernes aux enfants de commerçants et d'artisans, les études techniques et professionnelles recrutent surtout les enfants des milieux ouvriers. Ces filières sont cloisonnées. On n'en change pas aisément.

Lorsque l'obligation scolaire est portée à 14 ans, en 1914, bon nombre de jeunes d'origine modeste effectuent un quatrième degré d'école primaire en attendant d'entrer dans la vie professionnelle. Ils y approfondissent leur formation générale et, dans certains cas, apprennent déjà les rudiments d'un métier. Les autres vont à l'école « moyenne », cycle d'études secondaires inférieures autonomes. En 1924, les programmes de cours des écoles

moyennes sont alignés sur ceux des premières années des humanités modernes. À partir de 1928, il est aussi possible d'annexer des classes latines aux écoles moyennes. La tendance est en effet à lancer des passerelles entre les différentes sections et de permettre au plus grand nombre d'accéder au cycle supérieur des humanités.

L'existence de filières cloisonnées entretient une sélection sociale que dénoncent les pédagogues progressistes. Par contre, elle prévient le sentiment de relégation. Dans les années 1950, l'enseignement secondaire devient un enseignement de masse. Il paraît nécessaire de donner à tous les jeunes une même formation de base complétée par des cours qui les aident à s'orienter vers une future profession. En 1969, les filières sont supprimées dans les écoles dites « rénovées ». Cette rénovation se généralise en 1979.

L'évolution de l'enseignement n'est pas seulement institutionnelle. L'organisation générale, la gestion interne, le contenu des cours, les méthodes pédagogiques, l'action éducative, etc. se transforment au fur et à mesure des changements. L'outillage didactique lui aussi s'y adapte.



MAQUETTE DE BALISTE ROMAINE

1938 – Bois, cordes et métal – Hauteur ± 50 cm

Le « séminaire de langues anciennes » du Lycée de l'Enfant-Jésus renfermait divers documents évoquant le monde gréco-romain : photographies de monuments et de sites, moulages d'œuvres d'art, planches murales, etc. Parmi ces documents figuraient plusieurs maquettes d'armes romaines – catapulte, tour de siège, baliste – réalisées en 1938 sur la base de modèles appartenant au département de Philologie classique de l'Université catholique de Louvain.

La baliste est un engin de siège équipé de deux tiges en bois liées à leur extrémité par une corde (perdue sur la maquette) et fichées à l'autre bout dans une torsade. Le lien entre les tiges est tendu à l'extrême par un système de traction à manivelles. Un projectile (flèche, boulet) est placé sur une rampe de lancement et propulsé par un brusque relâchement de la corde de traction.

GLOBE TERRESTRE

Vers 1930 – Bois et métal – Hauteur : 120 cm

Depuis l'Antiquité gréco-romaine, les scientifiques savent que la terre est sphérique, mais la première représentation en trois dimensions ne remonte pas au-delà de 1500. À partir de cette époque, qui est aussi celle des premiers planisphères, les globes terrestres se multiplient. Il en existe des petits et des grands, en bois et en métal, gravés ou peints, posés sur un pied ou



intégrés à un meuble. On y trouve traditionnellement dessinés les continents, les océans, les mers, les fleuves, les villes principales, plus tard les frontières politiques, et aussi les méridiens et les parallèles, l'équateur, les tropiques et les cercles polaires.

Le plus ancien globe muet date du XVIII^e siècle et avait déjà une visée pédagogique : apprendre aux enfants à localiser des données géographiques à la surface de la terre. Celui qui est exposé est bien plus récent, mais il présente les mêmes caractéristiques que son ancêtre. Il est en bois couvert d'un enduit ardoisé permettant l'écriture à la craie. Son pied en fonte et son axe de soutien en fer lui assurent stabilité et visibilité. L'inclinaison du globe est respectée. Les contours des continents sont gravés dans le bois ainsi que les cercles imaginaires.



ANIMAL NATURALISÉ : Renard

Vers 1900 – 23,5 x 44 x 75 cm

Dans l'école d'autrefois, excepté peut-être en milieu rural, les élèves sortent peu de la classe pour observer la nature. C'est elle qui vient à eux sous la forme de fleurs et d'insectes épinglés dans des boîtes d'exposition, de squelettes, d'organes conservés dans des flacons de formol et d'animaux empaillés. Dans les grands établissements, des vitrines alignent ces objets à la vue des élèves dans la salle où se donnent les leçons de sciences naturelles. Les animaux sont parfois intégrés à des dioramas.

À la fin du XIX^e siècle, les demandes d'animaux empaillés augmentent. Elles viennent des particuliers désireux de conserver un animal familier ou un trophée de chasse. Elles émanent aussi des musées d'histoire naturelle et des écoles.

Le travail du taxidermiste consiste à redonner à un animal mort l'apparence du vivant. Seuls sont conservés la peau et quelques éléments du squelette. Les chairs et les organes sont enlevés et les vides sont remplis de paille. Les yeux sont en verre.

Les animaux empaillés ont l'avantage d'être plus réalistes que les dessins ou les photographies pour observer la faune, en particulier la faune sauvage et plus encore la faune exotique dont l'intérêt se développe avec la création des colonies africaines.

Le renard est un animal commun de nos régions. Carnivore sauvage apparenté au chien, il vit dans des milieux variés : forêts, bois, parcs, haies, etc. Il chasse principalement les petits rongeurs dans les champs, les prairies, les clairières et en régule la population.

ÉCORCHÉ

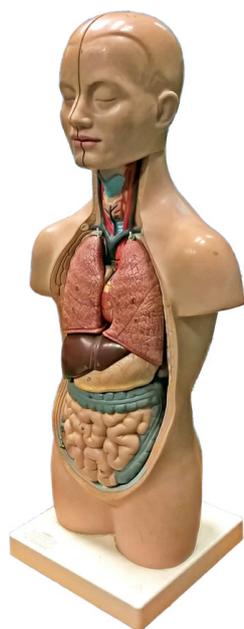
Vers 1970 – Matière synthétique moulée, peinte et vernie – 18 x 18 x 52 cm – Distribution en Belgique : Carbo, Bruxelles

Le créateur des premiers modèles humains et vétérinaires démontables est le médecin français Louis Auzoux (1797-1880). L'écorché, qui ôte la peau du corps humain ou animal pour en dévoiler les éléments internes, est une technique artistique apparue à la Renaissance. La rencontre des deux procédés est à l'origine de l'écorché anatomique que l'on trouve dans les facultés de médecine et dans les écoles.

Les écorchés anatomiques donnent une perception tridimensionnelle du corps et de ses organes. Ils sont complets ou partiels, fixes ou démontables. Les écorchés partiels sont centrés sur l'étude d'un organe particulier : bouche, œil, oreille, nez, etc.

Ce buste démontable met à nu les principaux organes du corps humain : poumons, cœur, foie, pancréas, petit et gros intestins. Il montre aussi des éléments du système circulatoire et laisse voir le cerveau sous la boîte crânienne.

Le modèle exposé est un produit de la firme allemande « Somso » fondée à Sonneberg (Thuringe) en 1876 et toujours en activité. Les écorchés « Somso » sont fabriqués à partir de moulages retravaillés et peints à la main, ce qui les distingue des productions automatisées. Ils sont renommés pour leur exactitude scientifique, le soin de leur finition, leur durabilité et leur esthétique.



MICROSCOPE DE NATURALISTE

Vers 1900 – Métal cuivré, verre et bois – Microscope 25 x 10 x 5 cm – Boîtier 26,5 x 12 x 9,5 cm

Le laboratoire de biologie de l'Institut de l'Enfant-Jésus possède des microscopes provenant de plusieurs époques : monoculaires ou binoculaires, à lumière naturelle ou électrique, à objectifs simples ou multiples. Certains de ces appareils sont parfois anciens et l'âge les a transformés en curiosités archéologiques. Fabriqués à la demande d'opticiens locaux, ils ne portent pas de marques commerciales.

L'instrument exposé, en métal cuivré monoculaire et sans accessoires, est un modèle datant probablement des années 1900. Il se range dans un coffret en bois verni. Sa conception est simplissime. Le tube renfermant les lentilles est monté sur une potence elle-même fixée sur un pied muni d'une charnière d'inclinaison. En haut, il est doté d'un oculaire et, en bas, d'un objectif. Une double molette commande la crémaillère qui règle la netteté de la vue. L'échantillon à observer est posé sur un plateau rattaché à la potence. En dessous, un miroir orientable envoie la lumière naturelle vers l'objet d'observation.



ÉQUERRE D'ARPENTEUR

Vers 1900 – Laiton et bois – Hauteur 15 cm

L'arpentage d'un terrain se fait en deux temps : tracer les lignes et les mesurer, puis combiner les données pour calculer les surfaces. Pour tracer les lignes droites, parallèles et perpendiculaires, l'arpenteur utilise une équerre (du latin *exquadrare*, « dessiner des carrés »).

Il existe deux grands types d'équerre d'arpenteur : l'équerre cylindrique et l'équerre octogonale. C'est à cette catégorie qu'appartient l'instrument photographié. Il se compose d'un octogone en métal creux dont les faces sont percées d'une fente verticale à travers laquelle s'effectue la visée. Les faces perpendiculaires établissent les visées à angle droit.

L'équerre s'utilise montée sur un pied qu'on appelle « bâton d'arpenteur » ou sur un trépied. La hauteur est d'environ 120 à 140 cm.



DISQUE OPTIQUE DE HARTL

Vers 1920 – Métal peint – 48 x 37 cm – Diamètre du disque 30 cm

À la fin du XIXe siècle, les grands établissements scolaires aménagent un ou plusieurs locaux pour y donner les cours de physique et de chimie. C'est le cas aussi de l'École normale de l'Enfant-Jésus où il existe un laboratoire de sciences au plus tard

dans les premières années du XXe siècle. Ces salles sont souvent équipées d'armoires-vitrines où le professeur trouve rangé le matériel nécessaire aux leçons. Le disque optique exposé provient d'une de ces armoires.

Conçu par Hans Hartl (1858-1939), professeur de mathématique et de physique à l'École industrielle de Reichensberg en Autriche, l'appareil sert à étudier les principes optiques de base : réflexion, réfraction et dispersion de la lumière. Le disque en métal est posé sur un trépied. Il est divisé en degrés répartis en quatre secteurs gradués de 0° à 90°. Un demi-cylindre en tôle pivote de gauche à droite au-dessus du disque pour faire écran. Il possède une fenêtre à cinq fentes à travers lesquelles passent les rayons de lumière. Divers accessoires (perdus) sont à positionner au centre du disque à l'aide de boutons à visser : un miroir plat, un miroir à double courbure concave et convexe, un cylindre et un demi-cylindre de verre, une lentille convergente. Les rayons lumineux d'un projecteur rencontrent l'accessoire placé au centre du disque et s'éparpillent dans plusieurs directions dont il est aisé de calculer les angles à l'aide des graduations inscrites sur le pourtour du cercle métallique.

L'instrument exposé a été fabriqué par la firme E. Leybold's Nachfolger, Mechanische Werkstätten, de Cologne.



électrode reliée à des feuilles d'étain chiffonnées. Le deuxième est la pellicule métallique qui enveloppe la bouteille.



THERMOSCOPE DE LOOSER

Vers 1925 – Bois, verre et métal – 40 x 30 x 15 cm

Le thermoscope ou thermomètre différentiel est une invention de la fin du XVIIIe siècle qui détecte et affiche les changements de température. Il sert à diverses expériences dans le domaine de l'étude de la chaleur. Le modèle exposé, breveté en 1897, est un thermoscope double dit de Looser, du nom de son inventeur, le physicien allemand Wilhelm Gustav Looser.

BOUTEILLE DE LEYDE

Vers 1900 – Verre et métal – Hauteur : 23,5 cm

La bouteille de Leyde est l'ancêtre des condensateurs électriques : elle emmagasine l'électricité. Elle a été mise au point en 1745 par le physicien néerlandais Pieter van Musschenbroek (1692-1761) à Leyde, aux Pays-Bas, d'où son nom.

La bouteille de Leyde est constituée de deux conducteurs séparés par le verre de la bouteille. Le premier est une



TUBE DE CROOKES

Vers 1910 – Verre et métal – Longueur : 35 cm

Inventé vers 1870 par le physicien britannique William Crookes (1832-1919), le tube de Crookes est un tube à décharges électriques. Il est utilisé pour étudier les propriétés des rayons cathodiques. C'est à partir de lui que le physicien allemand Wilhelm Röntgen (1845-1923) découvrit l'existence des rayons X en 1895. Le tube de Crookes est aussi à l'origine de l'invention en 1897 par le physicien allemand Karl Ferdinand Braun (1850-1918) du tube cathodique, composant principal des récepteurs de télévision et des moniteurs d'ordinateur jusqu'à l'apparition des écrans à cristaux liquides en 1971.



MACHINE DYNAMOÉLECTRIQUE DE TABLE

Vers 1920 – Fer et cuivre – 19 x 11 x 20 cm

La machine dynamoélectrique, appelée communément « dynamo », est un générateur électrique de courant continu. Elle transforme de l'énergie mécanique en énergie électrique par induction électromagnétique. Pour cela, elle fait tourner une bobine de fins fils de cuivre dans le champ magnétique d'un aimant. On reconnaît aisément sur l'objet l'aimant, les bobines et la manivelle qui actionne le mécanisme. On remarque aussi les bornes servant à brancher une lampe ou un petit appareil électrique.

Comme en témoigne l'étiquette visible sur le socle, chaque appareil était enregistré dès l'achat et répertorié dans le catalogue du laboratoire de physique.

**ÉQUIPEMENTS DE LABORATOIRE**

Vers 1910 – Métal et verre – Grand bec de gaz 21 cm – Petit bec de gaz 11 cm – Lampe à alcool 12 cm

L'École normale de l'Enfant-Jésus est équipée très tôt d'un laboratoire de sciences, sans doute dès 1900-1910. Dans les années 1950, il en existe deux : physique et chimie. Vers 1970 s'ajoute un troisième : biologie. Ces laboratoires sont périodiquement remis à neuf et leur matériel est renouvelé. Les objets déclassés, mais encore utiles, sont rangés dans des armoires-vitrines ou sur des étagères dans la salle de préparation. Ils y sont toujours. Les objets inutilisables sont mis au rebut. Quelques-uns cependant ont échappé à la destruction : becs de gaz simples et multiples, distributeur, bec Bunzen, brûleur à alcool en verre.

**AQUARIUM**

Vers 1900 – Bois peint – 50 x 100 cm (3 fois)

Cet aquarium est un triptyque peint sur bois. Dépliés, les panneaux s'étirent sur une longueur de trois mètres. C'est à la fois un outil didactique et, lorsqu'il n'est pas utilisé ou rangé, un objet décoratif original. On y observe quelques échantillons de poissons et crustacés de nos régions, eau de mer et eau de rivière.

On ne connaît pas l'origine ni l'auteur de ce triptyque. Les traits manquent de finesse et les aplats colorés de relief. Peut-être s'agit-il d'un travail d'amateur réalisé à la demande d'un professeur de l'école.

PLINTH

Vers 1950 – Bois verni, fer et cuir – 165 x 150 x 65 cm – Siccard, Merchtem

À la fin XIXe siècle, une attention croissante est accordée à l'éducation physique. Beaucoup d'écoles aménagent une salle pour y donner les cours de gymnastique. On y trouve un mobilier très spécifique : espaliers, cadre vertical, poutre (avec échelle de corde, corde à grimper, trapèze, anneaux), poutrelles d'équilibre, cheval d'arçons, plinth, bock, barres parallèles, râteliers à haltères, etc. Certaines salles de gymnastique sont aussi équipées de grands miroirs pour la danse sportive. La première salle d'éducation physique de l'Institut de l'Enfant-Jésus date des années 1920. Outre un souci d'équipement de qualité, elle atteste l'évolution pédagogique d'une discipline qui jusqu'alors était réduite dans les écoles de jeunes filles à l'apprentissage du maintien. Cette salle, occupée intensivement jusqu'en 1980, année de l'inauguration du nouveau complexe



omnisports, est toujours opérationnelle et a conservé sa physionomie des années 1920.

Le plinth en bois verni se compose de sept éléments emboîtés. Les dimensions des éléments augmentent du haut vers le bas, ce qui donne à l'objet une forte assise. Chaque élément, solidement tenu par des chevilles métalliques, est muni de poignées creuses sur ses deux côtés étroits. Il est ainsi possible de diminuer ou d'augmenter la hauteur de l'engin en fonction de la taille des élèves. L'élément supérieur est recouvert de cuir rembourré.

MACHINE À COUDRE « Vedette »

Vers 1960 – Bois et métal – 91 x 47 x 77 cm

Les travaux dits féminins sont au programme des écoles normales et secondaires de jeunes filles jusqu'aux années 1980. Ils font partie de la formation de base des futures institutrices et des futures « régentes » de l'enseignement professionnel en section « coupe-couture », section fort fréquentée autrefois, car savoir façonner les vêtements constitue une économie pour les familles modestes et souvent même un complément de revenu. L'importance de ces formations explique la présence dans les écoles de locaux équipés de grandes tables pour la découpe et de machines pour la couture.

La machine à coudre exposée dans la classe-musée est de la marque « Vedette ». Elle date de 1960 environ et est montée sur un meuble muni d'une tablette, de tiroirs latéraux et d'un pédalier. Elle peut se rabattre sous cette tablette et le meuble se transforme alors en plan de travail. Le pédalier est ici sans usage, car le modèle est électrique et fonctionne à l'aide d'un petit boîtier-pédale.



PIANO « J. Günther, Bruxelles » (n° 18393)

1913 – Bois et métal – 150 x 65 x 125 cm

Autrefois, l'apprentissage de la musique occupait une place importante dans les écoles secondaires de jeunes filles. Une épouse bourgeoise devait être capable de jouer d'un instrument, en général le piano, au même titre qu'elle devait savoir faire la cuisine. Si bien qu'un caricaturiste de la fin du XIXe siècle, pour exprimer ce statut, avait dessiné une mère de famille assise devant un meuble mi-cuisinière mi-piano. Les « écoles de demoiselles » étaient donc dotées d'une salle de musique.



On sait par des témoignages oraux du début des années 1930 que les leçons données à l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles étaient facultatives et payantes. Les élèves désireuses de recevoir la formation s'absentaient des cours pour se rendre dans une salle de musique où les attendait le professeur. Cette salle située au rez-de-chaussée était subdivisée en deux séries de cabinets vitrés équipés de pianos droits (il en existe encore un exemplaire datant des années 1910 à l'école maternelle) s'ouvrant sur une allée centrale au milieu de laquelle était placé le piano à queue de la maîtresse de musique.

La salle est aujourd'hui devenue le local de détente des élèves des classes terminales de l'institut. Deux cabinets transformés en bureaux ont survécu de part et d'autre de l'entrée. Ils donnent une idée de l'ancienne disposition des lieux. Leurs vitres hautes sont ornées d'anges musiciens qui rappellent leur fonction originelle.

Le piano exposé provient de l'un de ces cabinets de musique. Il a été sauvé in extremis début juillet 2019 alors qu'il allait partir en déchetterie. Acquis à la veille de la Première Guerre mondiale, il a été fabriqué par la manufacture Günther de Bruxelles. La fondation de cette firme par Jacques-Nicolas Günther (1822-1868) remonte à 1845. Primés dans diverses expositions nationales et internationales, les pianos Günther étaient réputés pour la solidité de leur table d'harmonie, l'élégance de leur ébénisterie et l'excellence de leur sonorité. Ils équipaient un bon nombre de conservatoires et d'académies de musique belges.

ÉLÉMENTS DE DÉCORATION

Dans les écoles d'autrefois, l'apprentissage des bonnes mœurs est une priorité absolue. La tâche des professeurs ne consiste pas seulement à former l'intelligence et à transmettre des savoirs, elle vise aussi, sinon d'abord, à éduquer les élèves. Dans ce but, l'ornementation intérieure des établissements scolaires est l'objet d'une attention particulière. Elle répond à un plan de configuration des esprits et des âmes. Elle est donc du ressort de la direction et des professeurs, agissant sur recommandation des responsables politiques et religieux. Les élèves n'interviennent pas dans la décoration des classes ou seulement de façon très surveillée.

Le matériel décoratif apprend le respect de l'État et de son chef, l'obéissance aux autorités et aux lois. Dans les classes, les portraits officiels des souverains régnants sont exposés au-dessus du tableau noir. Dans les écoles confessionnelles, la visée apostolique se superpose à la visée patriotique. Aux portraits des autorités civiles s'adjoignent ceux des autorités religieuses, parmi lesquelles le fondateur de l'établissement ou de la congrégation à laquelle il appartient occupe une place de choix, avec le pape régnant et le cardinal primat.

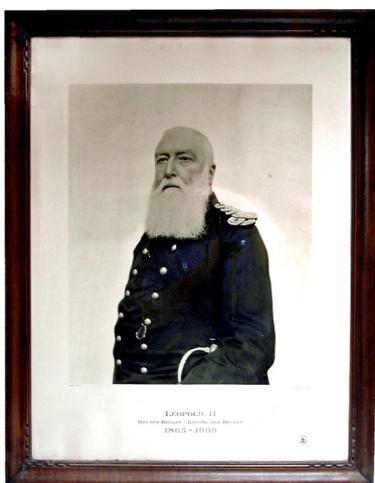
Aux endroits bien en vue des couloirs et des paliers, des statues de saints sont posées sur des piédestaux encadrés de plantes vertes. Cette décoration permanente s'enrichit d'éléments temporaires. Ainsi en est-il, dans les années 1930, des affiches d'apostolat liturgique renouvelées de semaine et semaine ou, dans les années 1950, des affiches d'apostolat de la prière dont les thèmes sont mensuels. Les élèves sont parfois associés à la confection de certains objets décoratifs dans le cadre d'animations parascolaires organisées lors des fêtes patriotiques et religieuses, des campagnes de prières ou des collectes de fonds pour les missions.

Après la Deuxième Guerre mondiale, les mœurs évoluent. Le décor intérieur des écoles change. Les portraits des souverains ne sont plus remplacés. Les statues de saints disparaissent des couloirs. Dans les classes, des affiches diverses – œuvres d'art, sites touristiques, etc. – remplacent les images à thématique religieuse. Après mai 1968, les portraits de chanteurs et de groupes musicaux, les dessins humoristiques, les dépliants d'organisations philanthropiques, etc. viennent s'ajouter aux images édifiantes puis les remplacer.

PORTRAIT DU ROI LÉOPOLD II

1909 – Photographie sous verre – 79 x 60,5 cm – Collection Lonthe – Éditions d'Art « L.A.B. », Bruxelles

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la décoration murale des locaux scolaires est composée d'images pieuses. Cette tradition est contestée à l'époque de la Révolution française. Les illustrations religieuses doivent céder la place aux symboles politiques. Cette « laïcisation » est lente. Elle est renforcée à partir du milieu du XIX^e siècle par les recommandations des pédagogues. Ceux-ci demandent d'utiliser les murs des classes pour y afficher des tableaux, des planches, des estampes à caractère didactique. À partir du début du XX^e siècle, la décoration non pédagogique se limite à un crucifix et aux portraits officiels des souverains régnants.



Ce portrait du roi Léopold II a la particularité d'être une photographie commémorative. Il a été imprimé après la mort du souverain, comme l'atteste, sous l'image, la mention des dates de son règne (1865-1909). Il n'était sans doute pas destiné à décorer une classe. On ignore sa raison d'être, son usage et son lieu d'exposition.



BUSTE DE LA REINE ÉLISABETH

1909 – Carton-pierre monochrome – Hauteur 85 cm – Maison Parentani, Bruxelles

Dans certains grands locaux, les portraits royaux sont remplacés par des bustes. Celui de la reine Élisabeth de Belgique est en carton-pierre creux. Une carte postale des années 1920 le montre posé sur un support mural dans la salle à demi-ronde qui servait de bibliothèque. Il répondait au buste du roi Albert. Celui de la reine a survécu, sauf le petit diadème qui ceignait le chignon. Celui du roi est perdu. La base de la statue mentionne le nom de son fabricant et la date de fabrication : « Maison Parentani, Bruxelles, 1909 ».

CRUCIFIX DE CLASSE

Vers 1950 – Bois verni et plâtre moulé – 50 x 30 cm

Dans les écoles confessionnelles, tous les locaux sont dotés d'un crucifix. Il s'agit presque toujours d'un Christ crucifié et non d'une simple croix. La taille est habituellement proportionnelle aux dimensions de la pièce. Lorsque celle-ci est grande, le crucifix est monumental. Le crucifix n'est pas à proprement parler un objet décoratif. Il est béni et donc consacré. Il rappelle aux chrétiens la Passion du Christ et les invite à la méditation. Il engage à pratiquer quotidiennement les valeurs évangéliques. Certains y voient aussi une présence protectrice. Le crucifix exposé provient de l'ancien séminaire d'histoire de l'École normale de l'Enfant-Jésus (actuel local I 13). La croix est en bois verni. Le Christ en plâtre moulé est de la même teinte. L'iconographie est classique : un homme souffrant, dévêtu, mains et pieds cloués, couronne d'épines sur la tête et, au-dessus, un écriteau portant l'inscription « INRI » (*Jesus Nazarenus, Rex Iudæorum* : « Jésus le Nazaréen, Roi des Juifs »).



PORTRAIT DE PIE XII

Vers 1950 – Photographie sous verre – 66 x 54,5 cm

Les écoles confessionnelles attribuaient jadis une place considérable aux cadres et affiches à thématique religieuse. En observant les vues anciennes d'intérieurs, on

est surpris par leur nombre. Certains locaux ont leurs murs tapissés d'images pieuses.

On reconnaît ici le portrait officiel en couleur du pape Pie XII (1939/1958) publié vers 1950 par l'*Instituto poligrafico dello Stato* du Vatican. La photographie a vraisemblablement été mise sous cadre par les soins de l'école.

Il y a dans la classe-musée plusieurs portraits du même genre et notamment celui de la fondatrice de l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles : Mère Gertrude (Justine Desbille, 1801-1866).



STATUE DE SAINT JOSEPH ET STATUE DE L'ANGE GARDIEN

Vers 1900 – Carton-pierre polychrome et bois – Hauteur de la statue de saint Joseph 127 cm – Maison Parentani, Bruxelles

Dans les écoles catholiques d'autrefois, les couloirs et les paliers, les cours et les jardins étaient ornés d'une foule de statues de saints et de saintes. Il suffit de parcourir les cartes postales scolaires de la première moitié du XXe siècle pour en faire le constat. Ces statues sont parfois plus nombreuses que dans les églises elles-mêmes.

À l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles, les statues d'intérieur sont peu à peu retirées des locaux scolaires à la fin des années 1960. Les statues d'extérieur restent en place jusqu'à la fermeture du couvent en 2011.

Les statues d'intérieur sont entreposées dans un réduit qui occupait l'emplacement de l'actuelle entrée du haut de la rue de Sotriamont. Vers 1980, à l'occasion d'une veillée de Noël, les étudiants de l'école normale secondaire, qui avaient appris leur existence, les ont emballées dans du papier cadeau et offertes à leurs professeurs en fonction de leur iconographie respective. À la suite de cette mauvaise plaisanterie, il a été décidé de les détruire. Pour des raisons inconnues, les deux statues exposées dans la classe-musée ont échappé au sort.

Les statues d'écoles étaient des objets fabriqués en série par des ateliers spécialisés. L'un d'entre eux, connu et

réputé dans les années 1900-1950, était la « Maison G. et H. Parentani Frères. Ornements d'églises » de Bruxelles. Malgré une production industrialisée, les statues « Parentani » n'étaient pas dépourvues de qualités esthétiques.

Saint Joseph est habituellement représenté seul ou avec Jésus enfant. Celui-ci est soit un nourrisson soit un garçonnet. Dans le premier cas, il est dans les bras de son père. Dans le second, il est debout à côté de lui, comme on le voit ici. Front découvert et barbe, robe et tunique drapées, regard attendri, Joseph penche légèrement la tête vers Jésus qui lève la main droite dans un geste de bénédiction. La base de la statue est en bois afin de pouvoir la fixer sur un socle ou sur une civière pour la porter en procession.

La statue de l'Ange gardien présente les mêmes caractéristiques matérielles que la statue de saint Joseph. Son iconographie est conforme à la tradition. L'ange est reconnaissable à ses grandes ailes. La protection qu'il apporte à l'enfant est exprimée par le mouvement de sa cape. L'attention qu'il porte au devenir spirituel de son protégé transparaît dans l'échange des regards, les mains jointes de l'enfant et le doigt pointé vers le ciel.



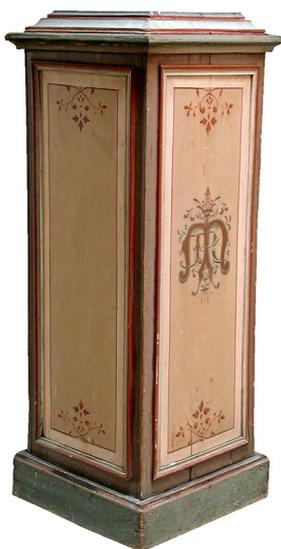
SOCLE POUR STATUE

Vers 1900 – Bois peint – 40 x 40 x 100 cm

Les petites statues, peu volumineuses et légères, prennent place sur des supports fixés aux murs. Les grandes statues sont posées sur des socles en maçonnerie

(extérieur) ou en bois (intérieur). Ces derniers sont des meubles vernis ou peints, parfois ornementés.

Deux socles de statue sont conservés dans la classe-musée. L'un, en bois verni, est creux sur une de ses faces. Il prenait appui contre un mur. L'autre est en bois peint et orné des lettres « M R » (*Maria Regina*, « Marie Reine »). Il devait occuper un espace dégagé au bout d'un couloir, sur un palier ou au fond d'une pièce et porter une statue de la Vierge.



ADORATION DU PREMIER VENDREDI DU MOIS

Vers 1925 – Affichette sous verre – 27 x 36 cm

Le premier vendredi du mois de juin 1674, Jésus apparaît à Marguerite-Marie Alacoque, une religieuse de Paray-le-Monial. Il lui demande de se consacrer à la promotion de la dévotion à son « Sacré-Cœur ». L'habitude est prise d'adorer le Cœur de Jésus chaque premier vendredi du mois. Les fidèles qui pratiquent cette dévotion durant neuf mois consécutifs sont promis, dit-on, à une mort chrétienne, gage de félicité éternelle. Le culte du Sacré-Cœur de Jésus connaît son apogée au début du XXe siècle, à la suite de la canonisation de Marguerite-Marie Alacoque par le pape Benoît XV (1914/1922) en mai 1920. Dans les classes de l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles, des affichettes imprimées *Cum approbatione ecclesiastica* rappellent aux élèves l'importance de cette adoration du premier vendredi du mois.



ARCHICONFRÉRIE DE LA GARDE D'HONNEUR

Vers 1925 – Papier sous verre – 61,5 x 43,5 cm

Les élèves participent à de multiples exercices de piété. Ce cadre conserve le souvenir d'une campagne de l'Archiconfrérie de la Garde d'honneur, un mouvement fondé en 1863 et inspiré par la dévotion de Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690) au Sacré-Cœur de Jésus. Les élèves choisissaient une « heure de présence au Cœur de Jésus ». Ils inscrivaient leur nom dans l'une des cases du cadran d'horloge qui entoure le Sacré-Cœur. Durant cette heure, ils ne changeaient rien à leurs activités quotidiennes, mais ils les accomplissaient avec plus de charité, de zèle et de recueillement et en faisaient l'offrande au Christ. En souvenir de cet exercice pieux, le document a été encadré et exposé à la vue de tous.



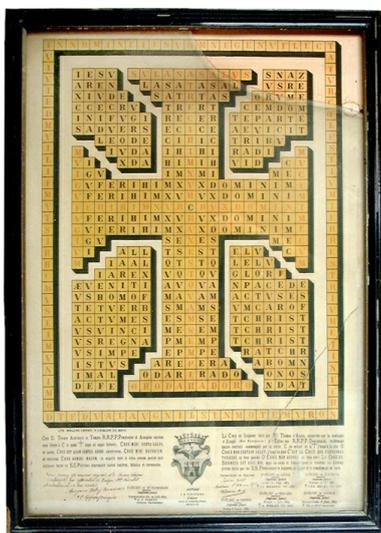
CROIX DE SAINT THOMAS D'AQUIN

Vers 1900 – Papier dessiné sous verre – 81 x 58,5 cm – Éditions Van Hulsén, Bruxelles

La croix dite de saint Thomas d'Aquin, appelée aussi croix angélique, remonte au VIe siècle, époque où le texte qu'elle contient est mis en forme de croix. Au XIIIe siècle, elle est dessinée par Thomas d'Aquin sur le mur d'une cave du couvent Saint-Jacques d'Anagni en Italie centrale où il se réfugie durant un violent orage. La croix de saint Thomas passe désormais pour protéger de la foudre. On la trouve reproduite sur les façades ou à l'intérieur des maisons. En 1874, le pape Pie IX (1846/1878) accorde trois cents jours d'indulgence à ceux qui récitent la prière figurant sur la croix. Celle-ci est alors exposée un peu partout dans les institutions catholiques.

Le texte latin se lit en partant du centre où l'on reconnaît la lettre « C » et le mot « CRUX » répété quatre fois en tête de phrase : *Crux mihi certa salus* vers le haut, *Crux est quam semper adoro* vers le bas, *Crux domini mecum* vers la gauche, *Crux mihi refugium* vers la droite. Ce qui se traduit en français : *Croix qui est la certitude de mon salut, Croix que j'adore sans cesse, Croix qui témoigne de la présence du Seigneur auprès de moi, Croix qui est mon refuge.*

La traduction poétique classique est : « O Croix, de mon salut l'espérance assurée ; Croix sainte, sois toujours de mon cœur adorée ! ; Croix du Seigneur, reste avec moi ; O Croix, mon refuge est en toi ! ».



AFFICHE D'APOSTOLAT LITURGIQUE

1926 – Dessin de Jos Speybrouck – Chromolithographie sur papier fort – 62 x 39 cm – Abbaye Saint-André, Loppem – Éditions J. L. Goffart, Bruxelles

Outre les statues de saints et de saintes qui peuplent l'intérieur et l'extérieur des bâtiments scolaires, les murs sont décorés d'une profusion d'images pieuses dont certaines sont renouvelées périodiquement. C'est le cas des affiches qui suivent pas à pas le déroulement de l'année liturgique.

Diplômé de l'Institut Saint-Luc à Gand en 1911, le Courtraisien Jozef Speybrouck (1891-1956) consacre l'essentiel de sa carrière à l'illustration religieuse : missels, souvenirs de baptême, souvenirs de décès, calendriers,



récits d'histoire sainte en bandes dessinées, etc. Sa production la plus marquante est une série d'affiches réalisées de 1923 à 1938 dans le cadre de la campagne d'apostolat liturgique conduite par l'abbaye bénédictine Saint-André de Loppem-lez-Bruges.

Le dessin consacré à la Fête de l'Immaculée Conception (8 décembre) est conforme à l'imagerie traditionnelle. La Vierge est vêtue d'une longue robe blanche et d'une ample tunique bleue. La main gauche sur le cœur, elle se penche vers l'ange Gabriel dans un geste de déférence et d'écoute. Sa tête auréolée est surmontée d'une colombe représentant l'Esprit saint. L'ange a des ailes dans le dos. Les pieds nus, il s'élève légèrement au-dessus du sol. Sa robe s'étire le long du corps en formant des plis droits d'une finesse qui n'est pas sans rappeler celle des sculptures romanes. Sa tête, aux traits androgynes, est auréolée. Ses fines mains pointent vers Marie. Celle de droite tient un lys, fleur symbolisant la pureté. À l'arrière, le décor se compose d'une roseraie sur un fond de ciel bleu limpide. Au Moyen Âge, la « Rose sans épines » est l'image qui exprime l'Immaculée Conception. Le terme de « Rose mystique » est aussi un des noms que l'on donne à la Sainte Vierge. Le texte latin qui figure entre les branches des rosiers – *Ave gratia plena*, « Je vous salue [Marie] pleine de grâce » – souligne le caractère exceptionnel de la personne de Marie. Il est cité en français sous l'image.



AFFICHE D'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

1949 – Électrotype couleur sur papier – 61 x 42 cm – Secrétariat des Ligues du Sacré-Cœur, Bruxelles

Entre la fin de la Deuxième Guerre mondiale et le milieu des années 1950, le Secrétariat des Ligues du Sacré-Cœur de Bruxelles diffuse des affiches mensuelles d'apostolat de la prière. Les images, aux thèmes variés, sont imprimées par les Papeteries de Genval sur du papier recyclé (au dos de certaines feuilles figurent des cartes topographiques).

Chaque mois, un thème de prière est abordé : missions, conversion des mœurs, promotion des vertus chrétiennes, relance de la piété et des rites, soutien aux églises en difficulté ou persécutées, lutte contre l'athéisme, aide aux plus démunis, action pour la paix dans le monde, participation aux œuvres pontificales, etc.

L'affiche d'octobre 1949 est centrée sur un thème qui est alors d'une grande actualité : le rôle de la radiophonie dans l'apostolat. La télévision est à ses débuts. Très peu de familles possèdent un récepteur. En revanche, depuis les années 1930, rares sont les maisons dépourvues de radio.

L'image montre au premier plan un récepteur radiophonique. Derrière lui s'alignent des antennes émettrices. Les cercles concentriques suggèrent qu'elles sont en pleine activité. Au pied des antennes se masse une foule immense d'auditeurs. Dominant le tout, le Christ lève la main droite dans un geste de prédication. Grâce à la radio, la Parole divine s'adresse désormais à la terre entière et plus seulement aux assemblées de fidèles.



BANNIÈRES PATRIOTIQUES

Vers 1930 – Papier tressé – 130 x 43 cm

Des affiches et des bricolages réalisés par des élèves petits et grands figurent parmi les objets sauvegardés dans la classe-musée. Ils peuvent paraître insignifiants. Ils témoignent néanmoins des pratiques pédagogiques d'autrefois.

On ignore dans quelles circonstances et par qui ont été fabriquées ces bannières aux couleurs nationales. Elles datent peut-être du Centenaire de l'indépendance de la Belgique en 1930. Leur réalisation a certainement demandé beaucoup de temps et de dextérité, car elles sont composées de fines bandelettes de papier tressées manuellement. Les textes sont révélateurs de l'esprit de l'époque : lien entre religion et monarchie, respect du roi, patriotisme.



AMINATION AU PROFIT DES MISSIONS

1933 – Papier – 95 x 60 cm

À la demande des autorités religieuses locales, les Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles ouvrent en 1930 une mission à Bafwabaka, sud de Paulis (Isiro), Congo belge. Trois ans plus tard, elles sont sollicitées par ces mêmes autorités pour créer une deuxième mission à Ponthierville (Ubundu), sur les bords du fleuve Congo, non loin de Stanleyville (Kisangani).

Il est nécessaire de collecter des fonds pour construire et aménager les bâtiments. Les élèves de l'école prêtent leur concours à l'entreprise. En novembre 1933, la classe de Syntaxe (4^e année actuelle des humanités gréco-latines) organise la projection d'un film (on en ignore l'objet) et, pour avertir leurs condisciples, dessine une affiche murale dont l'illustration laisse transparaître l'idée que l'on se fait de l'Afrique centrale à cette époque.

On devine, à la lisière de la forêt, des huttes en pisé recouvertes de chaume. Devant elles, plusieurs femmes accomplissent des tâches ménagères. Au centre du dessin, deux hommes se livrent à une sorte de danse guerrière sous le regard de quelques spectateurs.

MANUELS ET CAHIERS

Avant le XIXe siècle, les livres utilisés par les écoliers pour apprendre à lire n'ont pas de caractère pédagogique. Ce sont des ouvrages de piété ou des livrets de colportage destinés aux adultes. Certains sont imprimés en caractères manuscrits, ce qui familiarise le lecteur avec l'écriture manuelle, encore très en usage, y compris dans les documents officiels. La maîtrise de l'écriture est secondaire. Cependant, les élèves qui poursuivent leurs études disposent déjà de précis d'orthographe et de grammaire. L'apprentissage du calcul, sauf la numération, est négligé. Il existe néanmoins des abrégés d'arithmétique et de géométrie à l'usage de ceux qui se destinent aux métiers de comptable, d'arpenteur, etc.

Les premiers manuels scolaires de conception moderne datent du milieu du XIXe siècle. Chaque discipline, à chaque niveau d'études, a les siens. Au départ, ces aide-mémoire s'adressent de façon distincte aux garçons et aux filles, aux citadins et aux ruraux. Comme en témoignent leurs préfaces, ils veillent à respecter les directives fournies par le ministère en charge de l'instruction publique. Il est vrai que les publications scolaires sont surveillées et que toute censure nuirait à leur diffusion.

Outre la langue maternelle et les mathématiques, les élèves s'initient à la géographie, à l'histoire et aux sciences naturelles. Ces disciplines possèdent également leurs manuels. Ce sont des inventaires de notions qui se présentent volontiers sous la forme de nomenclatures et de tableaux synoptiques. Certains s'inspirent des catéchismes : l'exposé est un jeu de questions et de réponses à mémoriser.

En géographie, les élèves doivent apprendre à connaître leur pays et à l'aimer. Il va de même en histoire. Le contenu est centré sur le passé national. Un récit édifiant passe en revue les grands événements politiques et militaires. Ceux-ci sont classés par règnes de souverains. Lorsque l'ouvrage comporte des illustrations, il s'agit le plus souvent de portraits et de scènes de bataille. En sciences naturelles, les leçons sont plus pratiques. Elles initient les écoliers aux règles d'hygiène, leur font découvrir la faune et la flore, passent en revue quelques grandes inventions scientifiques et techniques.

Dans les dernières décennies du XIXe siècle, le marché des manuels scolaires devient florissant. Les maisons d'édition se multiplient. Certaines se spécialisent dans les disciplines littéraires ou scientifiques ou artistiques. Toutes se conforment aux programmes des cours édictés par les autorités et s'adaptent à leur évolution. Les ouvrages bénéficient des progrès de l'imprimerie. La typographie est plus lisible, la mise en page plus aérée, les illustrations plus soignées.

Après la Deuxième Guerre mondiale, les élèves participent davantage aux leçons. Les manuels s'adaptent à ce changement. Leur contenu se simplifie. Leur structure s'assouplit. La typographie et la mise en page soulignent l'essentiel. La documentation n'est plus simplement illustrative, elle met les élèves en contact avec les réalités étudiées et leur fournit des matériaux de travail et de recherche.

Un autre outil pédagogique de base est le cahier. Son emploi se généralise dès le milieu du XIXe siècle. À l'école primaire, les élèves possèdent plusieurs cahiers : écriture, dictée, calcul, dessin, devoirs, etc. Ils ont aussi un cahier de brouillon dans lequel ils effectuent les exercices avant d'en copier les résultats « au propre ». Dans l'enseignement secondaire, chaque discipline a son cahier. On y prend note de l'exposé du professeur. On y consigne ce qu'il écrit au tableau noir. La pratique des feuilles volantes à ranger dans un classeur est récente. Dans le secondaire supérieur, il existe déjà des cours photocopiés, mais leur usage est cantonné aux disciplines dépourvues de manuels de référence.

Dès la fin du XIXe siècle, des imprimeurs se spécialisent dans la production de cahiers scolaires et font assaut d'originalité pour attirer les clients. Il existe des cahiers reliés, à couvertures cartonnées et ornementées, des cahiers agrafés, moins coûteux, recouverts de papier fort illustré de notions utiles ou de dessins à visée éducative : progrès des sciences et des techniques, conseils d'hygiène, recommandations morales, etc. Certaines écoles font fabriquer des cahiers à leur en-tête. À partir des années 1960, la publicité commerciale fait discrètement son apparition.

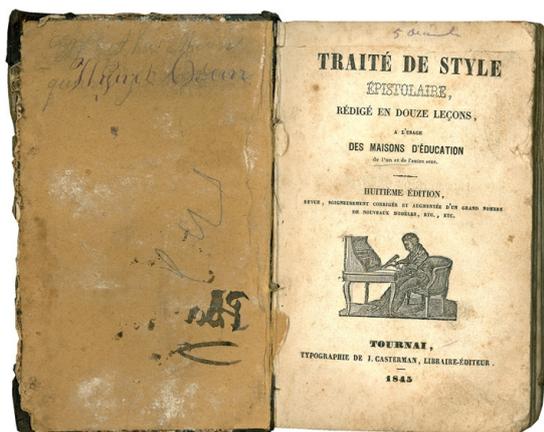
LANGUE MATERNELLE : rédaction

1845 – *Traité de style épistolaire*, 8e ed., Tournai, Casterman – 16 x 10 cm

Ce manuel scolaire est l'un des plus anciens de la classe-musée. Il est caractéristique de la production du milieu du XIXe siècle. Selon les usages de l'époque, qui ont survécu jusqu'à nos jours, la page de titre indique la nature de l'ouvrage et le public cible. L'auteur n'est pas mentionné, ni sa qualification. Le nom du libraire-éditeur qui imprime et publie le texte suffit, semble-t-il, à cautionner le livre scientifiquement et pédagogiquement. Entre le titre et les mentions d'édition, l'image d'un homme assis à son bureau en train d'écrire une lettre (avec une plume d'oie) définit l'objet du livre.

Celui-ci, appelé « traité », est un outil d'apprentissage du « style épistolaire ». Il enseigne comment rédiger la correspondance professionnelle ou privée et s'adresse aux écoles de garçons comme aux écoles de filles. En 1845, il en est déjà à sa 8e édition et fait l'objet d'une révision, d'une correction soignée et d'une augmentation du nombre de modèles de lettres.

L'élève qui utilisait le traité a écrit son nom à l'encre en deuxième page de couverture : Oscar Wyart.



LANGUE MATERNELLE : lecture

1938 – A. Souché, D. Dénouel, *La méthode rose. Nos amis Lili et Toto*, 1er livret, Paris, Nathan – 21,5 x 16 cm

Lorsque les élèves sont en mesure d'épeler les voyelles et de les associer aux consonnes, ils peuvent se risquer à lire des syllabes, des mots courts, des petites phrases. L'apprentissage de la lecture est un exercice subtil. Pour qu'il ne soit pas rebutant, les manuels proposent des récits illustrés, brefs et attrayants.

Le manuel de lecture *La méthode rose* est découpé en leçons. Chacune est numérotée et occupe une page. Les lettres, syllabes et mots à déchiffrer sont mis en évidence dans un encadré. Les dessins qui soutiennent la lecture sont sobres et à peine colorés. Deux polices de caractère sont utilisées dont l'une s'inspire de l'écriture manuscrite. Des indications méthodologiques s'adressent aux maîtres sous la forme de notes en bas de page.

On dispose de peu de données sur les auteurs. Aimé Souché (1888-1975), originaire de la région de Poitiers, était inspecteur de l'enseignement primaire. Il a écrit, seul ou en collaboration, de nombreux manuels de grammaire et de lecture. Le second auteur est peut-être Désiré Dénouel (1887-1970), instituteur à Lannion, Bretagne. Le dessinateur n'est pas mentionné.



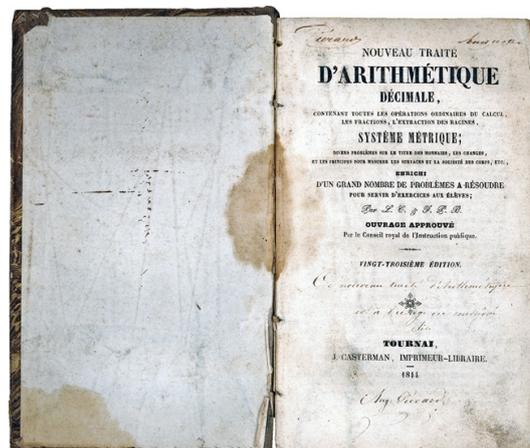
MATHÉMATIQUE : arithmétique

1844 – *Nouveau traité d'arithmétique décimale*, 23e éd., Tournai, Casterman – 18 x 11 cm

Selon l'énoncé détaillé de la page de titre, le manuel utilise l'arithmétique « décimale » et « contient toutes les opérations ordinaires de calcul ». Il initie au « système métrique » et s'enrichit d'un « grand nombre de problèmes » offrant aux élèves l'occasion d'exercer leur intelligence.

Les auteurs sont seulement mentionnés par des initiales : L. C. et F. P. B. Il n'est pas important de connaître leur identité et d'être informé de leurs qualifications scientifiques et pédagogiques. L'ouvrage est « approuvé par le Conseil royal de l'Instruction publique ». Il est donc conforme aux directives officielles, ce qui cautionne son emploi en classe. En 1844, il en est à sa 23e édition, preuve de son sérieux scientifique et de ses qualités pédagogiques. D'ailleurs, son contenu est suffisamment abouti pour ne pas justifier de révisions ni de corrections.

L'élève à qui appartenait le livre y a écrit son nom de manière pittoresque : « Ce Nouveau traité d'arithmétique est à l'usage du soussigné élève Aug. Piérard ».



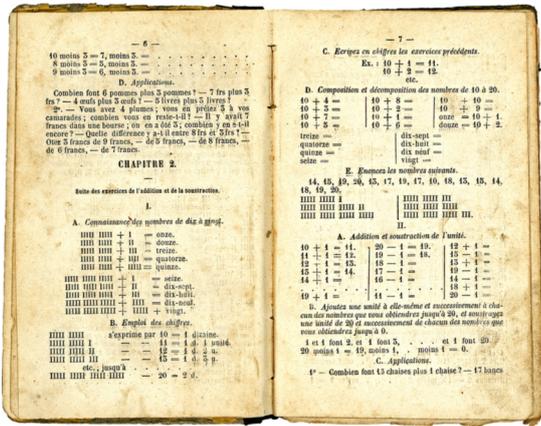
MATHÉMATIQUE : calcul mental

1861 – J. F. J. Kleyer, *Traité de calcul mental*, 2e éd. revue et corrigée, Liège, Dessain – 18 x 12 cm

Le calcul mental est recommandé par les instructions officielles dès le milieu du XIXe siècle. Il devient important dans le contexte de l'économie industrielle et marchande de savoir compter vite « dans sa tête ».

Comme le montre cette double page, la numération précède l'apprentissage des quatre opérations. Il faut rendre les élèves sensibles à la notion abstraite de nombre et aptes à passer des nombres aux chiffres et réciproquement. Les suites de traits verticaux qui introduisent le deuxième chapitre du manuel s'apparentent à l'assemblage de bâtonnets auquel se livrent les enfants lors de leurs premiers comptages.

L'auteur du traité est Jean François Joseph Kleyer (né en 1823). Selon la page de titre de l'ouvrage, il était « docteur en sciences ; professeur de mathématiques et de sciences naturelles à l'École normale et à l'École moyenne de l'État à Virton ; professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur ; arpenteur géomètre ».



HISTOIRE : Belgique

1876 – L. Defays, *Cours d'histoire nationale*, 14e éd., Liège, Dessain, s.d. [vers 1895] – 17 x 11 cm

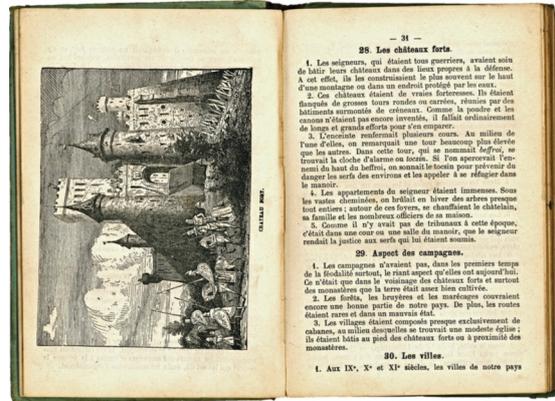
Le manuel est ici appelé « cours », c'est-à-dire « enseignement suivi ». C'est en effet une suite de récits dont les titres et paragraphes sont numérotés. La première édition remonte à 1876. La 14e édition est de 1895 environ puisque l'ultime événement cité – l'adoption du suffrage universel plural – date de 1893.

Le nom de l'auteur est mentionné, mais on ignore tout de lui et de ses qualifications. Peut-être s'agit-il de Léopold Defays (1836-1904), instituteur dans la région liégeoise, auteur de plusieurs ouvrages de lecture, d'orthographe et d'arithmétique aux éditions Dessain.

Centré sur l'histoire nationale, le cours s'adresse aux élèves des écoles primaires et, subsidiairement, des écoles d'adultes. L'éditeur insiste sur la conformité du texte par rapport au programme des études de 1884 et, argument décisif, il signale que l'ouvrage est approuvé par le « Conseil de perfectionnement » et figure officiellement dans le « Catalogue des manuels classiques pour l'enseignement dans les écoles primaires ».

Ce manuel est intéressant par ses illustrations. Le nom du dessinateur n'est pas précisé, mais on reconnaît la main d'André

Mathy (1850-1932) à qui on doit aussi un jeu de lithographies entoilées d'histoire de Belgique diffusées par les éditions Dossray à Bruxelles dans les années 1880.



ATLAS D'HISTOIRE : Belgique

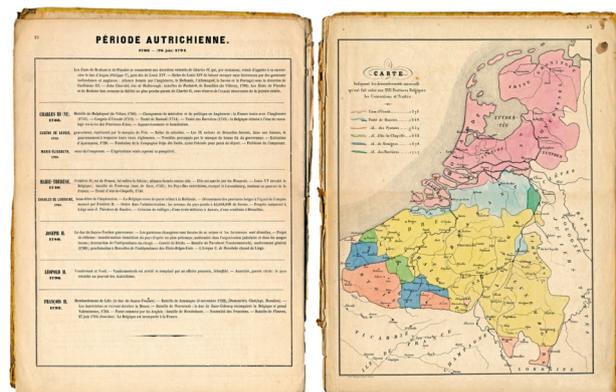
1860 – *Atlas historique belge ou l'histoire de Belgique résumée en 9 tableaux synoptiques*, Namur, Anciaux-Baivy – 36 x 27 cm

L'atlas contient neuf tableaux synoptiques accompagnés de neuf cartes, toutes à caractère politique. L'accent est mis sur les tableaux. Les cartes sont des illustrations. Le contenu est un memento de données. Il n'est pas une mise en contexte ou un commentaire des cartes. Les exposés s'expriment en phrases lapidaires, parfois sans verbe. La page finale contient un questionnaire qui interroge le lecteur sur les données des tableaux synoptiques, pas sur les cartes.

La dernière planche montre « les démembrements successifs qu'ont fait subir aux XVII Provinces Belges les Conventions et Traités ». Elle est la seule à être pleine page. Les autres cartes sont insérées dans les tableaux. Aucune n'est pourvue d'une échelle.

La mise en page des tableaux synoptiques est aérée et lisible. L'impression est nette. Les cartes sont coloriées avec soin. Leur contenu est sobre.

L'auteur de l'ouvrage n'est connu que par les références qu'il donne sur la page de titre. Charles Vercamer est un « ancien préfet des études et professeur de rhétorique ». Au moment de la publication de l'atlas, il est « directeur du pensionnat de l'athénée de Namur ». On sait peu de choses de l'éditeur, sinon

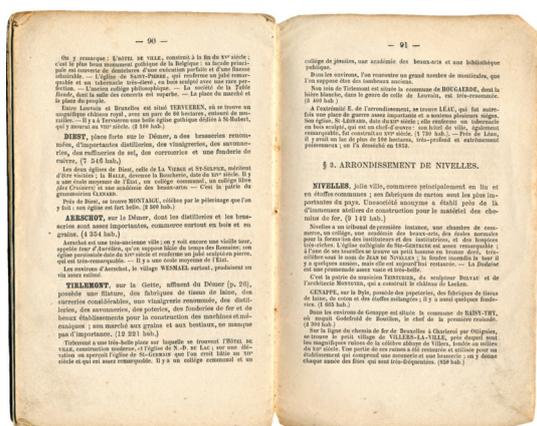


qu'il s'agit de la Maison Anciaux-Baivy, « libraire et imprimeur lithographe », Grand-Place, Namur ».

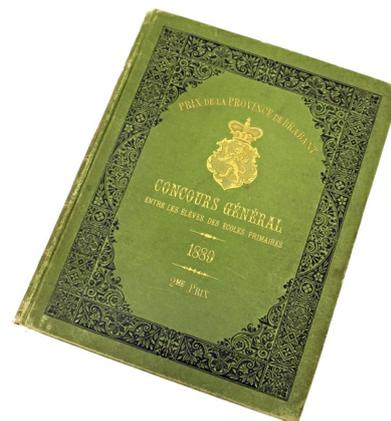
GÉOGRAPHIE : Belgique

1870 – *Géographie élémentaire de la Belgique*, nouv. éd., Mons, Manceaux – 18 x 11,5 cm

Le manuel est destiné aux élèves de l'enseignement moyen (secondaire inférieur). L'auteur, appelé « M*** », n'est pas connu. L'ouvrage, qui est une « nouvelle édition », est « approuvé par le Conseil de perfectionnement ». Le contenu est un peu surprenant. L'exposé débute par quelques pages de considérations physiques, historiques, juridiques, administratives et économiques sur la Belgique. Il passe ensuite en revue méthodiquement toutes les villes du pays, province par province, arrondissement par arrondissement. L'étude de chaque province est introduite par une carte où sont situées les villes et par un tableau résumant les données démographiques, économiques et architecturales. Chaque ville est ensuite l'objet d'une notice qui s'intéresse principalement aux activités, productions, traditions et curiosités locales. L'ensemble fait penser à un guide touristique plutôt qu'à un manuel scolaire. En le feuilletant, on s'interroge sur ce que les élèves devaient retenir de cette centaine de pages. Nulle préface ou introduction ne fournit de réponses.



Voici, à titre d'exemple, ce que les élèves ont à savoir de Nivelles : « Nivelles, jolie ville, commerce principalement en lin et en étoffe commune ; ses fabriques de cartons sont les plus importantes du pays. Une société anonyme a établi près de là d'immenses ateliers de construction pour le matériel des chemins de fer. 9142 habitants. Nivelles a un tribunal de première instance, une chambre de commerce, un collège, une académie des beaux-arts, des écoles normales pour la formation des instituteurs et des institutrices, et des hospices très riches. L'église collégiale de Sainte-Gertrude est assez remarquable ; à l'une de ses tourelles se trouve un petit homme en bronze doré, très célèbre sous le nom de Jean de Nivelles ; la foudre incendia la tour il y a quelques années, mais elle est aujourd'hui restaurée. La Dodaine est une promenade assez vaste et très belle. C'est la patrie du musicien Teinturier, du sculpteur Delvaux et de l'architecte Montoyer, qui a construit le château de Laeken. »



LIVRES DE DISTRIBUTION DES PRIX

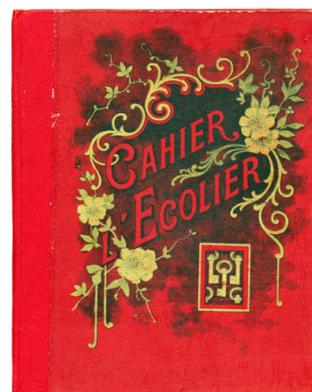
1889 – Alfred Mabilie, *Bruxelles*, Bruxelles, Lebègue, s.d. [vers 1885] – 28 x 22 cm

Dans l'école d'autrefois, les résultats obtenus par les élèves sont communiqués en fin d'année lors d'une cérémonie officielle à laquelle on donne le nom de « distribution des prix ». Les professeurs, les parents, les représentants des autorités locales sont réunis dans la salle des fêtes de l'établissement pour assister, après les discours de circonstance, au défilé des élèves devant une sorte de jury qui les félicite et leur offre un ou plusieurs livres de lecture en guise de récompense pour leurs bons résultats scolaires et leur conduite exemplaire. Un ex-libris à en-tête de l'école est collé au dos de la couverture de chaque livre. Il mentionne le nom du lauréat et la nature du prix décerné. La reliure en carton coloré et ornementé est caractéristique des livres de distribution des prix et permet de les identifier au premier regard. Le titre, en lettres dorées ou argentées, ne reproduit pas nécessairement celui de l'ouvrage. L'un des exemplaires exposés dans la classe-musée contient une *Histoire anecdotique de la ville de Bruxelles*, mais on ne le voit pas. La couverture verte et or indique seulement que le livre est un prix collectif attribué par la province de Brabant dans le cadre d'un « Concours général entre les élèves des écoles primaires » organisé en 1889. L'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles a reçu le « Deuxième prix ».

CAHIER CARTONNÉ

« Cahier L'Écolier » – 1907-1908 – 21,5 x 17 cm

Vers 1900, à l'école primaire, l'apprentissage de l'écriture se fait entre autres par la copie quotidienne dans le cahier de



transcription des notes écrites par le maître au tableau noir. Ce cahier est un livret relié en beau papier ligné sous couverture en carton ornementé.

Le cahier photographié appartenait à une élève de 3^e année primaire de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame de Charleroi. Il était en usage durant l'année scolaire 1907-1908. En le feuilletant, on observe les transcriptions d'octobre à juin d'une cinquantaine de devoirs et leçons de grammaire, rédaction, phraséologie, style, conjugaison, analyse, calcul, problème, géographie, histoire de Belgique, hygiène, religion. Tous les textes sont soigneusement écrits à la plume et portent une note ou le visa de l'institutrice. Ils sont surmontés d'un titre en gros caractères. Chaque série de copies est datée et accompagnée de l'abréviation J.M.J. (Jésus Marie Joseph).

Pour apprécier le niveau d'études au début du XX^e siècle, voici un exemple de leçon d'hygiène (décembre 1907) noté dans le cahier. La copie est sans faute d'orthographe : « *Propreté dans les vêtements. Changeons souvent de bas et de linge. Prenons le plus grand soin de nos vêtements : brossons-les tous les jours ; ne courons ni dans la poussière, ni dans la boue, ne traversons pas les haies, ne grimpons ni sur les murs, ni sur les arbres. En agissant ainsi, nous épargnerons beaucoup de travail à notre bonne mère, nous éprouverons cette douce sensation de propreté qui nous porte à la joie et nous procure la santé.* »

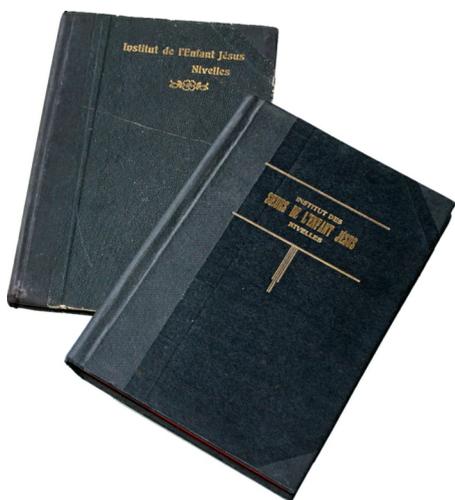
CAHIER À EN-TÊTE D'ÉCOLE

Vers 1925-1930 – Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 22 x 15 cm

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, il n'est pas rare de voir de grands établissements scolaires faire fabriquer des cahiers à leur en-tête. Ainsi est-il de l'Institut des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles.

Les deux exemplaires exposés ont une couverture cartonnée. L'école a opté pour la sobriété : recouvrement noir imitant la moleskine, dos toilé assorti, coins légèrement arrondis et renforcés pour éviter les oreilles d'âne. Les feuilles, qui sont reliées et non pas collées, sont en papier de qualité supérieure. Elles sont lignées en bleu avec marge rouge.

La dénomination de l'établissement figure en lettres creuses et dorées. Elles diffèrent légèrement d'un exemplaire à l'autre. L'un porte la mention « Institut des Sœurs » et souligne le lien qui unit l'école et la congrégation religieuse dont elle dépend. L'autre désigne simplement l'établissement.



Les deux cahiers sont épais. Ils sont destinés aussi bien aux élèves qu'aux professeurs. Ces derniers les utilisaient pour y noter leurs préparations de leçons.

CAHIER À COUVERTURE ILLUSTRÉE

Vers 1900 – Cahiers « C. C. », Bruxelles – Série *La maîtresse de maison*, n° 10, *La garde-robe* – 21 x 16,5 cm

La plupart des cahiers d'écolier ne sont ni cartonnés ni reliés. Ils sont recouverts de papier fort et leurs feuilles sont agrafées. Ces cahiers légers et moins coûteux ont le plus souvent une couverture illustrée de dessins éducatifs. Des images sont destinées aux garçons, d'autres aux filles.

Pour ces dernières, il s'agit généralement de « tâches ménagères ». La série bilingue *La Maîtresse de maison – De Huisvrouw* appartient à cette veine. La diversité des tâches est suggérée dans la bordure de l'illustration principale : faire la cuisine, lessiver, sécher le linge, entretenir la maison, prendre les poussières, allumer le feu, surveiller les enfants...

La grande image est centrée sur un thème particulier, ici la bonne gestion de la garde-robe. La quatrième de couverture expose en français et en néerlandais ce qu'il faut en savoir. Les vêtements ne doivent pas être rangés dans un endroit trop humide ou trop chaud. Ils doivent être suspendus, mais pas de manière trop serrée. Périodiquement, il faut les dépoussiérer, les brosser, les aérer et vérifier leur état. S'ils sont usés, il faut s'en séparer ou en faire des chiffons. La vigilance s'impose au sujet des insectes nuisibles, en particulier les mites. Le propos se termine par quelques conseils relatifs à l'entretien des chaussures. On a l'impression de lire les notes d'un cours de formation ménagère et familiale.



CAHIER À COUVERTURE ILLUSTRÉE

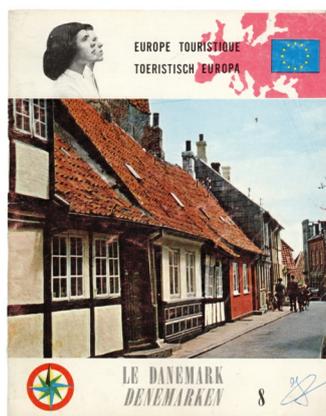
Vers 1970 – Cahiers « Priba », Bruxelles – Série *Europe touristique*, n° 8, *Le Danemark* – 21 x 16,5 cm

Dans les années 1960-1970, les cahiers agrafés reçoivent des couvertures illustrées de photographies en couleur sur papier glacé. Les dessins sur papier gris ou bistre disparaissent.

Jusqu'alors, il y avait des cahiers destinés aux garçons et d'autres aux filles. Les premiers montraient par exemple des images des « Merveilles de la science » : lampe électrique, récepteur radiophonique, dirigeable, sous-marin, etc. Les seconds mettaient l'accent sur les tâches ménagères : cuisine, entretien de la maison, éducation des enfants, etc. Cette distinction est abandonnée. Les cahiers sont désormais les mêmes pour tous.

Les thèmes changent eux aussi. Les couvertures continuent de donner la priorité à la formation culturelle des élèves, mais s'intéressent plutôt à la géographie, à l'histoire, aux arts, à la nature, etc.

Le cahier exposé est ce qu'on appellerait aujourd'hui un « produit blanc ». Il ne porte pas la marque d'un papetier. Il a été fabriqué pour la chaîne de magasins « Priba » et appartient à une série intitulée *Europe touristique*. La grande photo en couleur a été prise dans l'Adelgade à Fåborg sur l'île d'Odense au Danemark.



DOCUMENTATIONS SCOLAIRES

Dans l'enseignement, on appelle « documentation » tout matériau qui sert à illustrer ou étayer un cours ou encore, et plus souvent depuis l'introduction des méthodes actives, tout matériau qui fournit à l'élève un objet d'investigation. Les documents occupent donc une place importante dans les leçons. Ils sont d'une grande variété. Matériellement, il en existe de trois types : les documents que l'enseignant fabrique lui-même, ceux qu'il achète et ceux qu'il reçoit gratuitement, par exemple par le mécénat culturel.

Documentation fabriquée. Chacun se souvient des classes d'école primaire aux murs couverts de planches didactiques réalisées par l'instituteur. Dans l'enseignement secondaire, il n'était pas rare non plus de voir le professeur utiliser des schémas, des cartes, des plans dessinés par lui-même.

Documentation achetée. Les marchands s'avisent vite que la documentation occupe une place importante dans l'enseignement. C'est pour répondre à ce besoin que la production d'estampes prend son essor à la fin du XIXe siècle. Mais il existe bien d'autres documents : photographies grand

format, diapositives, films, audiocassettes, vidéocassettes, cédéroms, etc. Les enseignants les acquièrent dans le commerce et souvent aussi à l'occasion de visites culturelles : sites, monuments, expositions, musées.

Documentation reçue. Sauf exception, les écoles ne sont pas riches et les enseignants non plus. Conscient de cette situation, le monde des affaires y voit une opportunité économique en même temps qu'une occasion de montrer que l'éducation ne le laisse pas indifférent. Il peut s'agir de dons, généralement associés à des publicités : buvards, cartes postales, planches murales, cahiers, etc. Plus fréquemment cependant, il faut acheter un produit. Le document est glissé dans l'emballage ou obtenu en échange de « points » (timbres) imprimés sur celui-ci. Ce sont pour l'essentiel des images à coller dans des albums dont l'exposé, rédigé par des experts, commente et met en contexte les illustrations.

DOCUMENTATION VISUELLE : boîtier de cartes postales

Vers 1930 – Boîtier 31,5 x 24 x 11 cm – Cartes postales 9 x 14 cm et 10 x 15 cm

La carte postale illustrée (paysage, portrait, faune, flore, scène de la vie quotidienne, etc.) est longtemps l'un des principaux outils documentaires de l'enseignant. C'est en effet une ressource disponible à bon compte et parfois gratuitement.

Le professeur conserve méthodiquement les cartes postales qui présentent un intérêt pédagogique parmi celles que lui envoient ses parents, ses amis, ses élèves. Lors de ses sorties culturelles, il achète les vues des sites, monuments, expositions, musées qu'il visite. Ces clichés professionnels sont d'une qualité technique et esthétique meilleure que celle des photographies qu'il pourrait prendre lui-même et certaines montrent des détails inaccessibles à un photographe amateur.

Le professeur classe les vues par thèmes, par lieux, par époques, dans des boîtes (les boîtes à chaussures se prêtent très bien à cette tâche) qui, au fil des années, constituent une banque d'images fournie et éclectique. Il range les boîtes dans une armoire de la classe et y prélève les images dont il a besoin au fur et à mesure des leçons.

Les Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles recevaient chaque année un nombre considérable de cartes-vues. La classe-musée a hérité de plusieurs centaines d'entre elles datant de la période 1930-1960. Beaucoup portent au dos des textes qui sont autant de témoignages sur les marques d'attention, les formules de courtoisie, l'expression des sentiments, les préoccupations d'autrefois. Lorsque le propos était trop intime, un feuillet vierge était collé au recto de la carte avant son rangement dans les boîtes de collections.



DOCUMENTATION VISUELLE : cartes postales achetées

1958 – Musée Gaumais, Virton – 9 x 14 cm

Dès l'apparition des cartes postales photographiques, à la fin du XIXe siècle, de nombreux musées publient des vues des principales pièces de leurs collections. Le but est de répondre à l'attente des personnes désireuses de conserver un souvenir de leur visite. L'intérêt des enseignants pour ces documents amène les responsables à proposer des séries sélectionnées à leur intention. Certains musées font rédiger un commentaire détaillé des clichés. C'est le cas, par exemple, du Musée gaumais de Virton dont une carte postale type est exposée.

Pour photographier leurs collections, les musées sollicitent des firmes spécialisées. Celle d'Édouard Nels (1869-1925) est l'une des plus importantes de Belgique durant la première moitié du XXe siècle. Fondée à Bruxelles en 1898, elle est dirigée depuis 1913 par Ernest Thill (1883-1942), beau-frère d'Édouard, d'où

la présence des deux noms sur les cartes postales. L'éditeur Nels-Thill est à l'origine de milliers de clichés de villes et de villages de notre pays, d'événements, de fêtes, etc., sans oublier les nombreuses pochettes consacrées aux extérieurs et intérieurs d'écoles.



DOCUMENTATION VISUELLE : cartes postales reçues

Vers 1930 – Don des « Sirop Deschiens », Paris – 9 x 14 cm

Cette carte-vue en couleurs véritables – ce qui n'est pas banal dans les années 1930 – reproduit un tableau du peintre Isidore Pils (1813-1875) conservé au Musée de Versailles et illustrant un épisode de la Bataille de l'Alma (20 septembre 1854), un fleuve de Crimée proche de Sébastopol. Les zouaves de l'armée française d'Afrique du Nord montent à l'assaut d'une colline défendue par les Russes.

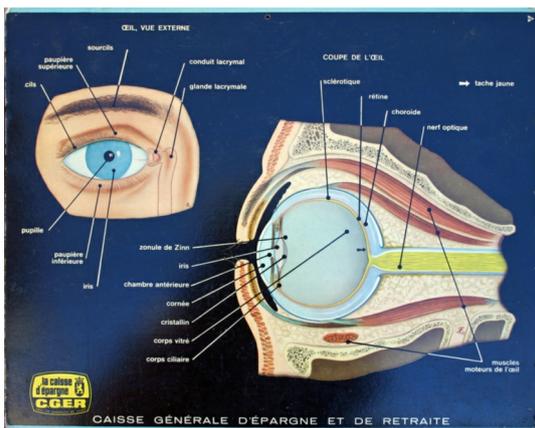
L'œuvre est identifiée, mais n'est pas commentée. Désireux d'en savoir plus sur l'image, le lecteur retourne la carte à la recherche d'un mot d'explication et trouve une annonce publicitaire qui vante les mérites et la bonne réputation auprès des médecins d'un sirop fortifiant fabriqué et vendu par la pharmacie Deschiens de Paris. L'enseignant ne s'en formalise pas. Le document est gratuit. Il est bien imprimé et en couleur. Il trouvera aisément un usage pédagogique.



DOCUMENTATION VISUELLE : petites planches murales reçues

Vers 1960 – Carton fort – « Caisse générale d'Épargne et de Retraite », Bruxelles – 36 x 46 cm

Avant la privatisation des banques publiques, au début des années 1990, il existait dans notre pays deux institutions disposant d'un service culturel très actif : le « Crédit communal de Belgique » et la « Caisse générale d'Épargne et de Retraite ». La planche illustrée reproduite ici est extraite d'une série publiée par cette dernière.



La « C.G.E.R. » offrait aux enseignants des images cartonnées d'un format un peu plus grand que le A3 s'intéressant à divers sujets : *L'enfant à travers les âges, Le développement d'une ville de l'an 1000 au XVIIIe siècle, L'anatomie humaine.*

Les deux dessins de l'oeil, de couleur claire, sont mis en valeur par un fond bleu foncé avec dégradés de noir. Chaque détail important est pointé et identifié. L'auteur fait le choix de la sobriété de l'image et de la simplicité du texte, ce qui augmente la lisibilité de ce panneau de taille relativement modeste. On notera l'absence d'un grand titre, mais la présence bien visible du nom du mécène.

DOCUMENTATION VISUELLE : photographies achetées (professeurs)

1952 – *La Documentation par l'image*, 12e année, n° 1, Paris, Nathan, octobre 1952 – Images 24 x 32 cm, livret 24 x 16 cm

Pour répondre aux besoins nés de la pratique des méthodes actives, des éditeurs conçoivent et diffusent, dès l'entre-deux-

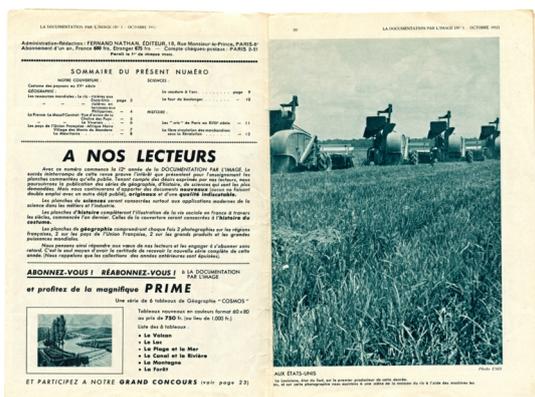
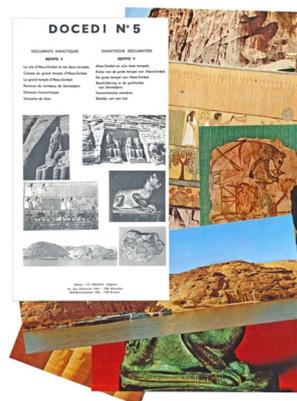
guerres, des recueils d'images que les enseignants utilisent pour illustrer leurs leçons, décorer leur classe, diriger des exercices. Il s'agit soit de dossiers centrés sur un thème précis, soit de dossiers offrant plusieurs centres d'intérêt, ce qui est le cas de la publication exposée.

La Documentation par l'image est un mensuel destiné à l'enseignement des disciplines d'éveil. Chaque fascicule contient cinq feuilles au format 24 x 32 cm offrant en recto verso un ensemble de 10 documents en bleu foncé et blanc répartis entre géographie, histoire et sciences. Les vues sont identifiées et commentées succinctement. Toutes sont des photographies et des documents authentiques. Il n'y a ni chromos ni images de fiction.

DOCUMENTATION VISUELLE : photographies achetées (élèves)

Vers 1970 - « Docedi », n° 5, Égypte – Images de dimensions variées – Pochette : 21 x 13,5 cm

La demande de documentation pour illustrer les cahiers scolaires augmente durant les années 1950-1980. Au départ, cette documentation est faite de chromos aux dessins plus ou moins vraisemblables et parfois peu esthétiques. Les professeurs insistent cependant sur la nécessité d'utiliser des documents scientifiquement irréfutables et dessinés avec rigueur. Les éditeurs s'avisent de cette attente et proposent aux écoliers non plus des dessins, mais des photographies, et non plus des évocations, mais des reproductions de documents authentiques. L'éditeur bruxellois P. F. Merckx met ainsi sur le marché vers 1970 des pochettes de documents historiques contenant une sélection de six reproductions photographiques en couleur de sites, édifices, objets, œuvres d'art, etc. autour d'une époque ou d'une région. Les images, de formats variés, imprimées sur papier glacé léger, sont muettes. Un feuillet de présentation, avec numéro de série et mentions d'édition, les identifie brièvement. Les élèves peuvent tirer parti de la variété des formats pour réaliser une mise en page originale dans leurs cahiers.



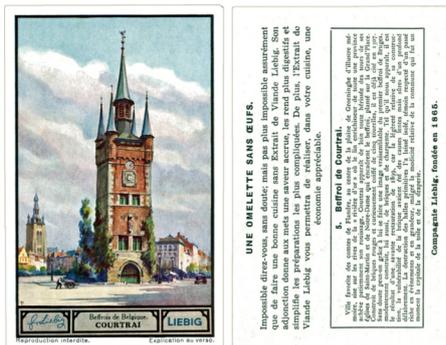
DOCUMENTATION VISUELLE : dessins obtenus avec des achats

1936 – *Beffrois de Belgique*, série 1330, vue n° 5 : « Beffroi de Courtrai » – Compagnie Liebig, Bruxelles – 11,2 x 7,2 cm

La firme Liebig, du nom du chimiste allemand Justus Liebig (1803-1873), est connue jusqu'à nos jours pour ses concentrés

de viande, ses cubes de bouillon et ses soupes en boîte. Pionnière dans le domaine du mécénat éducatif, elle diffuse des chromos destinés aux écoliers dès les années 1870. Plus de 2000 séries sont éditées en un siècle, généralement sous la forme de pochettes de quelques images distribuées par les commerçants à l'achat des produits.

Plusieurs séries concernent la Belgique : beffrois, perrons et piloris, béguinages, vieux quartiers et vieilles maisons, etc. Un dessin en couleur illustre le recto. Il est commenté au verso dans un encadré surmonté d'un texte publicitaire. Le trait est réaliste, peut-être inspiré de photographies, et les couleurs sont franches. L'ensemble n'est pas dénué d'attrait esthétique.



DOCUMENTATION VISUELLE : dessins obtenus avec des « points »

1940 et 1950 – H. Liebrecht, *Quelques traditions et coutumes du folklore belge* – « Chocolat Côte d'Or », Bruxelles – Album 30 x 24 cm, images 12 x 8 cm ou 8 x 12 cm

Dans les années 1930 apparaît chez nous une forme nouvelle de promotion commerciale : la publication d'images documentaires à coller dans un album. Les images sont obtenues à l'achat de certains produits et l'album, qui contient le texte explicatif, s'achète à part. Parmi les firmes qui se lancent tôt dans ce type de mécénat figure la chocolaterie bruxelloise « Côte d'Or ». Celle-ci publie plusieurs séries de dessins colorisés puis de photographies en couleur consacrées notamment aux souverains belges et à leurs enfants, à la faune et à la flore du Congo, etc.

En 1940 et 1950, deux albums rédigés par Henri Liebrecht (1884-1955) sont consacrés au folklore belge. Ils abordent, entre autres, les coutumes liées aux âges de la vie, les traditions



villageoises, les anciens métiers, les jeux des petits et des grands, etc. Les illustrations sont des dessins au trait réaliste probablement inspirés de photographies.

DOCUMENTATION VISUELLE : photographies obtenues avec des emballages

Vers 1950 – Collection *Ken uw land* – De Beukelaar, Anvers – 7 x 9 cm

Au début des années 1950, les chicorées De Beukelaar d'Anvers publient, parmi d'autres collections, une centaine de séries de petites photographies de sites et monuments de Belgique : plus de 500 au total. Pour obtenir ces photographies, les clients doivent renvoyer au fabricant les étiquettes de fermeture des paquets.

L'identification des images est bilingue. Par contre, les consignes adressées aux clients sont en néerlandais. Les images sont à coller dans un album (25 x 32 cm) semblable à ceux qu'on utilise pour les photos de famille.

La variété des vues est considérable : grands édifices urbains (extérieurs et intérieurs, y compris les œuvres d'art principales), abbayes, châteaux, fleuves, canaux, ponts, etc. Toutes les impressions sont sépia. Les clichés sont de bonne qualité. Malheureusement, le format est petit, ce qui nuit à la lisibilité. Pédagogiquement, il s'agit plutôt d'un matériel documentaire pour illustrer des cahiers.



DOCUMENTATION VISUELLE : photographies obtenues avec des « points »

1980-1985 – *Un passé pour 10 millions de Belges*, sous la dir. d'Albert d'Haenens – « Artis-Historia », Bruxelles – Boîtier 18,5 x 19 cm

Le spécialiste des images obtenues avec des « points » est certainement la firme bruxelloise « Artis-Historia » née de la fusion en 1976 des éditions « Artis » et « Historia », l'une et l'autre créées après la Deuxième Guerre mondiale, la première pour diffuser des ouvrages centrés sur l'art, la seconde des ouvrages d'histoire.

Les « points » Artis et Historia se découpent sur les emballages de nombreux produits courants. Parents et grands-parents les collectaient pour les offrir à leurs enfants et petits-enfants qui pouvaient ainsi se procurer les images. L'épargne des points Artis-Historia était devenue une sorte de « sport national » en Belgique dans les dernières décennies du XXe siècle. Selon les chiffres fournis par la firme en 2001, plus d'un million de familles collectionnaient les « points » et parmi elles 70 000 familles d'enseignants.

Les illustrations Artis-Historia, d'une qualité esthétique et technique irréprochable, étaient en effet très appréciées des

professeurs. Elles couvraient divers domaines culturels : art, histoire, géographie, sciences, tourisme, etc. Certaines publications avaient même une visée explicitement pédagogique, comme la collection *Artiscope*.

Une des réussites majeures d'Artis-Historia, qui a cessé ses activités en 2004, est la série *Un passé pour 10 millions de Belges* parue au début des années 1980. 300 photographies de documents authentiques, des origines à nos jours, sont réparties en cinq « bibliocassettes ». Chaque sujet est traité en deux fiches, l'une offrant une photographie pleine page du document, l'autre présentant ce document en le situant dans son contexte historique.



DOCUMENTATION VISUELLE : diapositives achetées

1972 – Collection Isaac-Histoire, 5e année, *Le Moyen Âge (476-1492)*, Paris, Hachette – 60 diapositives, 3 disques 33 tours – 23,5 x 17 cm et 19,5 x 19,5 cm

Dans le courant des années 1960, les lieux touristiques et les musées doublent leurs cartes postales par des pochettes de diapositives. Ce support photographique est alors très en vogue dans le grand public comme dans les écoles. Les éditeurs de diapositives travaillent de la même manière que les éditeurs de cartes postales. Ils proposent leurs services aux institutions, envoient un photographe professionnel prendre des clichés, les impriment et les conditionnent pour la vente, font rédiger des



feuilles de commentaires, assurent la distribution sur site ou en magasin.

Certaines firmes se spécialisent dans les diapositives d'enseignement, en particulier les éditeurs d'ouvrages scolaires. Au début des années 1970, les éditions Hachette lancent une nouvelle collection de manuels d'histoire qui fera date. Pour tirer le meilleur parti du livre et du cahier d'exercices des élèves, le professeur peut se procurer une pochette de 60 diapositives commentées. Autre atout, il peut aussi acquérir trois disques contenant une sélection de textes et d'extraits musicaux d'époque.

DOCUMENTATION VISUELLE : diapositives obtenues avec des « points »

Vers 1980 – *Nos frontières vues du ciel*, série 3 – « General Chocolate », Herentals – 27,5 x 18 cm

La photographie aérienne, verticale et oblique, est un outil d'enseignement apprécié des géographes et des professeurs d'étude du milieu. Dans les années 1980, à l'achat de « Galettes Leo » (biscuits feuilletés au chocolat), il était possible d'obtenir des vues aériennes de nos régions sous la forme de photographies et de diapositives en couleur. Les photographies, au format A4, étaient commentées au verso. Les diapositives doubblaient les photographies.

« General Chocolate » publiait aussi des séries de diapositives d'histoire et de sciences.



DOCUMENTATION VISUELLE : buvards

Vers 1935 – Papier fort – 21 x 13 cm et 9 x 19 cm

Le buvard est l'accessoire indispensable de l'apprenti écrivain. Il suffit d'un porte-plume plongé trop profondément dans l'encrier pour faire des taches. Pour absorber l'excès d'encre ou simplement pour sécher plus vite l'écriture, un buvard est présent dans chaque cahier.

Le buvard est un support publicitaire apprécié par les firmes industrielles et commerciales. Il est peu coûteux et se diffuse partout. Beaucoup de buvards sont illustrés et les thèmes abordés sont d'une grande diversité : alimentation, entretien de la maison, vêtement, santé, moyens de communication, tourisme, matériel scolaire, etc. Ils mettent en scène les manières de vivre d'autrefois.

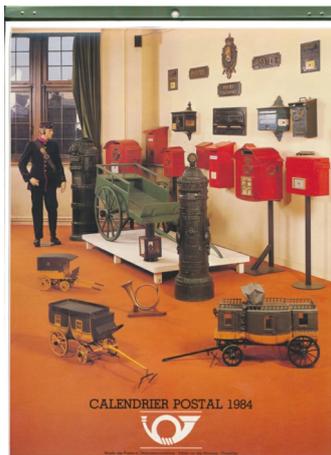
Les buvards exposés étaient glissés dans les carnets de préparation d'un professeur qui enseignait la pédagogie à l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles dans les années 1930.



DOCUMENTATION VISUELLE : calendrier illustré 1984 – « Musée des Postes et Télécommunications » – Papier glacé – 30 x 21 cm

Tous les ans, à l'approche des fêtes de fin d'année, les entreprises, les banques, les magasins, etc. offrent à leurs bons clients des calendriers illustrés. De même, les associations professionnelles, caritatives, amicales, les mouvements de jeunesse, les clubs sportifs, etc. éditent et vendent des calendriers pour collecter des fonds.

Les calendriers illustrés sont de tous types, petits ou grands, simples ou luxueux, variés ou centrés sur un thème, récréatifs ou éducatifs, avec mentions publicitaires voyantes ou discrètes, etc.



Ceux qui ont un caractère culturel intéressent particulièrement les enseignants, qui n'hésitent pas à les quêmander et à les collectionner. Les images d'objets d'art, de peintures, de sculptures, de monuments, de sites, de paysages, d'animaux, d'arbres, de fleurs, d'anciennes affiches, de vieilles cartes postales, de collections de timbres, etc. sont très appréciées. Le calendrier postal exposé, imprimé en 1983, contient un choix de photographies d'intérieurs de musées belges.

DOCUMENTATION SONORE : radio scolaire 1938 – *Bulletin des émissions de la radiophonie scolaire*, VIIIe année, n° 1, Bruxelles, Institut national belge de Radiodiffusion, octobre 1938 – 28,5 x 22 cm

Les premières émissions de radiophonie scolaire remontent à 1930. Elles sont produites sous l'égide du Ministère de l'Instruction publique. Le programme est mensuel. Imprimé sur papier fort, il est bilingue, mais sans être semblable en français et en néerlandais. Les émissions sont diffusées l'après-midi entre 14h00 et 15h00 le mardi et le vendredi en français, le mardi et le mercredi en néerlandais. Elles s'adressent à trois publics : 10-14 ans, 12-15 ans, 15 ans et plus. Leur durée est de 5, 15, 25 ou, plus rarement, 45 minutes.

La présentation et l'audition d'œuvres musicales occupent une grande place dans la grille horaire. Les autres disciplines ne sont cependant pas négligées. La littérature française est abordée à travers l'étude des courants littéraires, la lecture d'extraits d'œuvres et de scènes choisies de théâtre. L'histoire donne lieu à des conférences d'universitaires sur des événements et des personnages marquants. La géographie et les sciences naturelles sont l'occasion de causeries culturelles. L'apprentissage des langues vivantes – le néerlandais, l'anglais, l'allemand et même l'espéranto – est présent, mais sans insistance particulière. On trouve aussi, de loin en loin, un résumé de l'actualité, des « communications » émanant d'institutions diverses : Ministère de l'Instruction publique, Croix-Rouge de la Jeunesse, etc.

PROGRAMME		RADIO-SOLAIRE		OCTOBRE	
MARDI	4-10-38	DINSDAG	WOENSDAG 5 OCTOBER	VIJFDE DAG 7 OCTOBER	
<p>Elèves de 12 à 15 ans</p> <p>14 h. — Drapeau Les ports sans PASSER 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Une Raconteuse. Les 4 de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. « L'Éclaircie » sur le mar.</p>	<p>Leeflingen van 12 tot 15 jaar</p> <p>14 h. — Drapeau De haven (POLAKMAN) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Een Raconteuse. Het vier de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. « L'Éclaircie » over de mar.</p>	<p>Leeflingen van 15 jaar en ouder</p> <p>14 h. — Drapeau Cachet and Mosaic (X) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — E. H. DILLIE. Het veld. Het veld en de rivier. Het veld en de rivier. Het veld en de rivier. 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>	<p>Elèves de 15 ans et plus</p> <p>14 h. — Drapeau Prinsesse (SIMPSON) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>		
<p>MARDI</p> <p>11-10-38</p> <p>Elèves de 12 à 15 ans</p> <p>14 h. — Drapeau (FRIZEN) 14 h. 15. 14. 20. — M. VEBER. Nieuw. D'après l'histoire. Nieuw. D'après l'histoire. 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>	<p>Leeflingen van 12 tot 15 jaar</p> <p>14 h. — Drapeau Le veld (DILLIE) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Een Raconteuse. Het vier de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. « L'Éclaircie » over de mar.</p>	<p>Leeflingen van 15 jaar en ouder</p> <p>14 h. — Drapeau De veld (DILLIE) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Een Raconteuse. Het vier de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>	<p>Elèves de 15 ans et plus</p> <p>14 h. — Drapeau M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 15. 14. 20. — M. LAEMAN. Nieuw. D'après l'histoire. 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>		
<p>MARDI</p> <p>18-10-38</p> <p>Elèves de 12 à 15 ans</p> <p>14 h. — Drapeau 14 h. 15. 14. 20. — M. de VEBER. Het veld en de rivier. Het veld en de rivier. 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>	<p>Leeflingen van 12 tot 15 jaar</p> <p>14 h. — Drapeau Aankomst (SCHUMANN) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Een Raconteuse. Het vier de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. « L'Éclaircie » over de mar.</p>	<p>Leeflingen van 15 jaar en ouder</p> <p>14 h. — Drapeau Aankomst (SCHUMANN) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Een Raconteuse. Het vier de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>	<p>Elèves de 15 ans et plus</p> <p>14 h. — Drapeau Aankomst (SCHUMANN) 14 h. 15. 14. 20. — De Prinsesse tot de Coninginne van Spanje 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>		
<p>MARDI</p> <p>25-10-38</p> <p>Elèves de 12 à 15 ans</p> <p>14 h. — Drapeau Mijn lieve vaderland (Chapman) 14 h. 15. 14. 20. — M. de VEBER. Het veld en de rivier. Het veld en de rivier. 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>	<p>Leeflingen van 12 tot 15 jaar</p> <p>14 h. — Drapeau Mijn lieve vaderland (Chapman) 14 h. 15. 14. 20. — M. de VEBER. Het veld en de rivier. Het veld en de rivier. 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Een Raconteuse. Het vier de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. « L'Éclaircie » over de mar.</p>	<p>Leeflingen van 15 jaar en ouder</p> <p>14 h. — Drapeau Mijn lieve vaderland (Chapman) 14 h. 15. 14. 20. — M. de VEBER. Het veld en de rivier. Het veld en de rivier. 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — Mlle L'Éclaircie. Een Raconteuse. Het vier de Boek. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>	<p>Elèves de 15 ans et plus</p> <p>14 h. — Drapeau Mijn lieve vaderland (Chapman) 14 h. 15. 14. 20. — M. de VEBER. Het veld en de rivier. Het veld en de rivier. 14 h. 20. 14. 25. — Drapeau 14 h. 25. 14. 30. — Drapeau 14 h. 30. 14. 35. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier. 14 h. 35. 14. 40. — M. DEBOUT. Het veld en de rivier.</p>		

DOCUMENTATION SONORE : apprentissage du néerlandais

1972 – Frans Van Passel, *Actief nederlands*, vol. 1, Anvers, De Sikkels, s.d. – 15 disques 33 tours – Boîtier 20 x 20 cm

Les documents sonores sont une aide précieuse pour l'apprentissage des langues vivantes. Ils existent successivement sous la forme de disques, de bandes magnétiques, d'audiocassettes, de cédéroms.

Frans Van Passel (1926-2014), qui était docteur en philologie germanique et professeur à l'École royale militaire, est l'auteur d'ouvrages d'enseignement du néerlandais langue étrangère destinés particulièrement aux Belges francophones. Ces ouvrages, dont certains sont encore édités, étaient complétés à l'origine par des disques. Ainsi, le manuel *Actief nederlands*, paru à la fin des années 1960, se doublait d'un boîtier contenant quinze disques 33 tours (Ø 17,5 cm). Il s'adressait aux élèves de l'enseignement secondaire supérieur, à ceux des écoles de commerce et des écoles d'adultes et aussi aux personnes désireuses d'étudier le néerlandais par elles-mêmes. Les éditions De Sikkel d'Anvers ont été fondées en 1919 par Eugène De Bock (1889-1981) pour promouvoir la culture flamande (littérature, histoire, art) et la langue néerlandaise bien parlée. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, l'éditeur s'est spécialisé dans les publications d'apprentissage linguistique, ainsi que dans les périodiques scolaires et parascolaires.



DOCUMENTATION AUDIOVISUELLE : télévision scolaire

1963 – « Sommaire des émissions mensuelles » – Radiodiffusion-télévision belge, Télévision scolaire, Bruxelles – 15 x 11 cm

En Belgique, la « TVS » (télévision scolaire) est créée en 1963 et active jusqu'en 1994. Elle s'adresse d'abord aux élèves d'école primaire et d'école secondaire inférieure, puis à tous, y compris les enfants du préscolaire. Elle couvre progressivement les besoins de toutes les disciplines.

Chaque émission, diffusée plusieurs fois pour coïncider si possible avec les horaires de cours, est accompagnée d'une fiche horaire, d'un feuillet de présentation et même, assez souvent, d'une brochure exposant son contenu et fournissant des pistes d'exploitation.

SOMMAIRE	
des émissions du 11 février au 7 mars 1963	
Histoire 4. L'Europe médiévale Lundi 11 février, 14 h, 15" Jeudi 14 février, 15 h, 10" 5. Une ville médiévale URBE Lundi 18 février, 14 h, 15" Jeudi 21 février, 15 h, 10" 6. L'Espagne et l'islam Lundi 4 mars, 14 h, 15" Jeudi 7 mars, 15 h, 10" ** Émission spéciale	Géographie 4. La mer Lundi 11 février, 15 h, 10" Jeudi 14 février, 14 h, 15" Sciences naturelles 1. ZOOLOGIE : la nutrition des animaux Lundi 18 février, 15 h, 10" Jeudi 21 février, 14 h, 15" 2. ZOOLOGIE : la locomotion Lundi 4 mars, 15 h, 10" Jeudi 7 mars, 14 h, 15" ** Émission spéciale
Fiches documentaires 2 ^{ème} série	

DOCUMENTATION AUDIOVISUELLE : vidéocassettes

1998 – *Histoire du monde au XXe siècle*, Paris, Larousse – 34 fascicules et vidéocassettes – Fascicules 30 x 23,5 cm, vidéocassettes 19 x 10,5 cm

Pendant les années 1960-1970, les professeurs désireux d'utiliser avec leurs élèves des enregistrements vidéo n'en avaient guère la possibilité. Les vidéocassettes culturelles étaient rares, les magnétoscopes hors de prix et les téléviseurs encore coûteux. Dans les années 1980-1990, les conditions changent. Les écoles équiper alors un certain nombre de classes d'un lecteur et d'un téléviseur. Les particuliers, parmi lesquels les enseignants eux-mêmes, acquièrent également ce type d'équipement à titre personnel.

Les producteurs d'émissions de télévision mettent sur le marché des vidéocassettes de divertissement (films, feuilletons, concerts, etc.), mais aussi des séries à vocation éducative. Fin des années 1990, par exemple, les éditions Larousse publient sous la forme d'une encyclopédie hebdomadaire une *Histoire du monde au XXe siècle* dont chaque fascicule est accompagné d'une vidéocassette VHS. Celle-ci contient un choix d'images issues des actualités françaises et internationales de l'époque. Cette collection constitue évidemment une mine d'or pour les professeurs d'histoire contemporaine.



DOCUMENTATION AUDIOVISUELLE : cédéroms

1997 – *Les génies de la peinture*, Atlas, Paris – 20 disques – 12,5 x 14,5 cm

Dans les années 1990, les diapositives et les vidéocassettes font place peu à peu aux disques optiques (CD puis DVD). La qualité technique des images et du son s'améliore ainsi que les fonctionnalités d'accès et de projection.

Certains disques sont de simples recueils de photographies ou des films ne nécessitant qu'un appareil de lecture. D'autres sont destinés à un usage sur ordinateur, par exemple les encyclopédies multimédias. Celles-ci font appel aux hyperliens, c'est-à-dire à des renvois instantanés d'une donnée vers une autre : définition d'une notion, biographie d'un auteur, position d'un lieu, commentaire d'un événement, etc. Cette technique innovante stimule l'interactivité entre le lecteur et les données. Elle l'autorise, par exemple, à effectuer des « visites virtuelles » de sites, monuments, musées, expositions, etc.

C'est ce procédé qui est mis en œuvre dans la série des 20 cédéroms *Les génies de la peinture* publiée par les éditions Atlas,

firme spécialisée dans les encyclopédies vendues en fascicules. Les textes de commentaire sont lus par le comédien Pierre Arditi. La navigation dans les données, très intuitive, associe la connaissance de l'artiste et de son temps avec l'étude de ses œuvres marquantes. Celles-ci sont abordées à travers des vues d'ensemble et des vues de détails grossis à l'aide d'une loupe numérique.



DOCUMENTATION MATÉRIELLE : moulages de sceaux

Vers 1970 – Plâtre brut et émaillé – « Archives générales du royaume », Bruxelles – Dimensions variées

Depuis l'Antiquité jusqu'à la fin des Temps modernes, apposer un ou plusieurs sceaux sur un acte est la façon officielle d'établir l'authenticité et la validité. Les sceaux sont pour la plupart en métal, mais il en existe aussi en métal, précieux ou non. Ils portent l'empreinte d'une personne ou d'une institution et sont plaqués sur le document ou pendus à l'aide de bandelettes. Par leurs dessins et leurs formes, ils témoignent indirectement de la vie quotidienne d'autrefois (vêtements, outillages, etc.) et des mentalités (représentation de soi, de sa fonction, etc.).

Les Archives générales du Royaume à Bruxelles possèdent une collection de presque 38000 moulages de sceaux. Bon nombre d'entre eux sont aujourd'hui consultables en ligne sur le site Internet des A.G.R.

Au début des années 1960, l'archiviste général proposa de faire des copies des sceaux les plus évocateurs pour répondre à la demande du public et plus particulièrement des enseignants. Entre 1969 et 1985, plus de 150 000 copies furent ainsi vendues par le service éducatif des A.G.R.

La plupart des copies de moulages sont en plâtre blanc. Quelques-uns sont en plâtre émaillé imitant la couleur d'origine.



Le séminaire d'histoire de l'École normale de l'Enfant-Jésus a fait l'acquisition de plusieurs dizaines de moulages de sceau. Certains sont conservés collectivement dans des coffrets en bois, d'autres individuellement dans des écrins ouatés en carton. Parmi les sceaux exposés, on reconnaît notamment celui du Chapitre de Nivelles (1443), celui de la Ville de Leuven (1262), ceux des Orfèvres, Meuniers et Bateliers de Bruges (1436) et celui de la Ville de Tournai (XIV^e siècle).

DOCUMENTATION MATÉRIELLE : fac-similés de monnaies

1968 – *Trésor des rois de France* – « British Petroleum Company » – Métal et carton – 17 x 25 cm

Fin des années 1960, on ne compte plus les firmes qui pratiquent le mécénat des images de géographie, d'histoire, d'art, de sciences naturelles, etc. La concurrence est rude et il faut innover pour attirer l'attention.

Ainsi, la compagnie pétrolière « British Petroleum » réalise-t-elle vers 1970 plusieurs séries de fac-similés de monnaies anciennes : *Trésor des pirates*, *Trésor des monnaies antiques*, *Trésor des rois de France* qui suscitent l'intérêt des écoliers. Pour obtenir ces monnaies, il faut faire des pleins d'essence dans les stations BP.

Trésor des rois de France rassemble une sélection de vingt pièces de monnaie françaises du II^e siècle avant notre ère à 1792. Ces pièces de tailles variées, moulées dans une matière rappelant l'original, se collectionnent une à une et s'enchâssent dans un médaillier en carton obtenu gratuitement. Chaque emplacement est numéroté et accompagné d'une brève identification. Celle-ci renvoie à une brochure de commentaires, elle aussi gratuite.



ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES

L'école, comme la famille ou l'entreprise, est un milieu où l'on produit beaucoup de photographies. Longtemps, les clichés sont réalisés par des gens de métier et, avant 1920, il y a assez peu d'archives photographiques. Elles se multiplient ensuite et surtout à partir des années 1950-1960, en noir et blanc puis en couleur. Avec l'apparition de la photo numérique, elles prolifèrent.

Diverses circonstances se prêtent à des prises de vues scolaires : construction de nouveaux bâtiments, démolition d'anciens, aménagement de locaux, etc. Au XIXe siècle, il y a assez peu de photographies d'intérieurs. Elles augmentent à partir des années 1920, en particulier celles qui soulignent la modernité des établissements : bibliothèque, gymnase, laboratoire de sciences, etc. Les événements marquants sont aussi l'occasion de prises de vues : fêtes, inaugurations, cérémonies commémoratives, etc. Une autre source importante d'archives photographiques est constituée par les portraits collectifs et individuels. Presque toutes les écoles, jadis comme aujourd'hui, recevaient annuellement la visite d'un photographe spécialisé dans les clichés de groupes, élèves et professeurs.

Il faut faire une place à part aux cartes postales, nombreuses dans les écoles qui répondent favorablement aux sollicitations des éditeurs. À travers les photographies extérieures et intérieures, y compris les activités d'enseignement et de détente, il est aisé de suivre l'évolution des lieux et des pratiques pédagogiques. À partir des années 1960, les vues aériennes facilitent l'observation d'ensemble des sites et de leur environnement.

Depuis toujours, les établissements scolaires publient des brochures publicitaires dont les illustrations, réalisées dans de bonnes conditions et avec un matériel de qualité, constituent un véritable reportage sur le quotidien de l'école à une date donnée.

Après la Première Guerre mondiale, les appareils de prises de vues sont plus simples d'emploi et moins coûteux. Les activités parascolaires, les sorties sur le terrain, les voyages d'études, les moments festifs sont l'occasion de photographies d'amateur. Les clichés professionnels sont alors réservés aux événements majeurs et aux portraits de classe.

PHOTOGRAPHIES DE BÂTIMENTS : extérieurs

1870 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Photographie professionnelle anonyme (détail)

La construction des bâtiments scolaires de conception moderne remonte aux années 1830-1850. De cette époque datent les premières directives officielles relatives à l'architecture et à l'aménagement des écoles. C'est alors que les établissements d'enseignement secondaire et supérieur acquièrent l'aspect que nous leur connaissons.

Initialement, les Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles font la classe dans leur couvent construit en 1837 (à gauche). En 1869, elles acquièrent le terrain voisin et y font bâtir une grande « maison d'école » (à droite). Les fonctions conventuelles et scolaires sont séparées, mais l'entrée reste commune (au raccord des deux bâtiments). Un escalier monumental y mène. En haut des marches, un portail donne accès à un vestibule bordé de plusieurs parloirs. De là s'étire à droite un long couloir qui conduit vers les locaux du rez-de-chaussée. Côté façade se succèdent un office, un réfectoire, une salle de cours pour les étudiantes institutrices. Côté arrière s'alignent des classes. À l'extrémité, une construction transversale, plus basse, abrite la salle de récréation (premier plan à droite). Les deux étages sont occupés par des dortoirs. La toiture est ornée d'un fronton surmonté d'une croix soulignant la vocation chrétienne de l'enseignement dispensé dans l'établissement.



PHOTOGRAPHIES DE BÂTIMENTS : intérieurs

Vers 1920 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Carte postale Nels (éditions Thill, Bruxelles)

À partir de 1850 environ, les pouvoirs publics fournissent des directives sur la manière d'aménager les salles de classe. Celles-ci doivent avoir des dimensions proportionnées au nombre d'enfants à accueillir, de sorte que les professeurs puissent les contrôler du regard et de la voix. Elles doivent être éclairées naturellement et disposer d'un cubage d'air suffisant, d'un chauffage efficace, d'une acoustique correcte. Pour lutter contre l'humidité et l'excès de poussière, la préférence va aux planchers en chêne posés sur voussettes et vides aérés et aux murs avec partie basse lambrissée. Ce sont les normes appliquées lors de la construction (1870) et des agrandissements (1899) de la maison d'école des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles. Les parties plus récentes (après 1910) recevront des pavements sur dalles de maçonnerie.

À l'occasion de la venue du photographe des éditions bruxelloises Nels-Thill, fabricant bien connu de cartes postales, l'école se présente sous son meilleur jour. Les intérieurs sont pimpants. La classe est d'une propreté impeccable. Elle est lumineuse. La lumière naturelle y entre abondamment et un éclairage artificiel par des becs de gaz est fixé au plafond (l'éclairage électrique est installé dans les années 1920). Le mobilier est soigneusement rangé. Les bancs-tables individuels sont alignés face à l'estrade et au bureau professoral (des exemplaires sont encore en usage). Les murs sont ornés d'estampes et de cartes en parfait état. Une double porte vitrée met la pièce en communication avec sa voisine. On n'observe cependant ni élèves ni professeurs, par discrétion, mais aussi pour ne rien soustraire au regard et parce que l'image se veut l'archétype des salles de cours de l'établissement.



PHOTOGRAPHIES D'ACTIVITÉS SCOLAIRES : leçons

1953 – École normale de l'Enfant-Jésus, École primaire d'application du Béguinage, Nivelles – Photographie professionnelle anonyme

Cette photographie destinée à illustrer une brochure présentant l'action éducative de la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles donne une assez bonne idée de l'aspect d'une classe de fin d'école primaire au début des années 1950.

Le local, de conception moderne, est abondamment éclairé par de grandes fenêtres dont les vitres inférieures sont rendues opaques pour éviter les distractions liées au spectacle de la rue. Le décor est sobre. On aperçoit sur le mur du fond deux estampes de la célèbre collection « Géographie de la Belgique » des éditions De Rycker et Mendel (1907-1911). De nombreuses plantes vertes sont posées sur les appuis de fenêtres et sur des supports en bois.

Les élèves sont au nombre d'une vingtaine, ce qui est raisonnable à une époque où beaucoup de classes comptent jusqu'à trente-cinq garçons ou filles. Elles disposent chacune d'une chaise individuelle et d'une table bois et métal équipée d'un casier (des exemplaires sont encore en usage). La rangée centrale est composée d'exemplaires monoplaces, les deux rangées latérales d'exemplaires biplaces. Toutes les tables sont alignées face au tableau noir et à l'estrade (non visibles) où est installé le bureau du professeur. Les élèves sont habillées de façon assez semblable et certaines portent encore la blouse d'écolier. Toutes ont devant elles un même manuel scolaire ouvert à la même page.



PHOTOGRAPHIES D'ACTIVITÉS SCOLAIRES : récréations

Vers 1925 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Carte postale Nels (éditions Thill, Bruxelles)

Au début des années 1920, la cour de récréation de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles, devenue trop petite, est complétée par une plaine de jeux bordée d'un trottoir-promenade arboré et équipé de bancs. Le long du parcours est aménagée une grotte de Lourdes, coutume répandue dans beaucoup d'établissements catholiques à cette époque.

Le témoignage oral d'une ancienne élève de l'école, Nelly Pany (née en 1916), aide à se faire une idée de la manière dont se déroulait une récréation sur cette plaine de jeux au début des années 1930 : « Le dîner était suivi d'une assez longue récréation durant laquelle nous nous promenions. Mais, nous ne pouvions jamais être à deux, toujours seules ou à trois. Nous devions suivre les trottoirs [qui faisaient le tour de la plaine de jeux] et ceux-ci nous menaient automatiquement aux toilettes. Si nous les dépassions, nous ne pouvions plus y revenir [tout le monde devait marcher dans le même sens]. Les jours de fête, nous étions libres de nous promener dans le jardin et d'aller derrière la petite grotte, mais les autres jours, nous devions suivre les trottoirs. » (Isabelle Delhaise, Être élève institutrice à l'école normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles dans les années 1930, Nivelles, 1987).



PHOTOGRAPHIES D'ACTIVITÉS

PARASCOLAIRES : théâtre

1938 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 25e Anniversaire de la création des humanités gréco-latines – Photographie professionnelle anonyme

Il est de tradition dans les écoles d'organiser des représentations théâtrales à l'occasion des fêtes.

Le dimanche 12 juin 1938 après-midi, pour célébrer le 25e anniversaire de la création des humanités gréco-latines, les rhétoriciennes de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles jouent *Antigone* de Sophocle dans un décor et des costumes fabriqués sur place et sur mesure par elles-mêmes. Le spectacle se déroule dans la salle des fêtes de l'établissement, dite « salle à colonnes », devant les invités : communauté des sœurs, corps professoral, parents, etc. Un photographe professionnel est chargé d'immortaliser l'événement.

Le programme est conservé. En ouverture, une vingtaine d'élèves exécutent au piano, au violon et à l'harmonium *Rosemonde* de Frans Schubert. Vient ensuite la représentation proprement dite avec accompagnement musical de Camille Saint-Saëns. La tragédie est suivie par une *Fantaisie orientale* inspirée de la *Cypédie* de Xénophon : *Le Petit Cyrus chez son Grand-Papa*. L'après-midi se termine par le finale de la *Symphonie en ré majeur* de Joseph Haydn.

Temps fort de la représentation d'*Antigone*, une quinzaine d'élèves forment un demi-cercle devant un autel, bras droit levé, invoquant les dieux dans un décor inspiré des pronaos des temples grecs.



PHOTOGRAPHIES DE PROFESSEURS

1957 – École du Béguinage, Nivelles – Photographie d'amateur

Dans l'enseignement catholique, le personnel est majoritairement composé de religieux jusqu'aux années 1960. Il mène une vie monacale à laquelle sont associés les élèves, internes pour la plupart. La gestion du temps s'aligne sur les heures conventuelles. La direction est confiée à un supérieur dont l'autorité s'apparente à celle d'un père abbé.

Jusqu'aux années 1980, l'École du Béguinage comprend une section maternelle, une section primaire, une section secondaire inférieure et des classes professionnelles. En 1957, les sœurs de l'équipe professorale sont une douzaine, institutrices et régentes. Toutes portent encore l'habit religieux. Une photographie a fixé leur image pour la postérité.

On reconnaît au premier rang, de gauche à droite : sœur Thérèse-Marie (Marthe Castiau, 1906-1980, professeur d'économie domestique), sœur Marie-Étienne (Julia Van Wilderode, 1895-1975, 5e primaire), sœur Marie-Élisabeth (Marie-Louise Frisque, 1906-1982, Supérieure du Béguinage), sœur Clothilde (Marie Desbracquelaine, 1898-1964, mathématique, commerce, sciences), sœur Léopoldine (Bertha Ickx, 1873-1960, cours ménagers). Au deuxième rang : sœur Anne-Marguerite (Marie-Thérèse Teuqc, français, néerlandais, religion, musique), sœur Marie-Antoinette (Denise Loquet, 1898-1974, sténo et dactylographie), sœur Bénédicte (Denise Herman, 1893-1959, 6e primaire), sœur Anne-Louise (Marie Gillet, 1922-2007, français et religion), sœur Virginie (Germaine Bargerou, 1899-1974, classe maternelle). Au troisième rang : sœurs Adrienne (Alice Brulé, 1893-1963, classe maternelle), sœur Ghislaine-Marie (Germaine Colmant, 1907-1976, Ire primaire), sœur Marie-Godelieve (Marie-Louise Bronchain, 1918-1994, cuisinière du Béguinage).



PHOTOGRAPHIES D'ÉLÈVES

Vers 1890 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Photographie professionnelle anonyme

L'habitude de réaliser des photographies de classe et même des photographies individuelles est ancienne. Elle devient commune à la fin du XIXe siècle. À l'origine, les élèves se rendaient vraisemblablement chez le photographe et les clichés étaient réalisés en studio. Assez vite, le photographe a préféré venir à l'école avec son matériel et un décor de circonstance, comme cela se pratique encore aujourd'hui.

Sept jeunes filles, futures institutrices de dernière année d'études, entourent leur professeur titulaire. Elles sont vêtues d'une robe longue et sombre dont le collet est légèrement souligné de blanc. Ce n'est pas un uniforme à proprement parler, mais une tenue conforme aux codes vestimentaires en application dans une école normale de la fin du XIXe siècle. Dès leurs études, en effet, les étudiantes revêtent la tenue qui identifie socialement les institutrices, comme le font alors les séminaristes ou les postulantes. Elles sont ainsi assimilées aux institutrices diplômées et peuvent assumer des tâches de soutien à l'école d'application sans craindre l'indiscipline des élèves.

La position des personnes, les traits des visages, les regards, les mains et ce qu'elles tiennent, témoignent d'une mise en scène voulue par le photographe pour exprimer le sérieux et la retenue qui conviennent à de futures institutrices.

PHOTOGRAPHIES DE VIE QUOTIDIENNE

1980 – Boulangerie de l'Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Diapositive

En 1978 et 1980, deux campagnes de photographies sont organisées dans l'école, la première pour réaliser un montage audiovisuel à l'occasion du passage à la mixité de l'enseignement normal, et la seconde pour illustrer l'exposition « 130 ans de vie quotidienne en milieu scolaire » organisée dans les locaux du Musée communal de Nivelles.

Parcourant le sous-sol du bâtiment principal, l'un des « chasseurs d'images » réalise ce cliché où l'on voit le boulanger de l'école au travail. Jusqu'au début des années 1980, un boulanger venait plusieurs fois par semaine préparer et cuire le pain des élèves internes, souvenir d'une époque où l'école vivait en relative autarcie grâce à sa ferme (produits laitiers, œufs, viandes), son potager et son verger (légumes et fruits), son fournil.



PHOTOGRAPHIES D'ÉVÉNEMENTS**MÉMORABLES : Centenaire de la fondation de la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus**

1936 – Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Photographies professionnelles anonymes

La vie des écoles, comme celle des entreprises et des familles, est jalonnée d'anniversaires. Les plus importants sont immortalisés par des photographies.

Au printemps 1936, la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles fête le centenaire de sa fondation. Le jeudi 28 mai a lieu une séance académique dans la salle des fêtes de la maison-mère en présence des autorités religieuses, des sœurs, des élèves et d'un nombre important d'anciennes.

Le cardinal Van Roey (1874-1961), Primat de Belgique, entouré de ses collaborateurs, est au premier rang, assis dans un fauteuil d'apparat à côté de la Mère supérieure, légèrement en contrebas. Derrière eux ont pris place les sœurs. De part et d'autre, debout, sont groupées les anciennes élèves. En face se dresse un podium où une vingtaine d'écolières, toutes vêtues de blanc, forment une chorale. Derrière elles sont rassemblées les autres élèves. Aux murs de la salle sont fixées de longues banderoles portant des invocations en latin. Certaines lettres, écrites en rouge, sont des chiffres romains qui s'additionnent pour former les dates anniversaires 1836 et 1936 (ces banderoles sont conservées dans la classe-musée). Près de la porte d'entrée, une maîtresse de cérémonie dirige de la main le déroulement de la séance.

**PHOTOGRAPHIES D'ÉVÉNEMENTS****MÉMORABLES : démolition du pavillon de l'École normale**

21 septembre 2011 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Photographie numérique

L'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles fusionne avec l'École normale Saint-François de Louvain-la-Neuve en 1986. Les deux implantations sont maintenues. En 2008, tout le monde est regroupé sur le site de Louvain-la-Neuve. À cette époque également, les Sœurs de l'Enfant-Jésus quittent le couvent de la rue de Sotriamont pour s'installer près de l'École du Béguinage. Les bâtiments conventuels ainsi que l'ancienne ferme devenue pavillon de l'École normale en 1960 sont rasés et font place à une maison de repos pour personnes âgées.

La photographie montre la phase finale de la démolition du pavillon. Celui-ci était constitué de deux bâtiments parallèles dont les rez-de-chaussée abritaient des locaux de cours, un réfectoire et un office, et les étages une cinquantaine de chambrettes d'étudiantes internes.

**PHOTOGRAPHIES DE SAUVEGARDE : état des lieux**

Vers 1945 – École normale de l'Enfant-Jésus, École d'application du Béguinage, Nivelles – Photographie J. Noé, Nivelles

Parmi les archives photographiques des écoles, certains documents ont pour but de sauvegarder la mémoire de lieux appelés à disparaître ou à être transformés.

Le 14 mai 1940 vers 13h00, le centre de Nivelles est bombardé par l'aviation allemande. L'école du Béguinage, non loin de la Grand-Place, est détruite par un incendie. Une partie des locaux est rapidement remise en état pour maintenir l'activité scolaire. Une autre partie attend sa reconstruction pendant sept ans.

L'architecte chargé du travail de restauration commence par lever les plans des bâtiments dans l'état où il les trouve après l'incendie. Cette tâche est accomplie au mois d'octobre 1940. Il dessine ensuite les plans de reconstruction et, en mai 1947, les dépose pour l'obtention du permis de bâtir et des dommages de guerre.

La photo fixe la situation du bâtiment édifié en 1926 rue du Béguinage qui a assez bien résisté aux flammes, mais qui est sans toitures et sans fenêtres. Pour éviter tout accident, les portes sont barricadées et les baies bouchées par des amoncellements de briques.



La vue n'est pas datée, mais on peut la situer fin de l'été ou début de l'automne 1945. L'inscription « V.P.S.C. » sur le mur invite les passants à voter pour le Parti social-chrétien aux élections législatives qui s'annoncent. Or, la fondation de ce parti politique remonte au mois d'août 1945 et les élections sont prévues en février 1946...

ARCHIVES ÉCRITES

L'école produit beaucoup d'archives écrites. Ces écrits se répartissent en deux grandes catégories : les documents officiels et les documents non officiels.

Les premiers sont ceux qui ont un caractère juridique ou administratif. L'achat d'un terrain à bâtir, la constitution d'un dossier de construction, l'obtention des autorisations urbanistiques, les offres des architectes et des entrepreneurs, la collecte des fonds, etc. sont à l'origine d'actes notariés, de contrats, de plans, de devis, de prêts bancaires, de polices d'assurance, de factures, etc. Dans un autre domaine, la tutelle que les autorités exercent sur le fonctionnement des écoles est source d'une foule de documents à caractère normatif : lois, décrets, règlements, programmes de cours, directives pédagogiques, circulaires, rapports d'inspection, diplômes, etc.

On peut aussi ranger parmi les documents officiels des textes que l'on trouve dans toutes les écoles tout en étant spécifiques à chacune : règlements d'ordre intérieur, lettres aux parents, éphémérides, horaires, dossiers des professeurs, registres des d'élèves, comptes rendus de réunion, questions d'examen, procès-verbaux de délibérations, etc.

La deuxième grande catégorie d'archives écrites est constituée par les documents qui n'ont pas de caractère prescriptif. Ils sont également fort nombreux. On y trouve, par exemple, les notes de cours, les programmes d'excursions et de voyages, les brochures publicitaires, les feuillets de contact avec les anciennes élèves et, d'une manière générale, toutes les formes de correspondance privée.

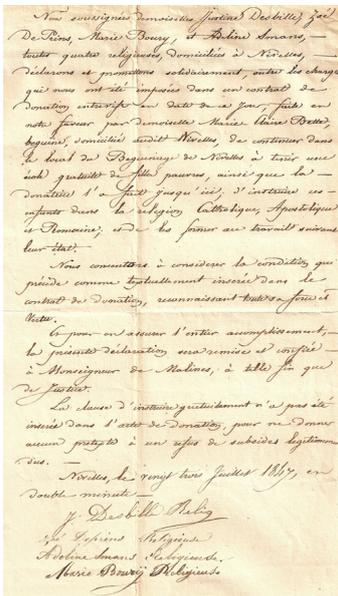
La classe-musée possède un échantillonnage représentatif de tous ces types de documents. Elle conserve également les duplicatas des pièces concernant l'école normale durant la deuxième moitié du XIXe siècle, pièces aujourd'hui conservées dans les archives de la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus. Pour les époques postérieures, les documents sont des originaux qui proviennent des secrétariats de Nivelles et de Louvain-la-Neuve.

La diversité et le nombre d'archives écrites figurant dans les collections de la classe-musée ne permettent pas de tout montrer. Les pages qui suivent se limitent donc à quelques exemples.

CORRESPONDANCE

1847 – Lettre de Justine Desbille concernant l'École du Béguinage à Nivelles – 29, 5 x 17,5 cm

Ce précieux autographe daté du 23 juillet 1847 est écrit par Justine Desbille (1801-1866), Mère Gertrude en religion, fondatrice de la congrégation enseignante des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles. Il concerne le maintien en ville d'une école gratuite d'alphabétisation pour les jeunes filles pauvres. Il existait de longue date un béguinage à Nivelles. Au début du XIXe siècle, on parlait de le supprimer. Pour assurer sa survie, les béguines avaient décidé d'y faire la classe, justifiant ainsi leur présence. Elles manquaient cependant de formation pédagogique alors que les exigences dans ce domaine augmentaient. C'est dans ce contexte que Justine Desbille est sollicitée pour prendre le relais. Avec ses consœurs, elle décide de répondre favorablement à la demande...



PLAN CADASTRAL

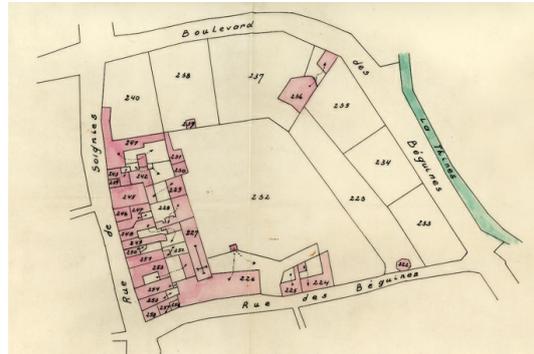
1837 (copie de 1961) – Échelle 1:1000 – École du Béguinage, Nivelles – Archives du cadastre, Bruxelles

Les plans cadastraux donnent une vue d'ensemble des biens immobiliers à une époque donnée. Chaque parcelle de terrain est numérotée. Ce chiffre renvoie aux matrices cadastrales dans lesquelles figurent des renseignements sur le propriétaire du terrain, sur la répartition des surfaces bâties et non bâties, sur l'affectation des parties non bâties (jardin, verger, prairie, etc.) et des parties bâties (bâtiment agricole, artisanal, commercial, etc.), sur la valeur de chaque élément, etc.

Le plan cadastral du quartier du béguinage de Nivelles en 1837 est à l'échelle 1:1000. Le nord est à droite. La situation des lieux est celle qui précède les aménagements de la deuxième moitié du XIXe siècle et les reconstructions des années 1926-1937 et 1947.

Au début du XIXe siècle, la chapelle et les maisons des béguines donnent sur une grande parcelle non bâtie (n° 233), elle-même bordée d'autres terrains vides en direction du boulevard des Béguines (actuel boulevard des Arbalétriers) et de la Thisnes

(encore à ciel ouvert). Du côté opposé, les bâtiments jouxtent les habitations de la rue de Soignies.



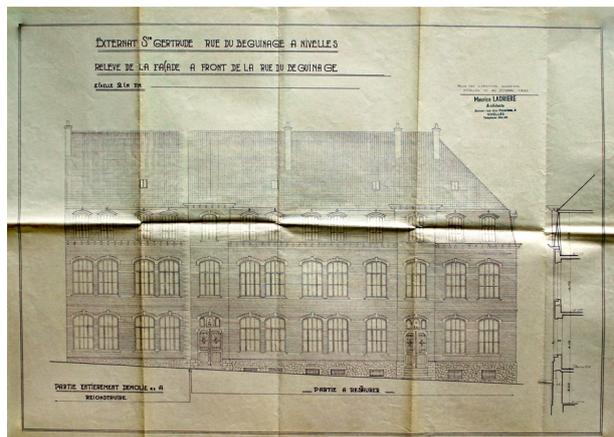
PLAN DE BÂTIMENT

1940 (situation en 1926) – École du Béguinage, Nivelles – Dessin de l'architecte Maurice Ladrière, Nivelles – 65 x 90 cm

Comme de nombreux béguinages de nos régions, celui de Nivelles est initialement composé d'une série de petites maisons formant un enclos avec cour et jardin. Pour transformer cet ensemble architectural en école, les maisonnettes sont mises en communication et adaptées tant bien que mal aux besoins pédagogiques, opération réalisée vers 1850.

Dans les années 1920-1930, d'importants travaux sont entrepris pour remplacer les maisons primitives par des bâtiments scolaires dignes de ce nom. Ces travaux s'effectuent en trois phases. Ils débutent côté rue du Béguinage en 1926, se poursuivent en 1932 côté rue de Soignies et se terminent en 1937 par l'aile qui occupe le fond de la cour, côté rue des Combattants.

Le 14 mai 1940 vers 13h00, le centre de Nivelles est bombardé par l'aviation allemande. L'école est détruite par un incendie qui dévaste particulièrement le bâtiment de la rue du Béguinage. Le 26 octobre 1940, Maurice Ladrière dessine la façade dans son état originel, tel qu'il était en 1926, en prévision des travaux de reconstruction, restauration et modernisation qui auront lieu en 1948-1949.

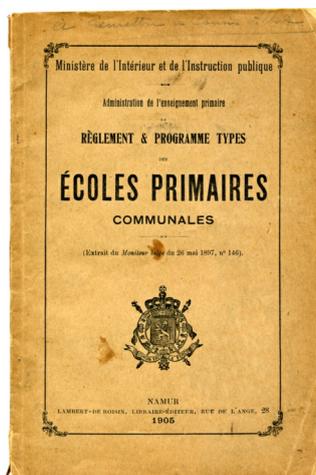


PROGRAMME DES COURS D'ÉCOLE PRIMAIRE

1905 – Règlement et programme types des écoles primaires communales – Éditions Lambert-De Roisin, Namur, 1905 – 21 x 14 cm

L'ouvrage contient les directives du Ministère de l'Instruction publique destinées aux autorités administratives, aux instituteurs et aux élèves des écoles primaires communales. Les matières enseignées se subdivisent en branches obligatoires et branches facultatives. La répartition des contenus se fait à trois niveaux : degré inférieur, degré moyen et degré supérieur. Le nombre des heures de cours attribuées à chaque discipline figure dans un tableau récapitulatif. Le total s'élève à 25 heures par semaine. Les cours ne sont pas identiques dans les écoles de garçons et les écoles de filles, dans les écoles urbaines et les écoles rurales.

Les branches obligatoires sont : religion et morale, lecture et écriture, langue maternelle (exercices d'élocution, exercices de rédaction, orthographe, grammaire), éléments du calcul et du système légal des poids et mesures (calcul mental, arithmétique, système métrique), géographie, histoire de Belgique, éléments du dessin (lignes droites, figures planes, lignes courbes, couleurs, perspective, dessin géométrique, dessin d'ornement), notions d'hygiène, chant (système modal, système tonal), gymnastique (exercices sans instruments, exercices avec instruments portatifs, exercices aux engins fixes), travaux à l'aiguille (écoles de filles), notions d'agriculture (écoles de garçons dans les communes rurales). Les branches facultatives sont : notions élémentaires de sciences naturelles, seconde langue, notions d'économie domestique et de travaux du ménage (écoles de filles).



PROGRAMME DES COURS DE L'ÉCOLE NORMALE

1913 – Le Moniteur belge, Bruxelles – 33 x 24 cm

Les écoles sont pour la plupart abonnées au *Moniteur*, journal officiel de l'État belge, où elles trouvent les textes légaux concernant l'organisation des études. Le document reproduit ici contient une cinquantaine de pages émanant du Ministère des Sciences et des Arts, Administration de l'enseignement moyen. Il fournit le « Programme des cours et durée des leçons dans les écoles normales moyennes de l'État », c'est-à-dire les

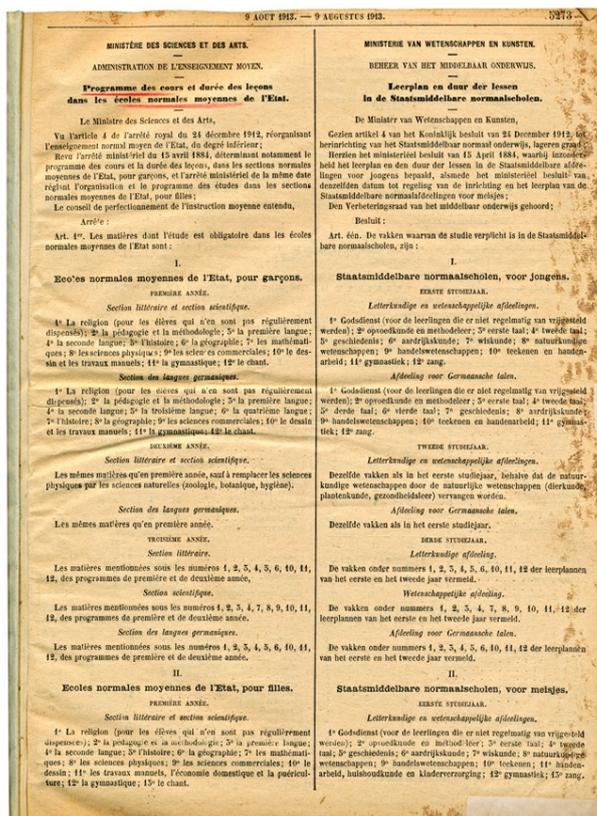
écoles qui préparent aux métiers d'instituteur (enseignement primaire) et de régent (enseignement secondaire inférieur). Le texte s'adresse aux directions des établissements dépendant de l'État, mais intéresse également les établissements confessionnels. Ceux-ci bénéficient d'une certaine liberté pédagogique, mais ils ont avantage à se conformer aux directives officielles pour obtenir la reconnaissance des diplômes qu'ils décernent. En prévision d'une utilisation fréquente, le document a fait l'objet d'une reliure sous couverture cartonnée par les soins de l'Institut de l'Enfant-Jésus.

En feuilletant ce programme, publié le 9 août 1913, on apprend que les études durent trois ans et qu'elles sont partagées entre une section littéraire, une section scientifique et une section des langues germaniques. Le volume horaire par section et par année est équivalent : une trentaine de périodes hebdomadaires. Les cours principaux sont : religion, pédagogie et méthodologie, première langue, deuxième langue, troisième langue, quatrième langue, histoire, géographie, mathématiques, sciences physiques et naturelles, sciences commerciales.

Des cours complémentaires s'ajoutent aux cours principaux : dessin, travaux manuels, gymnastique, chant et sténo-dactylographie.

La formation est légèrement différente pour les garçons et pour les filles. Par exemple, les travaux manuels se complètent pour ces dernières par des travaux d'économie domestique et de puériculture.

Chacune des trois sections présente quelques spécificités. En section littéraire et en section scientifique, l'apprentissage de la troisième et de la quatrième langue est facultatif. Il est obligatoire en section des langues germaniques. Les cours de sténo-dactylographie n'est obligatoire pour personne. En section des langues germaniques, les mathématiques sont remplacées par l'arithmétique et les sciences physiques et naturelles sont facultatives.



Le contenu des leçons est présenté de façon très détaillée, section par section, année par année, discipline par discipline, ce qui explique la longueur du texte. Des renseignements précis sont également fournis concernant les examens écrits et oraux, leur durée, la répartition des points, la formation des jurys.

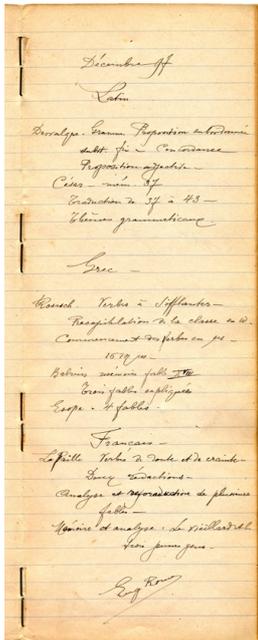
JOURNAL DE CLASSE

1894-1923 – Contenus mensuels des cours de latin, grec et français – Athénée royal de Malines, professeur Eugène Rome – 29,5 x 11 cm

Marie-Cécile Rome (1927-2019) avait conservé l'ensemble de ses livres et cahiers scolaires. Sur recommandation de l'Abbé Omer Henrivaux (1924-2015), Directeur diocésain de la catéchèse, qu'elle connaissait bien pour avoir été longtemps professeur de religion, elle en a fait don en 1985 à l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles. La classe-musée possède ainsi le témoignage d'un cursus complet des années 1935-1949, du début de l'école primaire à la fin de l'école secondaire (humanités gréco-latines). À noter, toutefois, que ce cursus ne concerne pas l'Institut de l'Enfant-Jésus, mais l'Institut Saint-Benoît de Liège.

Marie-Cécile Rome était la fille de Paul Rome (1896-1989), l'un des principaux architectes de la Basilique du Sacré-Cœur de Bruxelles-Koekelberg, et de Marguerite Stassin. Elle était la nièce d'Adophe Rome (1889-1971), professeur de philologie classique à l'Université catholique de Louvain, et de Joseph Rome (1893-1974), dom Remacle, moine à l'abbaye bénédictine de Maredsous, spécialiste de la zoologie marine, également professeur à l'Université de Louvain. Son grand-père était Eugène Rome (né en 1860), professeur de français, latin et grec à l'Athénée royal de Malines. Ceci explique la présence parmi les livres et cahiers de Marie-Cécile Rome de quelques documents provenant de ces personnes ou les concernant. Ainsi, le journal de classe exposé est celui d'Eugène Rome.

Le journal de classe du professeur est un agenda contenant les matières enseignées et les exercices effectués jour après jour au fil des heures de cours. On y trouve également mention des devoirs à faire et des leçons à étudier. Celui d'Eugène Rome ne détaille pas les cours heure par heure, jour par jour et semaine



par semaine. Il décrit les matières abordées mois par mois. Le texte, très dépouillé, renvoie aux chapitres des manuels utilisés par les élèves et fournit la référence des passages des auteurs classiques lus, traduits, analysés et commentés en classe.

HORAIRE DES COURS

1936-1937 – Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 28 x 21,5 cm

Le programme des élèves de fin d'humanités gréco-latines du Lycée de l'Enfant-Jésus de Nivelles comprend une dizaine de cours : latin (5 périodes hebdomadaires), grec (4), français (4), mathématique (3), flamand (3), sciences (3), géographie (2), histoire (2), religion (2), soit 27 périodes auxquelles s'ajoutent 25 minutes de conversation en flamand tous les matins, des travaux manuels certains soirs et des cours facultatifs d'anglais et d'allemand.

La journée scolaire démarre à 7h20. Les cours commencent à 7h45. Ils peuvent durer jusqu'à 18h00. Rappelons que, jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les élèves sont majoritairement internes et que les externes habitent à proximité de l'école. Les après-midi sont peu chargés. Des périodes libres donnent l'occasion de se récréer, d'étudier, d'effectuer les devoirs. Le repas et la récréation de midi durent environ 1h30. Une demi-heure est consacrée à la collation et à la récréation de 16h00. La pause dominicale débute le samedi vers 16h00. L'après-midi de congé hebdomadaire est le mardi, moment où les élèves vont en promenade de 13h30 à 15h00.

Orthographe 1936-1937

	Lundi	Mardi	Mercredi	Judi	Vendredi	Samedi
7.20	Lat. flam.	Lat. fl.	Lat. flam.	Lat. flam.	Lat. flam.	Lat. flam.
7.45	Mathém.		Religion	Mathém.	Flamand	Lat. flam.
8.40	Flamand	Flamand	Flamand	Flamand	Flamand	Lat. flam.
9.50	Religion	Lat. flam.	Grec	Lat. flam.	Grec	Grec
10.45	Grec		Flamand	Mathém.	Sciences	
1.20		Flamand				
2...	Lat. flam.	idem				
3...			Lat. flam.	Flamand	Lat. flam.	Flamand
4.30						
5...	Lat. flam.	Mathém.		Géographie	Mathém.	
6...						

Poésie

	Lundi	Mardi	Mercredi	Judi	Vendredi	Samedi
7.20	Lat. flam.					
7.45	Religion	Flamand	Religion	Flamand	Sciences	Flamand
8.40	Flamand	Lat. flam.	Mathém.	Mathém.	Lat. flam.	Lat. flam.
9.50	Flamand	Lat. flam.	Grec	Lat. flam.	Grec	Grec
10.45	Grec	Flamand	Flamand	Mathém.	Mathém.	Flamand
1.20		Flamand				
2...		id.		Flamand	Religion	
3...	Flamand		Lat. flam.		Lat. flam.	
4.30						
5...	Lat. flam.	Géographie		Religion		
6...				Religion		

Cours manuels, à voir, au dict.

RAPPORT D'ACTIVITÉS

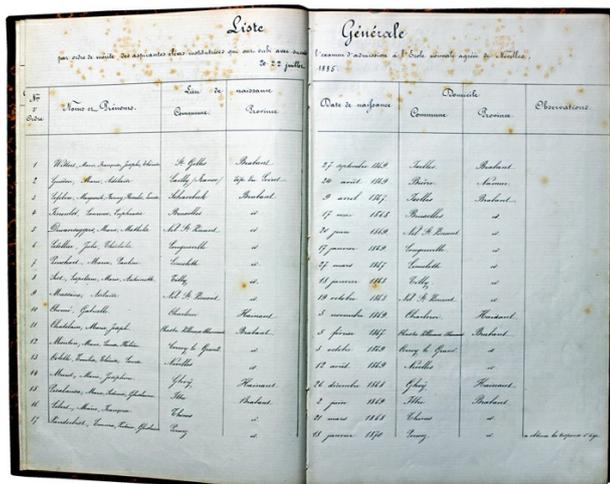
1941-1957 – Copies de rapports annuels envoyés à l'évêché – Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 27,5 x 21,5 cm

Chaque année aux environs du 15 octobre, la direction fait rapport aux autorités épiscopales de la situation de l'école. Ces rapports dactylographiés sont brefs, mais suggestifs. Voici quelques exemples relatifs à l'état des lieux durant la période de guerre.

prioritaire. Il importe de former des attitudes morales plus encore que des aptitudes intellectuelles, d'apprendre le vrai, le bien, le beau, l'obéissance, la volonté, la politesse, l'ordre, la piété, etc. La théorie est illustrée par des exemples concrets d'activités à proposer aux élèves, principalement des travaux manuels à l'aide de feuilles de papier : piquage, pliage, découpage, collage, tressage de bandelettes, etc.

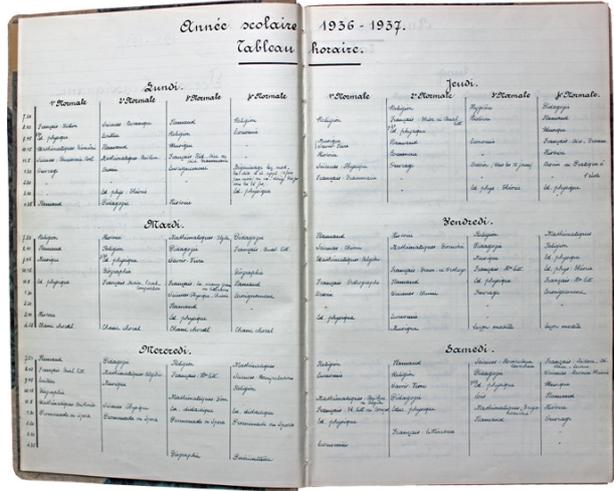
REGISTRES DES RAPPORTS ADRESSÉS AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE 1862-1901 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 34,5 x 22,5 cm

Ces rapports de la deuxième moitié du XIXe siècle contiennent année par année les noms, prénoms, lieux, dates de naissance et domiciles des « aspirantes institutrices qui ont subi avec succès l'examen d'admission à l'école normale agréée de Nivelles ». On y trouve également la liste annuelle des demandes de bourses d'études avec suggestion des montants, les résultats des examens semestriels, les disciplines enseignées et les titulaires des cours, les noms des membres du personnel administratif et des institutrices de l'école d'application, le nombre d'étudiantes internes, externes et « demi-pensionnaires ».



REGISTRES DES COURS 1884-1962 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 34 x 22 cm

Registre sans titre, il contient année par année de 1936-1937 à 1961-1962 la liste des professeurs, les matières qu'ils enseignent et leurs horaires de cours hebdomadaires à l'école normale primaire et à l'école normale secondaire. En 1936-1937, l'équipe professorale est composée de onze personnes, un homme (l'abbé qui enseigne la religion) et dix femmes (qui sont des sœurs de l'Enfant-Jésus). À cette époque, les études d'institutrice et de régente durent quatre ans, trois années d'enseignement secondaire supérieur et une année terminale. Les cours se donnent tous les jours, y compris le samedi, de 7h50 à 16h35. Les périodes sont de 50 minutes. Le mercredi après-midi est réservé à la promenade ou aux sports. En 3e année (6e actuelle) et 4e année (terminale), les étudiantes assistent chaque semaine à une leçon modèle et se livrent à des



exercices pratiques d'enseignement, y compris à l'école d'application du Béguinage.

25 ans plus tard, en 1961-1962, il y a vingt-neuf professeurs à l'école normale primaire et vingt-sept à l'école normale secondaire. Ce sont, en gros, les mêmes personnes, essentiellement des sœurs de l'Enfant-Jésus, mais on observe la présence de plusieurs laïques célibataires et de quelques femmes mariées. Les cours se donnent de 8h25 à 15h10. Le mercredi et le samedi après-midi, les étudiantes sont en congé. Les études d'institutrice n'ont guère évolué et durent toujours quatre ans selon le schéma de formation des années 1930. Les études de régente, par contre, ont changé. Elles durent deux ans après l'enseignement secondaire supérieur et se partagent en quatre sections : français-histoire, langues germaniques, mathématiques et sciences-géographie. En première année, les étudiantes assistent hebdomadairement à des leçons modèles, mais n'enseignent pas. En deuxième année, elles suivent également des leçons modèles, mais enseignent chaque mardi matin à l'école secondaire d'application.

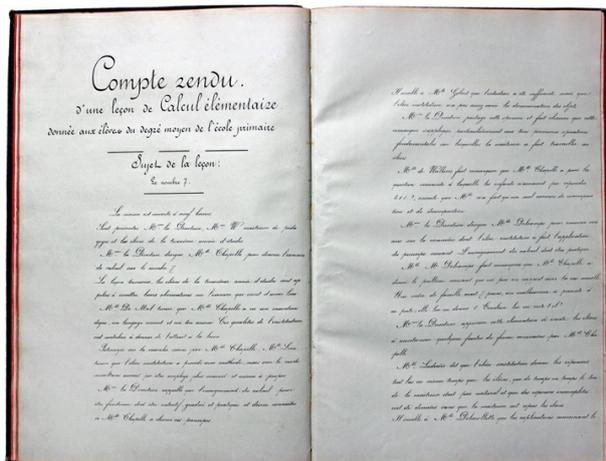
Outre la liste des professeurs et les horaires de cours, les registres les plus anciens fournissent également des précisions sur les « auteurs suivis » (manuels scolaires) dans les différents cours, sur la répartition des points des examens, etc.

REGISTRES DES COMPTES RENDUS DES LEÇONS DONNÉES À L'ÉCOLE PRIMAIRE D'APPLICATION 1890-1971 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 36 x 24 cm [15 registres]

Pendant plus d'un demi-siècle, les évaluations pédagogiques et didactiques faites oralement au terme des leçons pratiques données chaque semaine à l'école primaire d'application par les étudiantes institutrices sont mises par écrit et copiées dans un registre. Elles contiennent un bref descriptif du déroulement de la leçon et le compte rendu des commentaires des professeurs de pédagogie et de didactique.

Outre leur fonction administrative, ces registres, consultables par les étudiantes, leur fournissent des pistes de réflexion sur la manière d'enseigner telle matière, sur les démarches méthodologiques efficaces et sur celles qui méritent d'être améliorées.

À l'origine, le travail de transcription était effectué par le secrétariat de l'école. Par la suite, chaque étudiante sera chargée de noter elle-même le compte rendu de sa leçon pratique dans le registre en le faisant précéder par la copie de sa préparation.

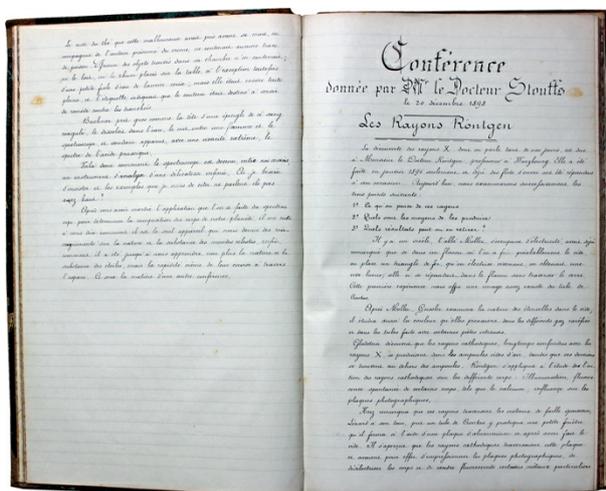


REGISTRES DES CONFÉRENCES MENSUELLES
1897-1927 – École normale de l'Enfant-Jésus, Nivelles – 34,5 x 22 cm [4 registres]

Jusqu'aux années d'entre-deux-guerres, les étudiantes de l'école normale assistaient mensuellement à une conférence culturelle. Les sujets étaient variés (littéraires, historiques, géographiques, scientifiques, artistiques, psychopédagogiques) et d'une haute tenue scientifique. Ils étaient pris en charge par les professeurs et, plus exceptionnellement, par des conférenciers invités. Les intervenants devaient déposer le texte de leur exposé au secrétariat où il était retranscrit d'une même écriture soignée avec titres et sous-titres calligraphiés dans un registre visé et signé de loin en loin par les inspecteurs de l'État de passage dans l'Institut.

Dans le premier registre (1897-1908), l'une des conférences, datée du 20 décembre 1898, a pour thème « Les rayons Röntgen ». Elle est donnée par le docteur Léon Stouffs (1855-1930), médecin nivellois, fondateur de la « Clinique Sainte-Marie », active jusqu'en 1957 à l'angle de la rue de Charleroi et de la rue Al Gaille.

La conférence est en deux temps. Le premier est un exposé théorique où il apparaît que les rayons X, dont on ne connaît pas la nature (d'où leur nom), sont utiles pour observer l'intérieur du corps humain. La deuxième partie est une mise en œuvre pratique à travers quelques expériences démontrant



le profit que la médecine et la chirurgie peuvent tirer de la découverte des « rayons Röntgen ».

PROGRAMME DE FÊTE

1969 – Invitation à la fancy-fair – Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Triptyque sur papier glacé (verso) – 28 x 21,5 cm

Il était de coutume autrefois d'organiser annuellement dans les écoles une grande fête de charité (appelée « fancy-fair » en français de Belgique). Cette fête recueillait des fonds pour financer divers projets que les subsides et « minervals » (autre belgicisme) ne couvraient pas. Elle était aussi une sorte de « journée portes ouvertes » où les professeurs et les élèves faisaient voir leur école aux parents et amis. Les fêtes de charité ont survécu jusqu'à nos jours dans les écoles maternelles et primaires. Elles ont tendance à disparaître dans les écoles secondaires.

STANDS	<input type="checkbox"/> BOUTIQUE : art, décoration, bonneterie, folklore espagnol... <input type="checkbox"/> BROCANTE : souvénirs anciens, fauteuil Louis-Philippe, châles des Indes... <input type="checkbox"/> TOMBOLA EXPRES : 1 billet gagnant sur 5 !! <input type="checkbox"/> ATTRACTIONS : Le labyrinthe du cauchemar. Le tirage du ballon. L'arche de Noé. Les souris olympiques Le paradis des enfants. Les jeux d'adresse. Etc...
	<input type="checkbox"/> BAR <input type="checkbox"/> BUVETTE <input type="checkbox"/> PÂTISSERIE le dimanche de 16 h. à 18 h. <input type="checkbox"/> RESTAURANT Samedi et dimanche soir : buffet froid (50 frs.) Dimanche midi : menus à 60 fr. et 100 fr. (Veuillez faire votre choix en nous réexpédiant la carte ci-jointe avant le 2 octobre.)
SPECTACLES	<input type="checkbox"/> GALA ARTISTIQUE le dimanche soir à 20 heures : <input type="checkbox"/> les célèbres chorales Sarabande et Chanterelle , <input type="checkbox"/> l'extraordinaire illusionniste José del Vozak . Entrée : 50 Fr. (25 Fr. pour les — de 15 ans). <input type="checkbox"/> CINEMA <input type="checkbox"/> en couleur et cinémascope samedi et dimanche à 20 heures, pour les jeunes et les moins jeunes. <input type="checkbox"/> SPECTACLE VARIE en permanence dimanche de 15 h. à 18 h. <input type="checkbox"/> SOIRÉE DANSANTE <input type="checkbox"/> Le samedi soir à partir de 20 h. 30. Entrée : 40 Fr.

Plusieurs temps forts mobilisaient les énergies : décoration des locaux, surveillance des attractions, gestion des bars et restaurants, animation des spectacles (théâtraux, musicaux, chorégraphiques, sportifs), etc.

La fancy-fair 1969 de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles correspond à ce modèle. Elle dure deux jours : samedi 11 et dimanche 12 octobre. Les festivités du premier jour sont essentiellement une soirée dansante. Le deuxième jour, la fête occupe tous les espaces extérieurs et intérieurs de l'école : boutique, brocante, bar, restaurant, salon de thé, etc. Les visiteurs sont attendus dès 11h30 et peuvent occuper leur après-midi en assistant à un gala artistique, à une projection cinématographique, à divers spectacles. Outre une tombola express dotée de petits lots, il leur est proposé de participer aussi à une grande tombola qui compte parmi ses lots une voiture, des appareils hi-fi, du gros et petit matériel électroménager, des pièces d'ameublement, etc. Le tirage est prévu le 25 octobre à l'Hôtel de Ville de Nivelles...

COUPURE DE PRESSE

1982 – Inauguration du « C.D.P. » de l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles – Journal *Vers l'Avenir* du 9 mars 1982 – 13,5 x 20,5 cm

En 1982, l'École normale de l'Enfant-Jésus inaugure un Centre de documentation pédagogique. La presse est invitée. On trouve dans le journal *Vers l'Avenir* du mardi 9 mars 1982 un compte rendu de l'événement par Luc Scournaux : « *L'Institut de l'Enfant-Jésus entend rester à la pointe de la pédagogie à Nivelles. C'est ce que l'on peut retenir du discours de M. Larsimont [...] lors de l'inauguration, samedi après-midi, du [...] vaste réseau de documentation apte à faire pâlir plus d'une bibliothèque [...] M. Larsimont a tenu à remercier les Sœurs de l'Enfant-Jésus, lesquelles sont à l'origine [...] de 80 % des ouvrages présentés. Il a également remercié les membres de la Communauté [éducative], qui avaient permis de rassembler les 600 000 BEF [± 15 000 EUR] nécessaires à l'équipement et également tous ceux qui offrent bénévolement leurs services pour la réussite de l'ensemble.* »

À peine le C.D.P. est-il inauguré qu'une succession de plans d'austérité budgétaire étrangle les écoles. Actualiser les collections s'avère désormais impossible tant les budgets sont faméliques. En même temps, le développement de la micro-informatique et l'expansion annoncée de l'Internet laissent présager de nouvelles manières de s'informer et de se documenter. Le C.D.P. fonctionne durant 25 ans dans des conditions de plus en plus difficiles. En 2008, année de sa fermeture, la plupart des livres, vieilliss et déclassés, finissent au pilon. Seuls les plus récents et les plus utiles pédagogiquement trouvent une place dans la médiathèque de l'École normale de Louvain-la-Neuve.

OPUS CHRISTI

Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles
Revue trimestrielle des œuvres d'enseignement
et des Missions.

SOMMAIRE

EDITORIAL : Annonciation 33

NOS ENQUÊTES : S' Anne-Françoise, jeuneur féminine 1917... une prière avec la science 34

CHRONIQUES : Henriette Vanderpoorten et S' Marie-Simone, La Rivière 42

S' Michel-Marie, « Mes prisons » 44

L. E. J. Un centenaire : fête à des « jours » 49

S' M. Bouchonnet, La langue française à Babwabaka 51

BILLET DE L'HUMORISTE : Le Bon Pasteur 54

Tout d'histoire 55

POÈME : Simone Denis, Toiles d'araignées 56

BOITE AUX LETTRES 57

LA PAGE DE NOS ANCIENNES : S' Gertrude, Sœur Marie-Borgia 59

Annales 61

COIN DU LIVRE : J. CASTELLÉ, Une psychologie de l'éducation (S' Hélène-Marie) 64

Bibliographie 66

On peut s'abonner à « OPUS CHRISTI » en s'adressant à l'une des Maisons de l'Institut :

NIVELLES. Maison-Mère, 1, rue de Sacrament; Larimus Sœur-Gertrude, 3, rue du Béguinage;

BRUGELLETTE. Pensionnat, 49, rue Gabriel-Petit; Orphelinat, 49^{ter}, rue Gabriel-Petit;

ETTERBEEK. Institut de l'Enfant-Jésus, 74, rue Général Leman; Institut Supérieur de Commerce, 88, rue Général Leman;

MORLANWELZ. École libre, 22, rue Argentin;

LUTTRE. École communale des filles, 11, rue Quivy;

WANDRE. Institut Saint-Joseph, 31, rue de Vais;

KINRIMPPOIS. Institut du Sacré-Cœur, 84, rue Menory;

LOUVAIN. Pédagogie Bédélière, 30, rue des Montons;

BAFWABAKA. (district de Kisumu) : Mission du Sacré-Cœur;

PONTHIEUVILLE. (district de Stanleyville) : Mission Notre-Dame de Grâce.

Voir les conditions d'abonnement en 3^e page de couverture.

On y trouve des informations relatives à la vie des écoles dépendant de la congrégation, des nouvelles des professeurs en activité ou retraités et des anciennes élèves sous la forme classique de listes de mariages, de naissances, de décès, de distinctions honorifiques. Une place est réservée aux annonces, aux lectures intéressantes, aux récits de voyage, aux publications des professeurs et des anciennes élèves, aux souvenirs des défunts qui ont marqué l'histoire de l'enseignement ou, plus modestement, celle de l'établissement, etc.

LE CENTRE DE DOCUMENTATION DE L'ENFANT-JESUS A NIVELLES !



M. Larsimont durant son allocution : « Susciter une évolution de la réflexion et de l'action dans la formation des maîtres ». Photo VA 31714

L'Institut de l'Enfant-Jésus entend rester à la pointe de la pédagogie à Nivelles. C'est ce que l'on peut retenir du discours de M. Larsimont, directeur de l'École normale de l'Institut, lors de l'inauguration, samedi après-midi, du nouveau complexe situé dans les sous-sol de la salle polyvalente construite depuis quelques années seulement.

Les autorités ecclésiastiques étaient représentées, de même que le monde de l'enseignement : on ne comptait plus le nombre d'inspecteurs dans l'établissement... M. Reuniger, directeur de l'École, Mme de

Genover et M. Tricot, échevins de Nivelles, M. Willem, représentant le ministre de l'Éducation nationale M. Traumont, M. Boin, directeur de l'École normale de l'État ; Sœur Marie-Pierre, directrice de l'Institut du Sacré-Cœur et encore d'autres personnes étaient venues témoigner de leur admiration à M. Larsimont et aussi à M. Patry, réalisateur de plusieurs initiatives dans la bibliothèque.

M. Larsimont a tenu à remercier les Sœurs de l'Enfant-Jésus, lesquelles sont à l'origine des deux tiers, mais aussi de 80 % des ouvrages

présentés. Il a également remercié les membres de la Communauté, qui avaient permis de rassembler 600 000 F nécessaires à l'équipement et également tous ceux qui offrent bénévolement leurs services pour la réussite de l'ensemble.

Cette inauguration s'est déroulée dans le cadre d'une fête aux livres scolaires qui a permis à plusieurs éditeurs de faire connaître leurs produits, et aussi aux enseignants de trouver le « dernier cri » en la matière.

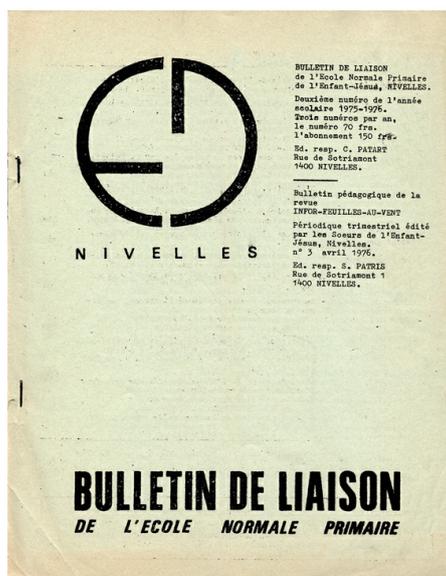
L.S.

PÉRIODIQUE D'ÉCOLE

1947 – Revue trimestrielle des œuvres d'enseignement et des missions de l'Institut des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles, n° 2, 25 mars 1947 – 28 x 21,5 cm

Une école doit être attentive à la conservation de son patrimoine immobilier et mobilier. C'est une évidence. Que dire alors de la conservation de son « patrimoine humain », de ces centaines de diplômés avec lesquels il importe de maintenir le contact, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une école de formation des maîtres.

L'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles possède une association d'anciennes élèves depuis 1926. Dans les années qui suivent la Deuxième Guerre mondiale, entre 1947 et 1964, le trimestriel *Opus Christi*, édité par la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus, leur réserve une rubrique spéciale : « Page des anciennes ».

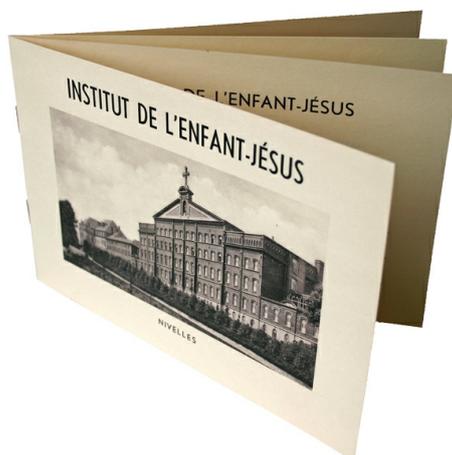


BROCHURE PUBLICITAIRE

Vers 1930 – Papier fort – 14 x 21 cm

Cette brochure publicitaire remonte aux années 1930. C'est un fascicule de huit pages recto verso. Les deux pages extérieures, face et dos, sont en papier fort, les deux pages intérieures en papier ordinaire.

La couverture est illustrée par une photographie panoramique de la façade de l'école. Cette photographie est une sorte de portrait officiel. La quatrième de couverture est ornée du sigle de l'établissement : un « E » et un « J » de part et d'autre d'une croix. Les feuillets intérieurs fournissent des renseignements succincts sur le but, le cadre, les cycles d'études, les sections qu'offre l'institution. En page finale, quelques extraits du règlement précisent aux futurs élèves les attentes en matière de comportement, de tenue, de discipline. Le ton est grave, nullement soucieux de séduire. On a davantage affaire à une brochure de présentation qu'à un prospectus.

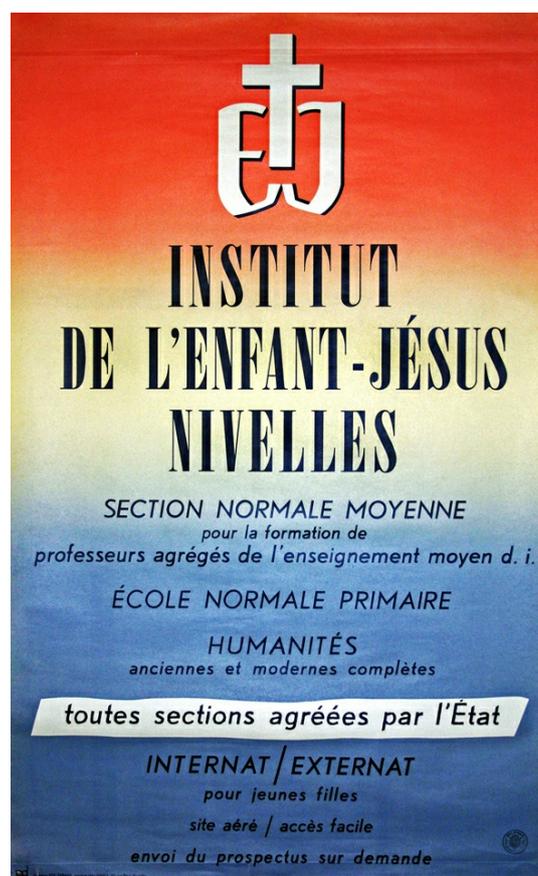


AFFICHE PUBLICITAIRE

Vers 1965 – Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles – Offset sur papier – Mise en page de Pol Debaise – Imprimerie Marci, Bruxelles – 100 x 62,5 cm

Les moyens alloués aux écoles par les pouvoirs publics sont proportionnels au nombre d'élèves qui fréquentent les cours. À partir des années 1950, l'enseignement devient un marché de plus en plus concurrentiel. Les techniques publicitaires sont mobilisées pour faire connaître les établissements et attirer le public. L'affiche est un support très utilisé. On la trouve placardée un peu partout : porches d'église, quais de gare, panneaux d'information d'école, etc.

Surmontée du sigle E.J. et du nom de l'établissement, l'affiche énumère l'offre de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles : école normale moyenne (formation des professeurs des écoles secondaires inférieures), école normale primaire (formation des instituteurs), humanités anciennes et modernes. Elle précise que l'école est à la fois un internat et un externat, qu'elle est réservée aux jeunes filles, qu'elle se situe dans un site aéré, qu'elle est facilement accessible et qu'il est possible d'en savoir plus en demandant l'envoi d'un prospectus...



LOGOTYPE SUR AUTOCOLLANT

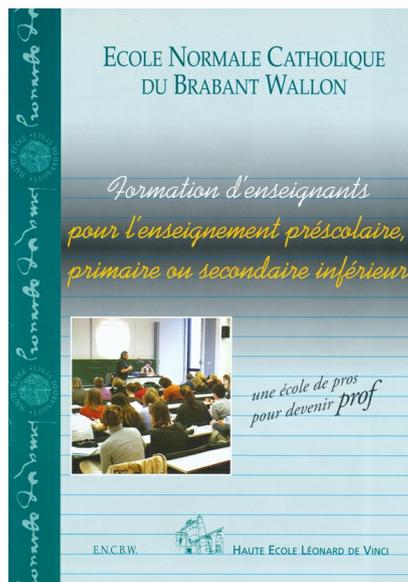
1978 – Dessin de Michel Olyff – 7,8 x 10,8 cm

Le logotype de l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles a une histoire. Comme ceux des firmes industrielles et commerciales, il a évolué avec le temps. On y découvre cependant une

constante : la présence de la croix entre les lettres « E » et « J ».

Vers 1900, le logo présente des formes arrondies et ornementées qui évoquent le fer forgé. Vers 1930, il s'inspire du style Art déco : la croix et les lettres E et J s'imbriquent de façon géométrique. Dans les années suivantes, il prend des allures de calvaire : le « E » et le « J » ressemblent à des personnages au pied de la croix. Sans recherche esthétique, il connaît diverses variantes, par exemple celle qui apparaît sur l'affiche des années 1960 ci-dessus. Tous ces logos ont la particularité d'être des dessins d'amateur.

En 1978, l'École normale décide de faire appel à un graphiste professionnel : Michel Olyff (né en 1927), auteur de nombreux dessins connus (RTBF, Loterie nationale, Unesco, Société générale de Banque, Ligue des familles, etc.). L'artiste opte pour un logotype figuratif. Les lettres « E » et « J » dessinent la silhouette de l'Enfant-Jésus. La croix est évoquée à travers l'étirement du corps et des bras. Davantage que les précédents, ce logo est porteur d'un message à la fois pédagogique et spirituel : c'est le jeune, debout et ouvert aux autres, qui est au centre des préoccupations.



POCHETTE D'INFORMATION

2002 – École normale catholique du Brabant wallon – 31 x 22 cm

La rationalisation des établissements d'enseignement supérieur dure une dizaine d'années, de 1985 à 1995, entraînant fusions et suppressions. En 1986, l'École normale Saint-François de Louvain-la-Neuve et l'École normale de l'Enfant-Jésus de Nivelles fusionnent tout en conservant leurs implantations. Le nouvel établissement prend le nom d'École normale catholique du Brabant wallon. En 1995, le régendat est transféré de

Nivelles à Louvain-la-Neuve. L'année suivante, l'école normale forme avec d'autres établissements d'enseignement supérieur la haute école Léonard de Vinci. En 2001, un grand bâtiment est mis en chantier au chemin de la Bardane à Louvain-la-Neuve pour réunir sous un même toit les futurs instituteurs et régents dont les cours se donnent alors à deux endroits distincts de la ville (ce bâtiment, terminé en 2003, sera dédoublé en 2008). Dans cette perspective, une brochure détaillée et abondamment illustrée est réalisée afin de présenter au public cette ENCBW qui devient une institution en vue sur le site universitaire. Publication professionnelle en quadrichromie sur papier glacé, cette brochure de 12 pages au format A4 est glissée dans une chemise plastifiée. On y trouve des renseignements détaillés sur les implantations, les filières et les unités de formation, l'esprit et l'historique de l'institution, les services offerts, etc. C'est la dernière publication spécifique de l'École normale. Dans les années suivantes, les données seront insérées dans un livret commun aux établissements composant la Haute École Léonard de Vinci.

QUARANTE ANS PLUS TARD...

Un jour d'automne 1979, des institutrices devisaient dans la cour de récréation de l'École du Béguinage de Nivelles. L'une d'elles évoquait l'existence d'un réduit appelé « salle d'idéation » au premier étage de l'établissement. Elle disait que ce local contenait du vieux matériel scolaire dont plus personne ne faisait usage et elle suggérait d'organiser une brocante à l'occasion de la fancy-fair de printemps pour écouler ces « bibelots » et faire ainsi un peu d'argent. Ayant entendu le propos, j'ai visité le local, constaté l'intérêt de son contenu pour l'histoire de l'école et... pris l'initiative de tout emporter. Ces objets forment aujourd'hui le noyau des collections de la classe-musée. Enrichis par d'autres objets provenant de la rue de Sotriamont, ils furent montrés au public à deux reprises en 1980. Ils tombèrent ensuite dans l'oubli, conservés sans surveillance et avec pertes, dans un grenier (1980-1995), puis dans un dortoir désaffecté (1995-2004), puis dans une cave (2004-2016).

De 2008 à 2018, quelques-unes des petites pièces furent exposées dans les vitrines du vestibule principal de l'École normale catholique du Brabant wallon à Louvain-la-Neuve. En mars 2011, lors du 175^e anniversaire de la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus, eut lieu à Nivelles une brève présentation d'un choix d'objets caractéristiques. À part cela, ce vieux matériel d'enseignement ne fut guère visible, sauf au travers de quelques prêts : Centenaire de l'école primaire de Profondsart-Limal en 2008, Centenaire du collège Sainte-Gertrude de Nivelles en 2014-2015.

L'offre faite par l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles d'affecter un local pour y entreposer ce patrimoine didactique a incité les responsables de l'A.S.B.L. ICADOP-Brabant, qui en assure aujourd'hui la sauvegarde, de créer un espace à la fois de conservation et d'exposition accessible aux visiteurs intéressés.

Les objets petits et grands, vieux et plus récents regroupés dans le local 125 sont de précieux témoignages d'archéologie et d'anthropologie scolaires. Leur mise en valeur laisse espérer dans le futur un parcours moins chaotique que celui qu'ils ont connu jusqu'à présent. Bien sûr, le manque de place reste un ennemi sournois, dans les écoles comme ailleurs, mais peut-être a-t-on atteint une masse et un moment critiques qui préserveront de l'envie de faire le vide.

En quarante ans, le noyau primitif s'est complété sans sollicitation particulière. C'était voulu. Le but n'était pas de collectionner, mais de sauver des éléments intéressants du patrimoine didactique de l'École pour prendre la mesure de l'évolution des techniques et des pratiques d'enseignement.

Pressentie pour assurer la mise en valeur de ce patrimoine, l'École normale de Louvain-la-Neuve, où tout est nouveau, ne semble plus guère s'y intéresser. À Nivelles en revanche, le souvenir des précurseurs n'est pas tout à fait estompé. Il n'est finalement pas plus mal que l'Institut de l'Enfant-Jésus abrite désormais l'héritage qu'il partage avec l'École normale catholique du Brabant wallon...

Bibliographie

Histoire de l'Institut

- BAILLY, Mère Gertrude *fondatrice des Sœurs de l'Institut de l'Enfant-Jésus*, nouvelle édition, Louvain, 1936 [édition originale en 1889].
- HANOTEAU, Marie-Émilie, *Une grande Nivelloise Mère Gertrude (Justine Desbille) fondatrice des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles. 1801-1866*, Nivelles, Institut de l'Enfant-Jésus, 1985.
- HANOTEAU, Marie-Émilie, *1850-1975. École normale primaire. Institut de l'Enfant-Jésus*, Nivelles, 1975.
- *Institut des Sœurs de l'Enfant-Jésus de Nivelles*, Nivelles, s.d. [vers 1953].
- *Les destinées de l'Institut pendant la guerre*, dans *Opus Christi*, Nivelles, décembre 1946, pp. 2-16.
- *L'Institut de l'Enfant-Jésus 1836-1936*, Louvain, 1936.
- QUERTON, Ingrid, *Un établissement d'enseignement normal primaire de religieuses au XIXe siècle. L'Institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles (1848-1879)*, Louvain-la-Neuve, Faculté de Philosophie et Lettres, Département d'histoire, 1987.
- TERWECOREN, Ed., *La Révérende Mère Justine Desbille, en religion sœur Gertrude, fondatrice et première Supérieure générale de l'Institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles*, Bruxelles, Vandereydt, 1868.
- *Un centenaire face à des ruines. Le Béguinage 1847-1947*, dans *Opus Christi*, Nivelles, mars et septembre 1947, pp. 49-51 et 126-132.

Archives de l'Institut

- HANOTEAU, Marie-Émilie, *Inventaire des archives de l'Institut de l'Enfant-Jésus*, Nivelles, s.d. [vers 1980].

Histoire de l'enseignement

- *L'école primaire en Belgique depuis le moyen âge*, Bruxelles, C.G.E.R., 1986.
- GIOLITTO, Pierre, *Abécédaire et fêrulle. Maîtres et écoliers de Charlemagne à Jules Ferry*, Paris, Imago, 1986.
- *Histoire de l'enseignement en Belgique*, sous la direction de Dominique GROOTAERS, Bruxelles, Crisp, 1998.

Patrimoine didactique

- 1850-1980, *130 ans de vie quotidienne en milieu scolaire. Exposition d'histoire et d'archéologie*, Nivelles, Musées communaux, 1980.
- CATTEEUW, Karl, *Als de muren konden spreken. Schoolwandplaten en de geschiedenis van het Belgisch lager onderwijs*, Leuven, Faculteit Psychologie en Pedagogische Wetenschappen. Centrum voor Historische Pedagogiek, 2005.
- *Le patrimoine de l'Éducation nationale*, Paris, Flohic, 1999.
- BULLE Laurence, ROSSIGNOL Philippe, *À l'école de Rossignol. L'intégrale des cartes de notre enfance*, Parthenay, Métive, 2017.
- *Verzameling in beeld* : www.collectiontrade.nl/cms/index.php.

Travaux d'étudiants de l'école normale

- ABRASSART, Frédérique, BOUVÉ, Gaëtan, HAMBLI Samia, VERMYLEN, Christel, *Le patrimoine didactique de l'Institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles*, Louvain-la-Neuve, 2001.
- BAUDOUX, Françoise, *Une vie d'élève à l'Institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles de 1921 à 1928*, Nivelles, 1983.
- DELHAIZE, Isabelle, *Être élève-institutrice à l'école normale de l'Enfant-Jésus dans les années 1930*, Nivelles, 1987 [+ audiocassettes].
- DERWEDUEZ, Maryline, HUYBERECHTS, Pascal, *Répertoire partiel des images didactiques anciennes conservées par l'Institut de l'Enfant-Jésus à Nivelles*, Nivelles, 1987.
- DEVER, Philippe, *Les archives de l'école normale conservées dans les archives des Sœurs de l'Enfant-Jésus*, Nivelles, 1984 [+ duplicatas].
- MATHY, Véronique, *Être directrice de l'Institut de l'Enfant-Jésus il y a cinquante ans*, Nivelles, 1982.
- SCOTT, Grégory, *Éléments d'histoire de l'École normale catholique du Brabant wallon*, Louvain-la-Neuve, 1999.